



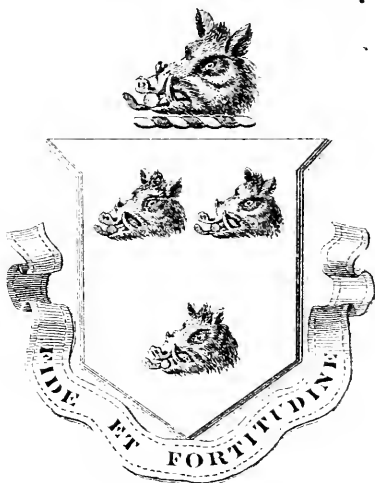
Accessions

*155, 757*

Shelf No.

*G. 3556.1*

*Barton Library. v. 38*



*Thomas Pennant Barton.*

**Boston Public Library.**

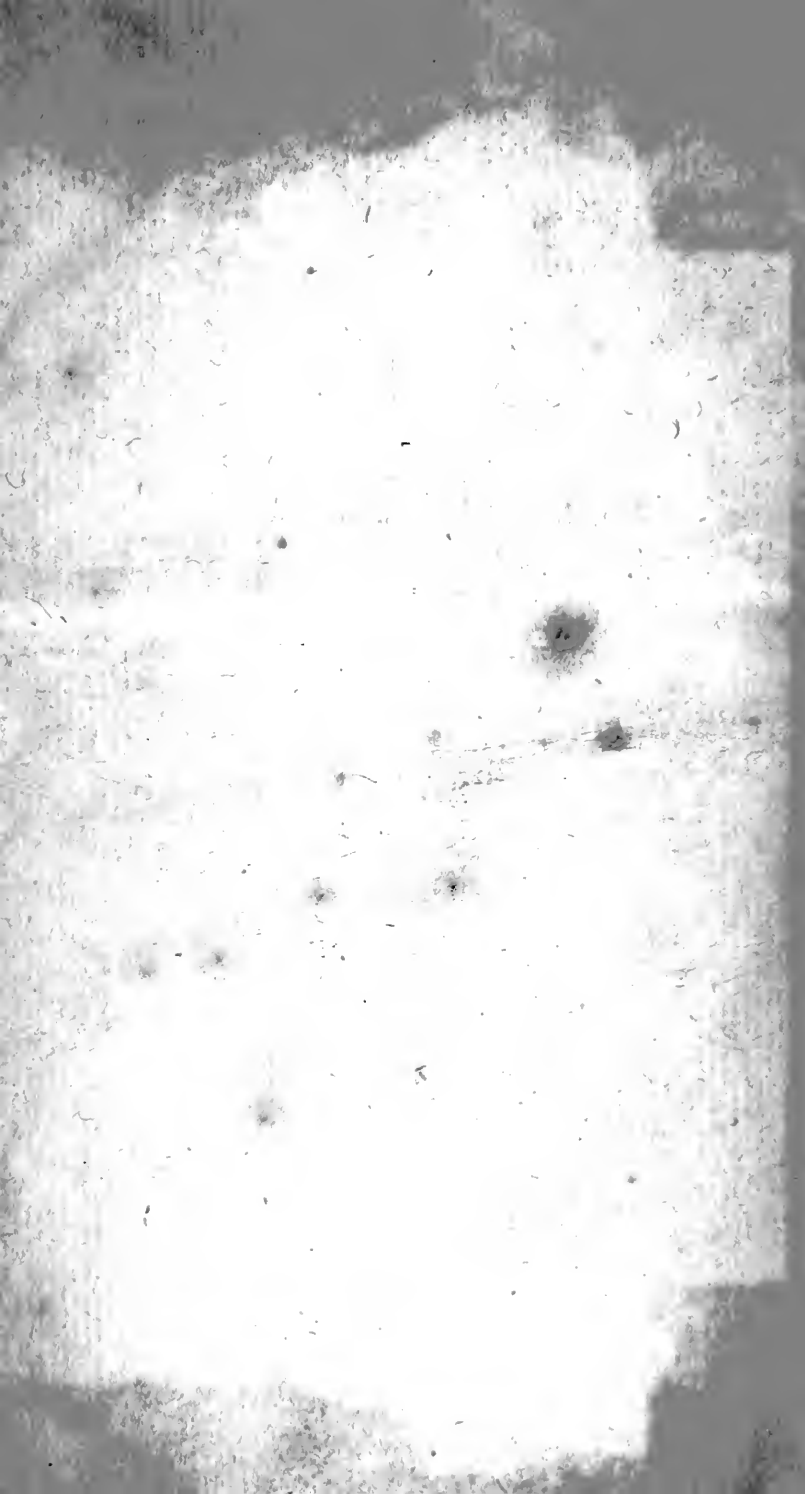
*Received, May, 1873.*

*Not to be taken from the Library!*











CONTINUATION

*D E S*

MILLE ET UNE NUITS.

---

*T O M E   P R E M I E R.*

---

---

*CE VOLUME CONTIENT*

*LE TOME PREMIER*

De la *SUITE* des *MILLE ET UNE NUITS*, Contes  
Arabes, traduits par Dom *CHAVIS* & M. *CAZOTTE*;  
faisant le *XXXVIIIe.* du Cabinet des Fées.

# CONTINUATION

D E S

## MILLE ET UNE NUITS,

CONTES ARABES;

*Traduits littéralement en François par Dom  
Denis CHAVIS, Arabe de nation, Prêtre  
de la Congrégation de St. Bazile, & rédigés  
par M. CAZOTTE, Membre de l'Académie  
de Dijon, &c.*

---

TOME PREMIER.

---



A G E N È V E ,

Chez BARDE, MANGET & Compagnie,  
Imprimeurs - Libraires.

*Et se trouve à P A R I S ,*

Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

---

M. DCC. LXXXVIII.

C 3556

238

156757  
May 16/70

---

# AVERTISSEMENT

## DES ÉDITEURS.

---

IL y a peu d'ouvrages d'imagination qui aient été mieux accueillis du Public, & plus généralement lûs que les cinq premiers volumes ( 1 ) des Mille & une nuits , traduits de l'Arabe par M. GALLAND ; mais cet écrivain avoue dans sa préface que sa version est incomplète, & qu'il n'a traduit que le quart ( 2 ) de

---

( 1 ) De l'édition du Cabinet des Fées en 37 vol. in-8°. & in-12. La plupart des éditions séparées des mille & une Nuits sont en 8 volumes.

( 2 ) Cependant par une inconséquence assez ordinaire aux Traducteurs en général , M. GALLAND dit à la dernière page de sa traduction : *“ Mille & une Nuits s'étoient écoulées, &c. ”* Cette assertion gratuite n'est placée là que pour donner une forme finale à l'ouvrage , & ne signifie point qu'il ait donné les mille & une Nuits complètes , puisque dès la 236<sup>me</sup>. nuit qui consti-

l'original, le reste des manuscrits arabes qui devoient terminer l'ouvrage ne se trouvant point dans la bibliothèque du Roi de France, d'où il avoit tiré la première partie. Ils viennent d'y être apportés par Dom DENIS CHAVIS, Arabe de nation, prêtre de la congrégation de St. Bazile, appelé à Paris par le Gouvernement, & sous les auspices d'un Ministre éclairé ( 1 ) & protecteur zélé des sciences & des arts : ce savant

---

tue déjà les deux tiers de sa traduction, ( & selon plusieurs éditions dès la 197<sup>me</sup>. ) il abandonne ce plan de division, & ne coupe plus ses contes. Rien n'est plus constant ni plus facile à vérifier qu'au temps où vivoit M. GALLAND, l'original Arabe n'existoit en France qu'incomplètement ; d'ailleurs l'authenticité de la découverte du reste de ce manuscrit précieux & du dépôt qui vient d'en être fait à la bibliothèque du Roi, est aussi aisée à prouver que l'existence du Savant à qui nous en sommes redevables, & de l'homme-de-lettres qu'il s'est associé pour enrichir notre littérature de sa traduction.

( 1 ) M. le Baron de BRETEUIL.



Arabe a entrepris d'enrichir notre littérature amusante , de cette charmante Suite qu'il a apportée en France. Il a associé à son travail , pour rédiger l'ouvrage sur la version la plus exacte , M. CAZOTTE ; auteur connu du poëme d'Ollivier , du *Diabte amoureux* , du *Lord Impromptu* & de beaucoup d'autres productions goûtées du public.

On peut présumer que les beautés des originaux arabes , transmises littéralement par un Traducteur aussi éclairé qu'intéressé à la gloire de sa nation , n'ont rien perdu dans les mains d'un Rédacteur qui a répandu autant de fraîcheur , de grâces , d'enjouement & de sel que l'a fait M. CAZOTTE dans ses propres ouvrages.

C'est donc avec une entière confiance que nous présentons au public cette Suite des *mille & une Nuits* , qui n'est pas inférieure aux premiers

volumes traduits par M. GALLAND. On y retrouvera la même imagination, le même intérêt, la même variété; c'est un voyage de plus dans de vastes contrées de l'Orient, en général fort peu connues parmi nous. Outre le mérite de fournir une lecture attachante & récréative, ce recueil offre encore une source d'instructions sur les mœurs & la religion d'une grande partie de l'Asie, sur les usages de ses peuples, sur leur caractère & leurs passions; en un mot sur la philosophie qui gouverne leurs esprits. Cet ouvrage est le précurseur d'un autre, d'un genre plus sérieux & plus important, sur l'Arabie & la Perse, que nous nous proposons de mettre au jour aussitôt que les circonstances nous le permettront.



---

---

# LA SUITE

*D E S*

MILLE ET UNE NUITS,

*CONTES ARABES.*

---

L'HISTOIRE du sultan de Perse & des deux sœurs. Jalouses paroïssoit avoir fait beaucoup de plaisir au sultan Schahriar, dont il s'agissoit de piquer sans cesse la curiosité, en lui faisant désirer d'entendre de nouveaux contes.

Ma sœur, dit Dinarzade à Scheherazade, ce mariage de Khosrouschah, fait après une ronde de nuit, dont les suites ont donné lieu à des événemens si remplis d'intérêt, me rappelle à la mémoire ceux que contracta le calife Haroun-Alraschid avec la princesse de Perse & la belle Zutulbé, au retour de ces promenades qu'il se plaisoit à faire si souvent dans Bagdad à l'abri d'un déguisement; je vous les ai oui raconter avec beaucoup de plaisir, & si vous pou-

10 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
vriez vous en rappeler les circonstances, je  
ne doute pas que le récit n'en fut amusant.  
Ma sœur, répondit la belle sultane, le  
goût que j'ai toujours eu pour les actions  
du calife Haroun, ne m'a pas permis d'ou-  
blier aucune de celles dont la connoissance  
nous a été transmise, & je suis en fonds  
pour ne pas tarir sitôt sur son compte ;  
mais puisque vous le désirez, si le sultan,  
mon seigneur, veut bien me faire la grâce  
de me prêter attention, je commencerai  
par le récit des aventures dont vous venez  
de me parler. Le sultan sourit en signe  
d'approbation, & Scheherazade commença  
en ces termes :



# LE CALIFE VOLEUR,

O U

## AVENTURES

*d'Haroun-Alraschid avec la Princesse de  
Perse & la belle Zutulbé.*

LA fête de ( 1 ) l'Haraphat rassembloit à Bagdad autour d'Haroun - Alraschid , les visirs, les grands, la noblesse , & même une partie des potentats soumis au sceptre de ce calife puissant & renommé , pour concourir avec lui à la célébration de cette auguste solennité. Tout étoit prodigué , en observant religieusement le rit , pour en augmenter la magnificence , la décoration & la pompe. Les voix sonores des hatibs faisoient harmonieusement retentir la voute de la grande mosquée ; les parfums embaumoient l'air ; le sang des genisses ruisseloit sur l'autel que desservoient & entouroient les différens ordres consacrés à son service :

---

( 1 ) La fête de l'Haraphat. Solemnité musulmane dans laquelle on fait des sacrifices d'animaux.

enfin rien ne manquoit de tout ce qui pouvoit attester au ciel & à la terre la piété du prince des fidèles , du commandeur des croyans , & du plus grand des souverains de la terre : mais la cérémonie étoit longue ; Haroun , fatigué d'ailleurs par la multitude des hommages qu'il avoit particulièrement reçus , & par la nécessité de s'y montrer attentif , étoit excédé de lassitude & même d'ennui ; il s'adresse au chef des Barmecides , à son grand-visir.

« Giafar , lui dit-il , la fête de notre grand prophète devoit inspirer de la joie , & malgré moi la mélancolie me gagne. Au milieu de la pompe & du brillant de cette nombreuse assemblée , je me sens tourmenté par des inquiétudes involontaires. J'ai besoin d'objets de dissipation ; mais dans un jour comme celui-ci , je ne puis me livrer qu'à ceux dont le peuple pourra tirer quelque utilité. Nous nous déguiserons tous deux : nous descendrons à Bagdad : nous distribuerons des aumônes aux pauvres , & chercherons à procurer du soulagement aux malheureux. Je veux d'ailleurs voir par moi-même si le peuple est heureux sous mon gouvernement , si mes officiers de

justice & ceux qui sont chargés de la police de la ville s'acquittent exactement de leur devoir ».

Giafar se montra complaisant & soumis aux volontés du calife. Tous deux entrent dans un appartement secret ; s'y travestissent ; prennent chacun mille pièces d'or ; sortent du palais ; traversent les rues & les places de la ville en répandant l'aumône à droite & à gauche à tous les nécessiteux qui se trouvoient sur leur chemin. En traversant un quartier de la ville , ils rencontrèrent une femme assise sur le pavé , au milieu de la rue : elle tend la main au calife , en lui demandant la charité pour l'amour de Dieu. Ce souverain fut frappé de la beauté du bras qui s'étendoit vers lui ; il étoit d'une forme parfaite & plus blanc que l'albâtre ; il donne une pièce d'or à Giafar pour la remettre à cette femme : le visir remplit l'intention de son maître.

La femme , en recevant le don , serre la main , & croit s'appercevoir au volume & au poids , que ce qu'elle tient n'est pas une monnoie ordinaire , telle qu'on a coutume d'en distribuer pour une aumône.

14 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
Elle écarte les doigts & apperçoit une  
pièce d'or : alors elle appelle à grands  
cris Giafar.

« Oh ! beau jeune homme , lui dit-elle ,  
dès qu'il fut à portée de l'entendre , la  
pièce que vous m'avez donnée est d'or ,  
prétendiez - vous m'en faire l'aumône , ou  
aviez-vous quelqu'autre intention » ? — « Ce  
n'est pas moi , Madame , lui répondit  
Giafar , à qui vous êtes redevable de cette  
générosité ; mais au jeune homme qui est  
avec moi ». — « Ayez , je vous en prie ,  
lui repartit la femme , la complaisance de  
l'engager à s'expliquer sur le motif du don  
qu'il m'a fait ». Giafar rapporte au calife  
cette nouvelle instance de la femme , &  
reçoit ordre de lui dire de se tranquilliser  
sur l'intention qu'on a eue en lui faisant  
du bien , puisque la charité & la vue de  
l'amour de Dieu en étoient la base. — « En  
ce cas , vous direz à mon bienfaiteur , reprit  
la femme , que je le remercie , & vais me  
mettre en prières pour la prolongation  
de ses jours.

Le calife , instruit par Giafar de la  
manière dont la femme avoit accepté le  
don , & des vœux qu'elle formoit pour



la main par laquelle elle s'en voyoit gratifiée, le renvoie sur le champ vers elle. « Demandez-lui, dit Haroun, si elle est fille ou mariée; dans le cas où sa main seroit libre, vous lui direz, que je lui propose de l'épouser.

Giafar s'acquitte de ce nouveau message; la femme répond qu'elle est fille, & prête à se marier avec le jeune homme rempli d'aussi bonnes intentions pour elle, dans le cas où il seroit assez riche pour lui donner une dot convenable. « Quelle est donc cette femme, disoit Giafar, en rapportant la réponse, doute-t-elle que le commandeur des fidelles puisse fournir à une dot? »

« Mon déguisement l'excuse, répond le calife; sachez d'elle à quelle somme elle feroit monter sa dot ». Le grand-visir obéit à l'ordre qu'il a reçu, & voici la réponse de la femme : « Ma dot doit équivaloir aux tributs de la ville d'Ispahan, & de celle de Karassin pendant une année entière ».

Cette réponse fit faire un petit mouvement de tête à Giafar. Le calife avoit pris les devants pour se rendre en son palais. Le grand-visir lui rendit compte du pour-

16 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
parler qu'il venoit d'avoir avec la fille à  
marier, & le calife en parut satisfait.  
« Rejoignez-la, lui dit-il, elle va être bien  
étonnée, car j'accepte sa proposition ».

Le grand-visir retourne sur le champ à  
l'inconnue, & s'acquitte de sa commission  
auprès d'elle. « Quel peut être l'homme,  
reprit-elle, en état de donner une dot de  
cette conséquence ? quelles sont ses qualités,  
sa puissance ?

L'inconnu dont je vous parle, répond  
Giafar, se nomme Haroun-Alraschid ; en  
un mot, c'est le commandeur des croyans.

Au nom du calife, à une semblable  
proposition venant de sa part, la femme  
se lève, se couvrant de ses habits, pour  
paroître avec plus de décence & de modestie  
aux yeux du grand-visir ; elle rend grâces  
à Dieu & dit : « Si l'époux qui se propose  
pour moi est le calife, je serai contente  
de lui appartenir, & vous pouvez l'affirmer  
de mon consentement ». Giafar rend  
compte de la dernière conversation qu'il  
vient d'avoir, & peint en deux mots le  
maintien, le ton, l'attitude ; & le calife  
sur le champ ordonne qu'une des femmes  
de son palais, de l'extérieur le plus véné-

nable , accompagnée de quantité d'esclaves , aille chercher la fille inconnue & la conduise aux bains du palais.

Au sortir du bain on l'habilla richement : les diamans , les bijoux , aucune espèce de bijoux ne fut ménagée pour assortir sa parure : on la conduit dans un appartement des plus riches du palais destiné pour elle ; & dès qu'elle y est installée , le chef des eunuques vient rendre compte à Haroun de l'exécution de ses ordres : alors le commandeur des fidelles ordonne à Giafar de faire venir le cadi pour passer le contrat de mariage.

Dès que le soir fut venu , Haroun entra dans l'appartement de son épouse : elle , en l'apercevant , se prosterne en signe d'hommage , & lui témoigne en termes pleins de sentiment sa reconnoissance. Le calife s'assied & la fait asseoir à côté de lui : quel est votre père ? Madame , lui dit-il , & d'où tirez-vous votre origine , pour m'avoir fait demander une dot aussi considérable ?

« Prince des fidelles , lui répondit-elle les yeux modestement baissés , je tire mon origine des Kaffera-Abocheroan ; vous en

18 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
voyez une descendante : les revers de la fortune , la fatalité du destin m'ont réduite dans l'état où vous m'avez trouvée.

« Princesse , repliqua le calife , vous êtes petite-fille de Kaffera , si malheureusement renommé par les actes de tyrannie dont son règne fut souillé ; il exerça de grandes cruautés sur son peuple ».

« C'est cette même tyrannie , répondit la princesse , qui a conduit ses enfans à la triste condition de demander l'aumône dans les rues ».

« Mais , reprit le calife , on m'a assuré que revenu de ses erreurs & de ses emportemens , il avoit gouverné sur la fin de son règne avec une grande modération , & rendu la justice avec tant d'exactitude , que les animaux de la terre & les oiseaux du ciel participoient à sa bienfaisance ».

« C'est pour cela même , ô calife ! répondit la princesse , que Dieu veut bien récompenser aujourd'hui ses descendans , en prenant au milieu des rues une de ses filles pour la faire monter au titre éminent d'épouse du commandeur des fidèles ».

La sage réponse de la nouvelle épouse

émut Haroun-Alraschid jusqu'à l'attendrissement ; il la serre dans ses bras , & lui témoigne par les embrassemens les plus affectueux combien il faisoit cas de sa conquête , dont il étoit redevable à la bonté du ciel. Mais le charme auquel il se livra fut bientôt interrompu par une réflexion fâcheuse.

« Pardonnez-moi, princesse , s'écria-t-il , si je suis forcé , par un vœu , de m'arracher à la douce séduction dont je viens d'éprouver l'attrait. Je suis , dans ce moment-ci , le plus malheureux des hommes. Ce matin emporté par le zèle , n'ayant nulle idée du trésor que ma fortune devoit me faire rencontrer aujourd'hui , j'ai fait , en l'honneur du grand prophète , le serment irrévocable , & en même temps le plus solennel , de ne point habiter d'un an entier avec la première femme que je pourrois épouser par la suite : on ne peut sentir plus vivement que je le fais tout le poids de mon imprudence ; mais je ne pouvois pas deviner de quelle satisfaction elle devoit me priver , & vous , dont la religion paroît aussi épurée , devez sentir combien le vœu qui m'est échappé est sacré , & vous concerter avec

20 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
moi pour qu'il me devienne possible de le  
concilier avec mon bonheur ».

La nouvelle épouse , à cette demande ,  
quelqu'impression qu'elle put faire sur elle ,  
ne pouvoit que baïsser les yeux & la tête ,  
en signe de résignation & de consentement.  
Le calife se retire , il avoit découvert en  
elle beaucoup de mérite , bien des charmes ,  
& pouvoit se promettre de véritables satis-  
factions du commerce de la princesse per-  
sanne ; mais scrupuleusement attaché à son  
serment , ne voulant pas s'exposer à la ten-  
tation trop vive de le rompre , dès ce  
moment il cessa de la voir , tout en lui  
donnant occasion de penser , par les atten-  
tions continuelles dont elle se voyoit com-  
blée , qu'elle n'étoit ni oubliée ni négligée ,  
& que le calife après avoir pu examiner  
de près le choix qu'il avoit fait , n'en éprou-  
voit point de repentir.

L'année rigoureuse s'est écoulée : le jour  
qui la termina se trouvoit être le retour de  
la grande fête de l'Haraphat. Le calife ,  
Giafar son premier visir , & Mesrour le chef  
de ses eunuques , descendirent ensemble à  
Bagdad ; en parcourant les principales rues ,

sous le voile d'un déguisement ; tout leur parut être en bon ordre.

En retournant au palais, le calife passa près de la boutique d'un pâtissier, où régnoit un si grand air de propreté qu'il devint curieux d'en examiner la pâtisserie étalée avec profusion : rien n'étoit plus flatteur pour le coup-d'œil & l'odorat.

Dès qu'Haroun est rentré dans son appartement, il désigne à un de ses officiers la boutique du pâtissier, & lui ordonne d'aller y commander cent cataifs (1). L'officier s'acquitte de sa commission, & après avoir fait faire les cent cataifs, en sa présence, les envoie au palais. Le calife n'a pas plutôt reçu la pâtisserie, qu'il met une pièce d'or dans chaque cataif, les couvre de pistaches, saupoudre le tout de sucre, & fait porter ce cadeau à la princesse persanne son épouse, en la faisant prévenir que l'année du serment étant expirée, le commandeur des fidelles viendrait le soir même chez elle.

L'eunuque, porteur du message, avoit en même temps ordre de s'informer de la princesse, s'il étoit quelque chose en laquelle

---

(1) Cataifs, sorte de petites tartelettes.

22 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
le calife pût complaire à ses désirs. « Je n'ai besoin de rien , répondit l'aimable descendante de Kassera , dès que j'aurai le bonheur de voir la personne du calife , tous mes vœux seront remplis ».

Haroun fut très-satisfait de la sagesse de cette réponse ; mais désirant beaucoup de faire quelque chose d'agréable à sa nouvelle épouse , il ordonne à Mesrour d'insister auprès d'elle pour qu'elle imagine une chose dans laquelle il puisse lui être agréable.

« Puisque le calife , répondit-elle à l'eunuque , veut absolument m'obliger , vous lui direz que je voudrois avoir mille pièces d'or & une femme de confiance qui m'accompagne dans les rues de Bagdad , où je souhaite descendre déguisée , pour y répandre des aumônes parmi les pauvres , dont j'augmentoïs le nombre il y a un an.

Le calife fournit à la demande , ordonne que l'objet en soit rempli sur le champ. La princesse & la femme qui l'accompagne traversent les rues de Bagdad , en répandant l'aumône de tous côtés , jusqu'à-ce qu'elles eussent épuisé les mille pièces d'or.

Il faisoit ce jour-là une chaleur excessive : la princesse , en retournant au palais , se



sent brûler d'une soif très-ardente ; elle témoigne son besoin de boire à la femme dont elle est accompagnée : celle-ci apperçoit un vendeur d'eau & propose de l'appeler. « Je ne voudrois point , dit la Dame, boire dans le même vase où tout le public se défaltère ; je m'y sens de la répugnance ».

Elles approchoient alors d'un grand hôtel : la femme suivante , dès qu'elle fût sur le seuil de la porte , qui étoit de bois de Sandal , apperçoit à travers une fenêtre ouverte un lustre d'or suspendu au milieu du vestibule par un cordon tressé du même métal ; un pan de rideau richement brodé & servant de portière dépassoit des deux côtés , & deux sofas du plus beau marbre , l'un à droite , l'autre à gauche de la porte , achevoient de compléter l'ameublement de cette pièce.

Après avoir fait cette petite revue , la suivante frappe à la porte , elle s'ouvre ; un jeune homme bien fait , richement vêtu , se présente & lui demande en quoi il pourroit lui rendre service. « Vous voyez , Seigneur , lui répond-elle , ma fille. Elle a une soif ardente : elle répugne à la satisfaire dans le vase d'un vendeur d'eau : donnez - lui en

24 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
un verre , & nous vous en aurons une sensible obligation ».

Vous ferez satisfaite dans le moment, Madame, répond le jeune homme. Il disparaît , & revient un moment après , avec une coupe d'or pleine d'eau & la donne à la femme ; celle-ci la remet à la princesse , qui l'ayant en main se tourne du côté de la muraille pour boire sans être apperçue. Le vase est remis entre les mains du jeune homme : la femme lui témoigne la reconnaissance de sa prétendue fille & la sienne ; toutes deux se retirent & rentrent bientôt dans le palais.

Quand le commandeur des fidelles eut arrangé, comme nous l'avons dit, le plat de cataifs, il avoit recommandé en même temps de dire à la princesse son épouse qu'il lui envoyoit un gage & un signe de paix. Le chef des eunuques, porteur du cadeau, ne sachant pas de quelle manière le calife l'avoit assaisonné en secret, & l'importance qu'on devoit y attacher ; ne le regardant en un mot que comme une galanterie très-ordinaire, ne rendit pas à la rigueur les paroles qu'il venoit d'entendre : il crut enfin qu'en présentant le plat de cataifs, l'essentiel

tiel de son compliment étoit d'annoncer la visite du calife , & la princesse s'occupant également de ce point , fit poser la pâtisserie sur une tablette de son appartement , & négligea entièrement de s'en occuper.

Rentrée chez elle à la suite de sa distribution d'aumône , elle apperçoit le plat de pâtisserie , & croit y voir l'équivalent du verre d'eau qu'elle a reçu : elle adresse la parole à la femme qui l'a accompagnée. » Portez sur le champ , lui dit-elle , mais de votre part , ce plat de cataifs au jeune homme à qui je viens d'être redevable & de l'eau & de la manière honnête dont il l'a donnée.

La femme s'acquitte du message : elle trouve le jeune homme assis sur un des deux sofas de son vestibule. « Ma fille & moi , lui dit-elle , sommes très-reconnoissantes de votre bonté & de votre politesse : agréez de nous en retour cette pâtisserie , comme une preuve de notre sensibilité à votre procédé ».

Puisque vous voulez , Madame , reconnoître un aussi mince service , répondit le jeune homme , je craindrois de vous déobliger en refusant votre cadeau , & vous

pouvez le déposer sur ce sofa : quelques honnêtetés , de part & d'autre , terminent cette courte entrevue , & la femme revient au palais.

A l'instant même le gardien du quartier arriva à l'hôtel du jeune homme , pour lui faire le compliment d'usage , au sujet de la fête de l'Haraphat ; & en le finissant , demanda son étrenne. « Prenez ce plat de cataïfs , lui dit le jeune homme. Le gardien l'accepte avec reconnoissance , baise la main de son bienfaiteur , & revient très-content dans sa maison.

La femme du gardien le voyant rentrer avec ce plat si brillant , si immense , se recrie ; de qui tenez-vous ce plat , mon mari ? auriez-vous eu le malheur de le voler ? non ma femme , répond le gardien. L'Hazeb ( 1 ) , ce grand officier du calife , vient de m'en régaler. Dieu lui conserve la vie : mangeons tout à notre faim des cataïfs ; c'est une très-bonne chose.

« Gourmand ! répond la femme , vous oseriez toucher à des mets d'un aussi grand prix ? allez les vendre avec le plat : ces

---

(1) Hazeb , premier officier de la chambre du calife.

ragoûts ne sont pas faits pour de pauvres gens comme nous : de l'argent que vous en retirerez, nous achetterons des provisions plus utiles pour notre famille ».

« Ma femme ! ma femme ! disoit le gardien , Dieu nous a envoyé des cataifs , je veux manger des cataifs ».

« Tu n'en goûteras seulement pas d'un , reprit la femme d'un ton de colère. Ton fils n'a ni bonnet ni souliers : je suis à-peu-près nue , & tu n'es habillé que de pièces. Va vendre ce plat sur le champ & tout entier , pour que rien n'y manque , & tu en rapporteras l'argent ».

Le gardien n'a pu résister à sa femme : il va au marché , donne le plat au crieur public. Un marchand l'achète à un prix tel , quel paye l'honoraire du crieur & emporte son achat.

L'acquéreur , chemin faisant pour arriver à sa maison , examine son emplette & voit le nom d'Haroun-Alraschid écrit tout-autour du plat ; il revient bientôt sur le marché , accoste le crieur. « Reprenez votre plat , lui dit-il , voulez-vous me perdre , & m'exposer au soupçon d'avoir dérobé la vaisselle de l'empereur ?

Le crieur vérifie le fait , lit les caractères gravés sur les bords du plat , & étonné autant qu'on peut l'être , il vole au palais plutôt qu'il n'y court , demande à être présenté au calife , est admis , & lui montre les cataifs & la pièce de vaisselle sur laquelle ils sont étalés.

Haroun reconnoit dans le moment le plat que lui-même avoit préparé pour être un des mets de sa collation avec la princesse. Ce grand homme avoit le défaut d'attacher beaucoup d'importance à tout ce qu'il faisoit ; en arrangeant les cataifs il avoit cru ménager une surprise agréable à sa nouvelle épouse , & pensoit lui avoir procuré un petit moyen de répandre des libéralités autour d'elle , en paroissant ne donner que des cataifs à toutes ses esclaves.

Le dérangement de ce petit plan de galanterie déplut à la tête souveraine qui l'avoit formé. Une réflexion plus fâcheuse s'y joint : on a négligé , méprisé un présent venant directement de lui , malgré ce qu'il a ordonné à l'eunuque de dire de sa part : il entre dans une colère excessive contre la princesse persanne.

« Parlez , dit-il au crieur , avec un ton

d'humeur , qui vous a donné ce plat de cataifs ?.

« Très-puissant calife , répond le crieur , c'est le gardien de tel quartier de la ville qui me l'a donné pour le mettre en vente.

Le calife ordonne que le gardien lui soit amené tête & pieds nuds & enchainé. L'homme est saisi & conduit aux pieds du calife dans toute la rigueur de l'ordre. Le malheureux se voyant dans cet état déplorable au sujet du plat de cataifs , faisoit sourdement des imprécations contre sa femme : « Créature maudite , disoit - il , faite pour trahir l'homme même en voulant le servir : non , il ne faut jamais te croire , quand tu paroitrais conseiller de faire le bien ! Que ne me laissois-tu manger ce plat de cataifs , rien de fâcheux ne me seroit arrivé ! mais tu voulois faire la ménagère , l'économe : ta pareille a perdu le premier homme : ta pareille ne cessera de le faire jusqu'à ce que le dernier y ait passé. Me voilà exposé au courroux du prince de toute la terre ; viens à présent me donner un conseil qui me tire de péril , s'il peut sortir quelque chose de bon de la bouche qui a toujours menti ».

Le calife interrompit ce murmure sourd , en demandant au gardien qui lui avoit remis le plat de cataïfs : « Parle , malheureux ! disoit le souverain irrité ; dis la vérité , si tu veux éviter la mort. »

« Oh ! commandeur des fidelles , s'écria le gardien tout tremblant , que votre Hauteïse suspende les effets de son courroux , & ne les laisse pas tomber sur un malheureux absolument innocent ! c'est l'Hazeb Yemaleddin , votre grand officier , qui , pour mes étrennes , m'a donné le plat & les cataïfs. »

Au nom de Yemaleddin , le calife semble redoubler sa colère : il ordonne que cet officier lui soit amené tête & pieds nus , les mains liées , ayant la mouffeline de son turban autour du col : le même décret porte que la maison de cet officier soit rasée , ses meubles & ses biens confisqués.

Les porteurs de l'ordre se rendent chez l'Hazeb , investissent son hôtel , frappent à la porte ; il vient l'ouvrir lui-même : alors , à son grand étonnement , il s'entend signifier l'ordre rigoureux du calife ; on lui en laisse ignorer le motif : la déférence la plus soumise est son premier mouvement. « J'obéis ,



dit-il, à Dieu & au prince des fidèles, son représentant sur la terre.

Un des officiers porte la main au turban de l'Hazeb & lui en passe la mouffeline autour du col. « Me traitez-vous ainsi, dit Yemaleddin, par ordre de mon souverain?— Oui, répond l'officier, je dois confisquer vos biens & raser votre maison; vous conduire enchaîné, la tête & les pieds nuds : je n'exécuterai pas mes ordres dans toute la rigueur; nous nous souvenons avec reconnaissance du bien que vous nous avez fait, & que votre maison fut ouverte pour nous. Puisque telles sont les dispositions de votre cœur à mon égard, repartit l'Hazeb, en détruisant ma maison, laissez un asile à ma mère, accablée par l'âge, & à ma jeune sœur ».

Yemaleddin est conduit aux pieds du calife & s'y prosterne. « Que le ciel, dit-il, comble de bonheur l'arbitre de ses volontés sur la terre : oh ! sage & équitable Haroun - Alraschid, en quoi votre esclave le plus soumis a-t-il pu vous déplaire, pour avoir mérité de vous un châtiment aussi sévère ?

« Connoissez-vous, répond le calife, en

32 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
lui montrant le gardien , l'homme qui est  
auprès de vous enchaîné ? »

« C'est , repartit l'Hazeb , le gardien de  
notre quartier. Connoissez - vous ce plat ?  
poursuivit Haroun : qui vous l'avoit remis ?  
pourquoi l'avez-vous dédaigneusement profi-  
titué , en le donnant pour étrennes au plus  
vil de mes esclaves » ?

« Oh mon souverain seigneur ! répond  
Yemaleddin , ayez la bonté de m'entendre :  
j'étois dans ma maison : on frappe à la  
porte ; je l'ouvre moi-même : une femme  
âgée qui étoit avec une Dame me dit , voilà  
ma fille : elle meurt de soif & ne veut pas  
boire dans le vase d'un vendeur d'eau : fai-  
tes-lui donner à boire , je vous en prie :  
je suis rentré chez moi & ai remis une coupe  
pleine à la femme qui m'avoit parlé : la  
jeune a bu , & elles s'en sont allées. J'étois  
resté assis pour prendre le frais sur un des  
sophas qui sont à l'entrée de mon hôtel ,  
quand la même femme m'est venue joindre ,  
portant ce même plat de cataifs que je  
vois. Mon fils , m'a-t-elle dit , la Dame  
à qui vous avez donné si obligeamment à  
boire vous remercie de ce service , & vous  
prie d'accepter cette petite marque de sa

reconnoissance : elle a posé le plat sur le sofa opposé & a disparu; peu-à-près le gardien du quartier est venu me faire compliment sur la fête de l'Haraphat, en me demandant l'étrenne d'usage : je lui ai donné quelque monnoie & ce plat, auquel je n'avois pas touché. Voilà, commandeur des croyans, le détail le plus fidelle que je puisse vous faire. »

Le calife, pendant ce récit, éprouvoit un dépit naturel dans un homme d'un état aussi prodigieusement élevé. « Une femme que j'ai tirée de la fange, disoit-il en lui-même, donne à un inconnu cent cataïfs assaisonnés d'or, de pistaches & de sucre, & de ma propre main, pour le payer d'un verre d'eau ! Elle a eu raison de prétendre qu'on sacrifiât pour sa dot le revenu de deux provinces. Je lui envoie un signe d'amour, un gage de paix : elle l'eut donné au vendeur d'eau, sans le dégoût qu'elle avoit pour son vase ; & voilà l'estime dans laquelle sont auprès de la petite-fille du roi Kassera, les dons que lui faisoit de cœur Haroun - Alraschid : mais voyons jusqu'où la princesse aura porté l'oubli de moi & d'elle-même. » Alors, adressant la pa-

34 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
role à l'Hazeb d'un ton altéré & effrayant :

« Yemaleddin, lui dit-il , avez-vous vu le visage de la femme à qui vous donniez à boire » ? Oui, répondit l'Hazeb , troublé & sans attention à ce qu'il répondoit.

A cet aveu aussi faux qu'involontaire , la jalousie se joignant au dépit dans le cœur d'Haroun , il ordonne que la princesse parfaite soit sur le champ amenée devant lui , & qu'on lui tranche la tête , ainsi qu'à Yemaleddin.

La petite-fille de Kassera paroît : « Madame , dit le calife , sous le prétexte de soulager par des aumônes les pauvres & les malheureux , vous parcourez la ville , & c'est pour faire voir votre visage à ce jeune homme ? »

La princesse jette les yeux sur Yemaleddin. « Avez-vous vu mon visage ? lui dit-elle , connoissez-vous l'auteur de l'imposture qui va nous couter la tête à tous deux ? »

« Pardonnez - moi , Madame , dit l'Hazeb , c'est moi-même , mes lèvres l'ont prononcée sans l'aveu de mon cœur & de mon esprit. Accusez la fatalité des astres ; le malheur de notre destin , qui m'ont contraint à dire une fausseté que mon ame défavoue. »

Cette explication ne changea rien à l'ordre qu'avoit donné le calife ; le bourreau banda les yeux aux deux coupables prétendus, après quoi il s'adresse à Haroun : « Commandeur des fidelles, lui dit-il, est-il permis de donner le coup ? Donnez-le , lui dit le calife. »

Le bourreau fait un tour (1) ou deux, autour des condamnés, toujours renouvelant la même demande au calife & en recevant le même ordre.

Après le troisième le bourreau s'adresse à Yemaleddin. « Auriez-vous avant de mourir quelque chose à dire au calife ? profitez du seul moment où il vous soit permis de parler : songez que vous avez perdu tout espoir de vivre. »

« Délivrez - moi, dit Yemaleddin à l'exécuteur, du bandeau que vous avez mis sur mes yeux, je veux voir mes parens & mes amis ». LH'azeb, ayant la vue libre, jette de tous côtés les regards, & voit que personne n'ose marquer de

---

(1) Le calife Haroun faisoit observer l'usage de tourner trois fois autour du coupable avant de frapper : on en apperçoit le motif.

36 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
l'intérêt pour lui ; tant on respectoit le  
calife.

Un morne silence régnoit dans toute  
l'assemblée. Yemaleddin en profite & s'écrie :  
« Je veux parler au prince des fidèles » !  
On lui permet d'en approcher : « Dis-  
pensateur des grâces & des châtimens, lui  
dit-il, suspendez le mien pour un mois  
seulement, & dans les trois derniers jours  
du délai que je demande, vous verrez des  
choses merveilleuses, dont la connoissance  
est du plus grand intérêt pour vous. »

Le calife fut étonné du ton prophétique  
dont ces merveilles lui étoient annoncées :  
la curiosité l'emportant chez lui sur toute  
autre passion, & les coupables ne pouvant  
lui échapper, il se détermina à envoyer  
la princesse son épouse & Yemaleddin en  
prison, se promettant bien de se faire  
justice à lui-même si une fausse prophétie  
l'avoit abusé, dès que le terme fatal en  
seroit expiré.

Les années s'écouloient, les mois volent,  
mais les jours s'évaporent : le calife, pour  
avoir oui réciter tant de choses extraor-  
dinaires & même en avoir vu, devenu  
crédule sur bien des points, s'attend à

chaque moment à l'apparition d'une de ces merveilles annoncées avec tant de confiance par Yemaleddin.

Vingt-sept jours se sont écoulés au milieu des événemens les plus communs. Enfin il se dit à lui-même : « les merveilles ne viennent pas me chercher dans mon palais : il faut aller au-devant d'elles & descendre dans Bagdad, sans admettre de compagnon de mes aventures. »

L'idée du déguisement le plus bizarre se joint à cette fantaisie de parcourir sa capitale en homme absolument isolé : il se coiffe d'un turban grossier ; un pourpoint de buffle, presque recouvert par une large ceinture de cuir, forme son habillement ; par dessous, une robe courte du drap le plus commun : tout cet équipage porte un caractère de vétusté, & des demi-bottines d'un cuir épais achèvent de le compléter.

Il s'arme d'un large damas monté sur une poignée de bouis, prend en main un arc & des flèches, & après avoir altéré son teint, chargé ses sourcils, hérissé sa barbe, il sort de son palais offrant le tableau d'un Arabe échappé du désert : une bourse con-

38 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
tenant mille pièces d'or est attachée à sa  
ceinture.

Il avoit à peine parcouru deux rues qu'il  
voit un homme sortir d'un Kan (1), disant  
à haute voix : « Voilà la chose la plus  
merveilleuse ! »

Il s'approche de l'inconnu : « Quelle est,  
lui dit-il, cette merveille ? » Celui-ci lui  
répond, « c'est une vieille femme, paroif-  
fant être dans la dernière pauvreté. Depuis  
le matin elle lit l'alcoran auprès de la  
mosquée, aussi couramment, aussi parfai-  
tement que Dieu l'a fait dicter à Mahomet,  
& personne, bien qu'elle la demande, ne  
s'est avisé de lui donner l'aumône, & la  
chose se passe en pays soumis à la loi  
musulmane : peut-on voir rien de plus  
merveilleux ? »

Le calife ayant entendu cet homme,  
entre dans le Kan, voit la vieille dont  
il a ouï parler ; elle est assise sur un  
banc de pierre, & lit l'alcoran avec une  
netteté, une facilité singulière : elle en  
est au dernier chapitre : il s'arrête pour  
l'écouter, & voit qu'en effet une foule

---

(1) Kan, lieu où se tiennent les marchands.



attentive l'entoure & ne lui donne rien. Dès qu'elle a fini sa lecture elle ferme le livre, se lève & s'en va.

Haroun la suit pour lui donner l'aumône; mais, comme il y a une foule entr'eux deux, avant qu'il ait pu l'atteindre il la voit entrer dans la boutique d'un marchand; curieux de savoir ce qu'étoit cette femme, ce qu'elle pouvoit avoir à faire dans cette boutique, son état de délabrement n'annonçant point qu'elle pût avoir le dessein ni le moyen d'y faire des emplettes, il la suit, & voit qu'elle s'entretient avec le propriétaire de la boutique; il s'approche sans être apperçu, prête l'oreille & entend qu'elle dit au marchand : « Beau jeune homme, vous n'êtes pas établi, désireriez-vous prendre en mariage une fille de la plus grande beauté? — Cela peut se faire, dit le marchand. — En ce cas, poursuit la femme, vous n'avez qu'à me suivre, je vais vous faire voir une merveille de la nature. »

Quand le calife entendit la proposition, il en saisit le sens à sa manière. « Ah! » maudite vieille? dit-il en lui-même, je » t'aurois prise pour une sainte, & tu n'es

» qu'un instrument de corruption ! Tu  
 » n'auras pas l'aumône que je t'avois  
 » destinée ; il faut que je te suive & que  
 » je voie les moyens que tu emploies  
 » pour perdre la jeunesse. Je suis sorti de  
 » mon palais pour aller à la recherche  
 » des merveilles qui m'ont été annon-  
 » cées ; je ne perdrai pas l'occasion de  
 » connoître celle que tu viens de préco-  
 » niser. » En disant ces mots il est sur  
 les talons de la vieille & du jeune homme :  
 celle-ci ouvre une porte , fait entrer le  
 curieux qu'elle a conduit avec elle , retire  
 sa clef & s'enferme dans la maison avec lui.

Haroun-Alraschid avoit perdu ses pas si  
 le trou de la ferrure n'eut été fort grand ;  
 il y applique l'œil. Il voit le marchand  
 debout & seul ; un moment après la porte  
 d'un cabinet s'ouvre , & il en voit sortir  
 la vieille , conduisant par la main une  
 jeune personne d'une beauté si ravissante ,  
 qu'en la regardant il en fut presque ébloui ;  
 sa taille dégagée ressembloit à la tige d'un  
 jeune arbre planté sur le bord d'un fleuve ;  
 ses yeux noirs , coupés comme le fruit  
 du riche amandier de Damas , rendoient  
 un éclat doux , comme celui de l'étoile

du matin; ses sourcils, pareils à un arc parfait, menaçoient de flèches inévitables & mortelles tous ceux qui osoient envisager les charmes de son visage. Sa bouche étoit comme l'anneau de Salomon, sur lequel est écrit le nom ineffable; le vermillon de ses lèvres effaçoit la vivacité du corail, ses dents étoient rangées à ravir, blanches comme l'albâtre, & couvertes du même émail qui fait briller les perles de la mer rouge & du golfe Persique. Le peu de paroles qui sortoit de sa bouche paroissoit devoir surpasser par sa douceur celle du miel de la Palestine. On auroit dit que sa respiration embaumoit l'air, tout en faisant soulever doucement sur sa poitrine deux globes de la blancheur des lis, de la rondeur & de la fermeté de la grenade. Enfin elle étoit au-dessus de tous les éloges que le plus inspiré des poètes eût pu faire de ses beautés, & une modestie angelique servoit de cadre à ses perfections. Sa vue enchantâ le calife, qui remarqua avec peine qu'elle n'avoit pas assez de linge pour se couvrir.

Quand cette jeune personne s'aperçut que sa mère l'avoit exposée à la vue du

42 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
marchand, elle fut couverte de confusion,  
& n'en parut encore que plus belle; elle  
chercha sur le champ à se dérober aux  
regards, en rentrant dans le cabinet dont  
on l'avoit fait sortir. « Ah! ma mère, s'écria-  
t-elle, quelle action avez-vous commise en  
m'exposant à la vue de cet homme! Dieu  
défend aux femmes & aux filles de se  
présenter devant eux. »

« Rassurez-vous, lui dit la mère, rien  
n'est mal dans ce qui se fait à bonne fin;  
l'homme peut voir une fois la personne  
qu'il recherche; si le sort les unit, alors  
tout est bien; si on ne se convient pas,  
on ne se voit plus, & rien n'est mal. »

La jeune beauté s'étant retirée, le calife,  
au lieu de l'œil au trou de la serrure y  
avoit appliqué l'oreille; entendant le dis-  
cours de la vieille, il pensa qu'il l'avoit  
mal jugée en la prenant pour une entre-  
metteuse. « Cette pauvre femme, dit-il,  
a une belle jeune fille à marier, il faut  
bien qu'elle use du seul moyen de lui  
trouver un mari: c'est de la faire voir.

Pendant cette réflexion du calife, la  
mère entroit en conversation avec le jeune  
marchand; je vous ai promis une merveille,

lui dit-elle, & ne vous ai pas trompé; elle est aussi bonne qu'elle est belle, ne vous conviendrait-elle pas?

Madame, reprit le marchand, elle me convient si parfaitement, qu'il ne s'agit plus que de savoir ce que vous me demanderez pour le contrat & pour la dot.

Quatre mille sequins pour l'un, répond la mère, & autant pour l'autre; madame, répliqua le marchand, je serois réduit à l'aumône & au-delà; je n'en possède que quatre mille en tout. J'en offre mille pour la dot, autant pour fournir aux habits de noces & aux ameublemens, il m'en restera deux mille pour mon commerce & faire subsister mon épouse, je ne puis pas faire d'autre sacrifice.

Par le nom de Dieu, qui est écrit sur le front du grand Prophète! jura la femme, si des huit mille sequins que je demande il en manque un, vous ne posséderez pas un cheveu de ma fille.

Je m'estimerai malheureux, après l'avoir connue, madame; mais ce que vous demandez de moi est impossible: en disant cela il fait un salut & se retire.

Un époux vient de faire retraite: un

44 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
autre va se présenter, c'est le calife lui-même. La belle qu'il a apperçue surpasse de beaucoup en beauté la princesse de Perse, qui même, selon la loi, n'est pas encore son épouse, qu'il a condamnée à la mort, & qu'il laisse languir dans une prison, en attendant l'événement d'une prophétie d'Yemaleddin, dont dépend son fort & celui de cet officier.

Haroun - Alraschid entre délibérément chez la vieille femme & la salue : que voulez-vous ? lui demande-t-elle ; je viens, madame, dit le calife, de la part du jeune commerçant à qui vous vouliez donner votre fille ; il m'a chargé de vous dire que vous ne deviez plus penser à lui ; nous le favons, reprit la vieille, il est sorti d'ici, à condition de ne plus y revenir.

Eh bien , donnez-la moi , répartit le calife, & vous me trouverez disposé à vous compter & les huit mille sequins, & ce que vous voudrez exiger pour votre ameublement, & pour vos fantaisies ; je ne veux point vous borner là-dessus.

La vieille regarde le calife du haut en bas. Voleur que vous êtes ! dit-elle, car vous en avez l'équipage ; comptez-vous

détrousser la caravanne de la Mecque pour donner huit mille sequins, & tant de linge, d'habits, & de meubles? Vous n'avez pas même de quoi vous couvrir; sortez d'ici, brigand, ou je vais appeler du secours.

Que je sois voleur ou non, madame, reprend le calife, ce ne sont pas vos affaires. Je m'offre à réaliser sur le champ les huit mille sequins; j'y joindrai un présent pour vous, que vous trouverez très-honnête; tous les meubles..... Tu penfes te moquer de moi, voleur; mais il y a bonne justice à Bagdad; on n'y vient pas railler impunément une pauvre femme sans défense. Je te somme de ta parole: si tu ne la tiens pas & nous berces ici de menfonges, le commandeur des fides te fera étrangler ce soir.

J'accepte les conditions, & suis prêt à les signer, dit le calife; j'épouse votre fille, & vous verrez que je saurai tenir ma promesse; sur ce propos la vieille le fait entrer dans sa chambre, il s'y assied & lui dit: prenez vos précautions contre moi dans votre absence. Enfermez bien votre fille, allez chez un tel cadî, sa demeure n'est pas éloignée, dites-lui que l'homme

46 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
qui s'appelle *Il Bondocani* le demande ici ,  
& qu'il vienne sur le champ.

Et vous pensez, dit la femme, que le cadi viendra ici pour un homme de votre espèce? Si vous êtes riche, ce ne peut être que tant pis pour vous. Vous l'êtes surement de bien mal acquis; vous n'êtes qu'un coupe-jarrêts, & un cadi se mettroit en mouvement pour vous?..... Le calife sourit à cette réponse; allez, Madame, lui dit-il, ne vous embarrassez de rien, dites seulement au cadi qu'il vienne, & qu'il apporte avec lui du papier & des plumes.

La vieille se détermine à aller chez le cadi. « Si le juge vient, dit-elle, sur le premier mot de celui qui se propose pour être mon allié, je puis bien regarder mon gendre prétendu comme un chef de voleurs. Mais, ou le cadi fera ce que je vais lui dire, ou il faut qu'il me débarrasse de ce brigand-là. Tout en faisant ses réflexions, elle est arrivée à la maison du cadi. Elle ne voulut point entrer dans l'appartement où étoit ce magistrat avec plusieurs nobles de la ville. La honte qui suit la pauvreté, & la crainte d'être chassée, la retenoient. Cependant, se disoit-elle à elle-même,



si je n'entre pas je n'avancerai rien. Il faut au moins que je tâche de savoir ce que c'est que l'homme qui veut être mon gendre, ne fût-ce que pour en être débarrassée.... Allons, il faut risquer.... Alors elle avançoit près de la porte de l'appartement, & revenoit bien vite sur ses pas, dans l'appréhension qu'une fausse démarche lui attirât quelque événement fâcheux ; à peine s'est-elle donné le temps de laisser entrevoir son visage, qu'une terreur panique dont elle est saisie, lui ôte absolument le courage de se montrer entièrement. »

Le cadi a observé cette tête qui va & vient, se montre & disparoit. Il ordonne à un de ses officiers de voir ce que peut vouloir la personne qui se présente d'une manière aussi extraordinaire. On lui amène la vieille. Que voulez-vous, bonne femme ? lui dit ce juge. Seigneur, répondit-elle, j'ai chez moi un jeune homme qui vous mande de le venir trouver.

Que dis-tu, insolente vieille ? reprit le cadi. Un homme me mande de le venir trouver ? En même temps il se retourne du côté de ses officiers : qu'on enchaîne

48 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
cette extravagante , & qu'on la conduise  
à l'hôpital des folles.

Miséricorde ! s'écria la vieille , en entendant l'ordre. Ah ! le maudit voleur , qui m'a envoyé ici pour me perdre ! Ne lui avois - je pas dit qu'il n'étoit pas fait pour commander au cadi de venir le trouver ? ... Ne vous en prenez point à moi , Monseigneur , dit - elle à ce juge , en lui adressant la parole ; j'ai chez moi un voleur , un brigand , un pendart , qui m'a forcé de faire cette démarche. Je venois bien à contre-cœur , mais enfin je ne suis qu'une femme ; je suis seule ; ce méchant homme se rend le maître chez moi ; il veut absolument épouser ma fille : il dit que vous le connoissez , qu'il s'appelle *Il Bondocani* (1).

Dès que le cadi eut entendu prononcer ce nom. Qu'on me donne mon faragi (2), s'écria-t-il. ... Qu'on laisse cette femme en liberté. ... Ma bonne , dit - il à la femme , en radoucissant le ton , vous dites que le jeune homme qui vous a envoyée à moi s'appelle. ...

---

(1) Quand le calife sortoit déguisé il prenoit un nom de guerre connu de tous les principaux officiers.

(2) Habit de cérémonie des cadis.

Monseigneur,

Monseigneur, répond la vieille, ne me faites pas répéter son nom ; il me donne la chair de poule. C'est sûrement celui d'un grand coquin, d'un chef de voleurs ; mais puisqu'il faut que je le répète , il s'appelle *Il Bondocani*.

A ce nom le cadi reconnut que c'étoit le calife en personne. Il s'enveloppe de son faragi : madame, dit-il à la vieille, je vous fais mille excuses de l'équivoque que j'ai faite, & de la brusquerie avec laquelle je vous ai parlé, sans vous connoître.

Les spectateurs furent très-étonnés de voir en un moment le cadi changer de ton & de procédés, & cela au seul nom d'un homme, parce qu'il s'appelle *Il Bondocani*. Où allez-vous avec tant d'empressement, seigneur ? lui demandèrent-ils ; il leur répond : j'ai des affaires dont je ne saurois donner connoissance. Puis s'adressant très-poliment à la vieille ; c'est chez vous qu'on m'attend, madame ? — Oui, seigneur. — Faites-moi le plaisir de m'y conduire.

On peut juger que la vieille, précédant le cadi, marchoit au retour plus lestement qu'elle n'étoit venue : elle avoit bien des frayeurs en sortant de sa maison ; la com-

50 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
mission qu'elle avoit à remplir lui paroïssoit fort scabreuse , & l'étoit en effet assez pour l'avoir exposée à passer pour une folle à mettre à l'hôpital. A présent elle se voit traiter avec respect , on la qualifie du nom de dame. Certes , dit-elle en elle-même , mon gendre futur porte un nom bien respectable au cadi , ou la frayeur aura saisi ce magistrat en entendant nommer ce terrible chef de voleurs , au point de le rendre fou , puisqu'il vient chez moi sans babouches ( 1 ). Quel changement ! ce n'est plus moi qu'il faut mettre à l'hôpital , c'est lui qui , en entendant un nom , qui me paroît à moi tout comme un autre , se met à courir en habit de cérémonie , pieds nuds , & sans trop savoir ce qu'il dit. Il faut que ce cadi craigne bien les voleurs , & que mon gendre futur lui en impose plus qu'un autre , pour lui avoir joué sans doute quelque mauvais tour.

Ces idées occupèrent la vieille jusqu'à son arrivée dans sa maison. Le cadi , qui la suivoit , y entre & reconnoît le commandeur des fidelles. Son premier mou-

---

( 1 ) Espèce de souliers que portent les Orientaux.

vement est de se prosterner ; un signe du calife l'en dispense , & lui indique que le souverain veut demeurer inconnu. Alors , après un salut ordinaire , le magistrat s'assied à côté d'*Il Bondocani* , qui lui dit : Monseigneur , je veux prendre pour épouse la fille de cette vieille femme. Alors la mère & la fille paroissent , & le cadi leur demande si elles acceptent les propositions que leur fait *Il Bondocani* , & à la fille particulièrement , si elle veut le prendre pour époux. Toutes deux ayant répondu , oui monseigneur ; le cadi les presse de dire ce qu'elles exigent pour le contrat & pour la dot. La vieille répond , quatre mille sequins pour l'une & autant pour l'autre. Vous , *Il Bondocani* , dit le cadi au calife , acceptez-vous la proposition de payer les huit mille sequins ? Oui monseigneur , répond le calife , vous pouvez dresser notre contrat.

L'embarras du cadi ne fut pas médiocre pour obéir au commandeur des fidelles. Il n'avoit pas fait attention à l'ordre qu'on lui avoit donné d'apporter du papier. Il lui restoit la ressource de suppléer à ce défaut , en écrivant le contrat sur le bas de son faragi.

Après avoir écrit les premières lignes , qui font de protocole , il s'adresse à la vieille : « Madame , il faut dire le nom du père & du grand-père de votre fille. »

Si le père & le grand-père de ma fille vivoient , s'écria douloureusement la vieille , je ne ferois pas réduite à la donner à un homme dont je n'oserois dire ce que je pense.

A la bonne heure , madame , dit le cadi ; mais ils ne vivent plus , & leurs noms sont nécessaires ici. Ma fille , reprit la vieille , s'appelle *Zutulbé* ; moi , *Lelamaïn*. Le reste ne fauroit venir jusques sur mes lèvres. On n'a pas besoin d'être une fille de si bon lieu , pour n'épouser qu'un voleur.

On peut penser combien le calife rioit intérieurement de l'embarras du cadi , du chagrin de la femme , en un mot , des incidens de la petite scène que lui procuroit la bifarrerie de son déguisement.

Le contrat enfin est dressé. L'homme de loi coupe gravement le morceau de son faragi sur lequel il est écrit , & le remet à la jeune personne ; mais ayant honte de sortir couvert d'un vêtement ainsi délabré , il le quitte & le donne à la vieille , en la

priant d'en faire l'aumône aux pauvres. Et son ministère n'étant plus nécessaire, il fait un salut & se retire.

Il faut donc, dit la vieille à son nouveau gendre, que vous ayez joué quelque bon tour de votre métier à ce cadî. On voit que vous êtes un chef de voleurs qui savez vous faire craindre. Ce pauvre homme est accouru ici, sans se donner le temps de mettre des babouches : il s'en retourne à demi nud, ayant laissé ici son faragi, & par-dessus tout, il s'en va sans être payé. Vous ne lui avez rien donné pour son contrat : le voilà, pour vous avoir servi, sans argent & sans robe de cérémonies. Etes-vous donc aussi avares que cela, vous autres voleurs ?

Ma bonne mère, reprend le calife en riant, que vous importe la robe & le paiement du cadî ? Ne vous occupez point de ces choses là. Il en reste de plus essentielles dont vous & moi devons nous mêler. Je fors pour aller chercher la dot convenue, & les étoffes suffisantes pour habiller mon épouse ; vous verrez que je ne suis avare qu'à propos.

Et qui est l'infortuné, s'écria la vieille, de qui le coffre fort & le magasin vont

54 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ;  
fournir à vos libéralités ? Il fera bien étonné  
demain en se trouvant ainsi dépouillé , sans  
savoir par qui ; car je pense bien que dans  
une ville comme celle-ci, vous faites tous  
vos coups à la fourdine.

Haroun , sans répondre à cette nouvelle  
question , retourne dans son palais ; il se  
revêt des habits convenables à sa dignité,  
il mande son architecte , lui indique la mai-  
son qu'il veut faire décorer , & lui ordonne  
de prendre avec lui tous les ouvriers qui  
sont nécessaires pour la transformer sur le  
champ , de manière que pour l'ornement  
dont elle est susceptible , elle puisse entrer  
en comparaison avec un des plus riches  
appartemens de son palais. Le grand visir ,  
lui dit-il , vous fera fournir tout ce dont  
vous aurez besoin pour la perfection de ce  
travail. Mais il faut que tout soit en état  
avant le coucher du soleil. Assurez-vous de  
tous vos moyens , & songez que votre tête  
répond de votre fidélité à remplir mes ordres.  
Si la femme chez laquelle vous allez , vous  
demande de quelle part vous venez pour  
faire travailler dans sa maison ; vous lui  
répondrez : de celle de votre gendre. Si  
elle vous presse pour savoir quelle est la



profession de son nouvel allié & son nom : vous direz : « nous ne savons point quel métier il exerce ; mais nous pouvons vous dire qu'il se nomme *Il Bondocani*. » Qu'il ne soit question de mon rang vis-à-vis de qui que ce soit : choisissez bien vos ouvriers, & songez que sous peine de la vie vous me répondez de votre discrétion & de la leur.

L'architecte ne fait d'autre réponse que celle-ci : j'obéirai au prince des fidèles. Il rassemble ce qui lui est nécessaire en tout genre : en un mot la maison de la vieille Lelamaïn se remplit d'ouvriers , de meubles , de tapis , d'étoffes ; les échelles sont aux murs : on se met à l'ouvrage de tous côtés. « Qui vous envoie ici , demande aux ouvriers , Lelamaïn ; qu'y venez-vous faire ? . . . Nous venons , répondent-ils , embellir votre maison , y appliquer cette menuiserie de bois d'aloës , y placer ces marbres , ces peintures , ces meubles , ces rideaux , par ordre du mari que vous avez donné à votre fille. Mais comment l'appellez-vous ? Quelle est sa position , sa qualité , dit la vieille ? . . . Nous ne connoissons point ses qualités : pour ce qui regarde son

56 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
nom , il nous est aisé de vous satisfaire ;  
il s'appelle *Il Bondocani*.

Je favois bien , dit alors en elle-même  
la bonne Lelamaïn , qu'un chef de voleurs  
se faisoit redouter de toute la campagne.  
Il me paroît que cette terreur a absolument  
gagné la ville. Pas un de ces gens-ci n'ose  
dire qu'un voleur est un voleur ; cela est  
fort extraordinaire.

Pendant qu'elle faisoit ces réflexions , un  
homme arrive , précédant des porte-faix ,  
qui vont déposer au fond d'une seconde  
pièce un coffre d'acier damasquiné en or.  
Qu'apportez - vous là , lui dit la vieille ?  
C'est , lui répond cet homme , la dot de  
la nouvelle épouse. Vous trouverez dans ce  
coffre huit mille sequins en or , & deux mille  
de plus pour vos dépenses ; voilà la clef.

A la bonne heure , reprit Lelamaïn , mon  
gendre , dans sa façon , est homme de pa-  
role ; mais où a-t-il pris tout cela , qui  
est-il ? que fait-il ? Je ne fais , répond le  
messenger , ni qui il est , ni ce qu'il fait ;  
vous devez connoître mieux que moi le  
mari de votre fille : je ne fais rien autre  
chose de lui , sinon qu'il s'appelle *Il Bon-  
docani*.

Pendant ce temps , les ouvriers ont mis la dernière main à leur ouvrage , & la nuit n'est pas encore venue ; deux grandes pièces très - délabrées , dont deux planches appuyées sur quelques cailloux , deux felettes de bois , deux nattes usées formoient tout l'ameublement , ont tellement changé d'apparence & de forme , qu'elles pourroient faire partie d'un appartement royal.

Lelamaïn considère pièce à pièce tous les objets par lesquels on a opéré cette métamorphose , & ne peut se retenir , malgré le peu de succès de ses premières tentatives , d'aller aux ouvriers l'un après l'autre leur dire : « vous savez sûrement qui est mon gendre : ce qu'il fait ? Elle reçoit toujours la même réponse : » nous savons qu'il se nomme *Il Bondocani*.

La vieille se trouve enfin seule dans la maison avec sa fille : votre époux , lui dit-elle , doit être un homme fort extraordinaire , il a fait faire en un jour ce qu'un autre entreprendra vainement de finir en une année. Il n'y a que le calife , ou un chef de voleurs , qui puisse avoir tant de gens à sa main. Tout en obéissant à mon gendre , ces gens-ci n'osent pourtant pas

58 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
l'avouer pour ce qu'il est ; ils feroient forcés de rougir , & pour lui & pour eux-mêmes : d'ailleurs ils ont tous une belle peur. Je me suis accostée du plus jeune d'entr'eux , croyant en tirer meilleur parti , & il m'a dit : « si l'un de nous avoit l'imprudence de révéler la qualité de votre allié il lui en coûteroit la vie. » Vois , ma fille , si tu n'as pas épousé un chef de voleurs , & la terreur que cela inspire à tout le monde. Dieu & son prophète nous soient en aide.

L'architecte est venu rendre compte au calife de l'exécution des ordres que son souverain lui avoit donnés ; il en reçoit sur le champ la récompense , & pour lui & pour ceux qu'il a employés. Le logement n'est encore garni que de ses meubles essentiels : Haroun ordonne à Giafar d'y faire transporter tous ces ornemens somptueux , prodigués dans les appartemens des monarques pour en augmenter la magnificence , plus encore que la commodité.

Lelamaïn voit arriver ce surcroît de luxe , & essaye de nouveau de s'informer de la qualité de celui de qui viennent toutes ces belles choses : nous savons , lui disent les

porteurs, tout en les mettant dans l'ordre où elles devoient se trouver, qu'elles vous sont envoyées par le mari de votre fille, dont le nom est *Il Bondocani* : nous en avons reçu l'ordre de lui.

A peine ces porteurs s'étoient retirés que d'autres s'annoncent en frappant à la porte : la vieille leur ouvre, ils sont chargés de ballots d'étoffes magnifiques, de toutes les espèces : on les ouvre, on les étale devant elle : pour qui déployez-vous ces belles choses-là? dit-elle, — pour vous les faire voir, madame..... Mais vous me les montrez en vain, ces étoffes ne fauroient être pour nous, nous ne sommes pas assez riches. — N'est-ce pas ici la maison qu'on a réparée aujourd'hui? dirent les porteurs — oui, répond Lelamaïn; en ce cas, reprennent-ils, tout est à vous; celui qui est entré dans votre alliance vous les envoie : meublez votre maison, habillez la nouvelle épouse & toute votre parenté; votre gendre a de tout en abondance, n'épargnez rien : nous sommes chargés de vous dire qu'il viendra cette nuit à onze heures dans votre maison, & en disant cela ils se retirèrent.

« Il viendra à onze heures ! répéta la vieille ; les voleurs ne rôdent jamais que la nuit , quand tout le monde dort : à la suite de cette petite réflexion , voyant qu'il reste des choses à mettre en ordre , elle demande le secours de quelques-uns de ses voisins. L'étonnement de ceux-ci fut très-considérable , en voyant sa maison travestie en un jour , d'une espèce de taudis en un palais superbe : il étoit naturel qu'ils fussent curieux de savoir comment cela avoit pu se faire , cela tenoit de l'enchantement , de l'illusion , du songe ; cela s'est fait naturellement , disoit la vieille Lelamaïn : un homme est venu ce matin me demander ma fille en mariage : il a fait venir le cadi ; le contrat s'est dressé , & un moment après , par les ordres de mon gendre , tous les ouvriers de Bagdad sont venus étaler & arranger ici les magnificences que vous voyez.

En ce cas , reprirent les voisins , vous avez donné votre fille à un prince , ou au plus riche de tous les commerçans du pays ; il s'en faut de beaucoup , répondit la vieille , que nous soyons si bien tombés. Je crains , par ce que j'ai vu , que mon

gendre ne soit un voleur ; & par la terreur qu'il inspire à tous ceux que j'ai vu s'employer pour lui , je ne puis le regarder que comme un chef de voleurs.

A cette déclaration les voisins furent saisis de frayeur ; au moins , madame , dirent-ils à la vieille , rappelez bien à votre allié , que l'usage fut toujours parmi leurs semblables , d'épargner les gens de leur voisinage : ne craignez rien , dit la vieille : sûrement mon gendre est un voleur , mais je ne le crois pas capable de faire du tort à ses voisins. Je l'engagerai à vous menager , foyez tranquilles sur ma parole.

Sur ces propos , les voisins prennent confiance. Les hommes achèvent de ranger les meubles de la maison , les femmes aident la nouvelle mariée à se parer ; la nature avoit tant fait pour elle , qu'elle n'avoit aucun besoin des ressources de l'art , & cependant un bijou sembloit augmenter de prix , en contribuant à l'embellir dès qu'il approchoit d'elle.

Le travail intérieur de la maison est interrompu par le bruit qui se fait à la porte : on y frappe , c'est pour qu'on laisse entrer les mets qui peuvent composer le

62 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
repas le plus délicat & le plus somptueux ;  
il est suivi d'un second service composé  
des fruits les plus beaux, les plus rares ,  
& des confitures les plus exquisés ; les  
vins les plus délicieux, les liqueurs les plus  
fines sont les accompagnemens des autres  
préparatifs de ce magnifique banquet. La  
vaisselle n'est qu'or & porcelaine.

Prenez cela , madame , disent les porteurs à la vieille , & régalez-vous avec vos voisins.

« Vous venez de la part de mon gendre ? leur répond Lelamaïn : mais une fois pour toutes , par complaisance , par charité , dites-moi qui il est , quelles sont ses qualités : nous n'en savons pas plus que vous , madame , lui répondent les porteurs ; tout ce que nous pouvons vous dire c'est son nom.... Ah ! je le fais mieux que vous , repliqua la vieille. Je n'ai pas besoin qu'on me le redise tant de fois.

Les porteurs se sont retirés , les voisins de Lelamaïn s'entre-regardent , & commencent à croire sérieusement que le nouveau marié est un chef de voleurs. Ils se mettent à table , après avoir mis en réserve ce qu'il y avoit de plus délicat , pour



fervir au soupé de l'époux & de l'épouse, & se déterminent à tirer le meilleur parti possible de l'aventure, en mangeant du plus grand appétit. Le repas fini, ils prennent congé de la fille & de la mère, en les félicitant sur l'heureux changement de leur fortune, en leur souhaitant mille prospérités, & se répandent bien vite dans tous les quartiers de la ville, pour y semer la nouvelle qu'un chef des voleurs du désert a épousé la charmante fille de la vieille Lelamaïn : cela s'est fait dans le jour même, sans mystère, sans aucune façon : la maison est comblée de richesses, on y trouveroit les dépouilles de dix caravanes.

Le jeune marchand, à qui Lelamaïn avoit proposé sa fille, en étoit devenu fort amoureux ; il est piqué qu'un voleur ait eu la préférence sur lui ; il prémédite de perdre son rival & de reconquérir l'objet dont celui-ci lui a dérobé la jouissance ; il s'agit d'aller trouver le juge de police, de lui faire une déclaration ; les témoins sont là pour l'appuyer ; le voleur sera saisi, étranglé, sans autre forme de procès. Lui aura sa part dans la confiscation, & par

64 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,   
 dessus le marché, en dépit de la maudite mère, la fille lui étant adjudée, il l'épousera : voilà le plan que lui font concevoir & exécuter sur le champ, l'amour, la jalousie & l'avarice ; il s'est rendu chez le juge, auquel il fait ouvrir les yeux, en enchérissant sur le tableau de toutes les richesses que le voleur prétendu avoit eu l'imprudence d'étaler dans la maison de Lelamaïn : &, par dessus tout, il commence par garnir la main du juge.

Ce magistrat, homme très-intéressé, reçoit l'argent qu'on lui donne, écoute le rapport avec une apparence de flegme, se donne le temps de réfléchir, & prenant le ton de gravité convenable à sa place : « allez, lui dit-il, retournez-vous en chez vous, il n'est encore que huit heures, vous reviendrez à dix : c'est le temps du souper, & le moment favorable pour surprendre le voleur. Je le ferai saisir, enchaîner, étrangler. Je vous mettrai en possession de la jeune fille, & ferai donner la bastonnade à la vieille, pour la punir de vous avoir donné un semblable concurrent ; mais il ne faut pas que rien transpire. Le jeune marchand se retire & revient à

l'heure indiquée. Le juge avoit fait rassembler trois cent huissiers : il monte à cheval , & s'achemine vers la maison de la vieille , précédé du délateur ; il y arrive sans avoir trouvé personne sur le chemin , chacun alors étant retiré chez soi : la demeure de la vieille est investie. La mère & la fille tranquillement assises , attendoient à la clarté de beaucoup de flambeaux posés sur des candelabres d'or , l'arrivée du nouveau marié : elles entendent du bruit. Lelamaïn regarde par une fenêtre de la cour , & reconnoit à la lueur d'une multitude de flambeaux le juge de police , au milieu de ses officiers & d'une nombreuse escouade.

On fraploit à la porte à coups redoublés , la vieille se garde bien de l'ouvrir , mais les coups deviennent plus précipités & plus forts ; celui qui les appuyoit de manière à briser le marteau , s'appeloit Chamama ; jamais juge avare & corrompu n'auroit pu choisir un plus digne ministre. Ce démon incarné se donnoit de lui-même Satan pour père , & le Diable Camas pour frère. Enfonçons la porte , crioit cet enragé , puisqu'on ne veut pas nous l'ouvrir ; nous

66 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
courons le risque que les trésors qui sont  
ici nous échappent ; pendant qu'on fait  
résistance , on les enterre peut-être , &  
nous ne pourrons pas les retrouver. D'ail-  
leurs , il peut passer une ronde d'officiers  
supérieurs , il s'en trouvera qui se porte-  
ront ici , éveillés par le bruit , & qui  
viendront partager le gâteau avec nous.  
La porte est forte ; mais il faut envoyer  
chercher des leviers & opérer sur le  
champ , si nous voulons que rien ne nous  
échappe.

Cette brusque exécution cadroit avec la  
secrète inclination du juge ; mais il avoit  
pour second chef sous lui , un officier nommé  
Hazen , d'un naturel doux , bienfaisant ,  
charitable , & même disposé à prendre le  
parti des malheureux. « Le conseil de  
Chamama est violent & dangereux , dit  
cet officier au juge. Jamais la maison qu'il  
veut insulter ne fut soupçonnée d'être une  
retraite de voleurs ; ne se peut-il pas que  
ce jeune marchand , aveuglé par la jalousie ,  
vous ait fait une fausse déclaration ? Alors ,  
à quoi demeurons-nous exposés , pour avoir  
violé l'asile des femmes , qui est sous la  
protection expresse de la loi ; nous qui

devons compte de nos actions au prince des fidelles. »

Lelamaïn prêtoit l'oreille à tous ces discours. Ah ! dit-elle, en courant à sa fille, nous sommes bien malheureuses : le juge vient chercher le voleur & l'arrêter ?

N'ouvrez point la porte, ma mère, répondit la jeune personne ; il se peut que Dieu nous envoie du secours pour nous tirer de l'extrême embarras où nous sommes.

Cependant le juge continuoit de faire frapper à la porte : qui êtes-vous, dit la vieille, qui frappez avec cette violence ?

C'est le juge de police, répondoit d'une voix terrible le détestable Chamama ; ouvre, infâme vieille, qui prostitue la jeunesse & recèle les voleurs : ne fais-tu pas à quoi tu t'exposes en résistant ?

Nous ne sommes ici que deux femmes, reprit Lelamaïn ; vous devez connoître & respecter la loi. Nous ne devons ni ne pouvons vous ouvrir, vous ne devez pas entrer ici.

Ah, forcère ! répliqua Chamama, écumant de colère, ouvre ta porte, ou nous allons l'enfoncer, & nous ferons brûler ta fille & toi. Lelamaïn ne répondit ni aux

68 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
menaces ni aux invectives , & vint rejoindre sa fille : vois , lui dit - elle , si mes craintes étoient fondées ; est - il clair maintenant que tu es mariée à un voleur ? fasse le ciel qu'il ne vienne pas ici ce soir ! Le juge & ses officiers , s'ils se faisoient de lui , le feront couper en morceaux. Ah , ma fille ! si votre père vivoit encore , si même votre frère n'étoit pas tombé dans le malheur , aurions-nous fait une alliance qui nous eût exposées à voir notre porte assiégée par le juge & tous les méchans qui sont à sa suite ? Que voulez-vous ? disoit la jeune personne ; depuis quelque temps la fatalité des astres , qui conduit tout , nous poursuit. C'est assez pour nous de nous y soumettre : épargnons-nous les tourmens des inquiétudes qui ne peuvent remédier à rien.

Pendant que le juge & Chamama insistent pour se faire ouvrir la porte des deux femmes , & que celles - ci se lamentent plus ou moins , le calife a repris son arc , ses flèches & ses bottines , & vient pour jouir des droits du mariage avec sa nouvelle épouse. L'éclat des flambeaux , le nombre des gens qui composent l'escouade

du juge & rodent autour de la maison de Lelamain, le bruit qu'on entend, l'avertissent qu'il se passe là quelque chose d'extraordinaire. Bientôt il reconnoît le chef de toute la troupe, & voit à côté de lui le jeune marchand, dans la boutique duquel la vieille étoit entrée.

Chamama continuoit de frapper à la porte, en assaisonnant chaque coup d'une horrible imprécation. Il répétoit les injures, les menaces de la bastonnade, de la corde, du feu, par lesquelles jusques-là il avoit essayé d'effrayer, & appeloit à son secours la force des leviers pour enfoncer la porte.

Quelques gens de l'escouade se préparoient à mettre en usage ce moyen. Le lieutenant Hazen les arrête : « camarades ! leur dit-il, ne commettons point cette violence contre une maison dans laquelle il n'y a que deux femmes ; la frayeur les saisira & elles pourront en mourir. Qui nous a assurés, d'ailleurs, que l'homme que nous cherchons soit un voleur ? Nous risquons tous notre vie en enfreignant la loi, & nous nous exposons à commettre une très-grande injustice.

Que de scrupules dans l'ame d'un homme

70 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
bre de justice ! s'écria Chamama ; vous n'êtes point propre à votre place , Hazen ; les coupables vous échapperont , tandis que vous vous perdez dans les délicatesses de la loi. Une femme qui fait commerce de la vertu des autres , qui livre sa propre fille à un voleur avéré , ne doit point jouir du privilège de son sexe. Et pouvez - vous douter que ce ne soit un brigand de profession que nous venons chercher ici , quand des voisins de la maison , que l'on peut faire interroger , l'attestent ?

Infâme Chamama ! disoit en lui-même le calife , en écoutant ce discours , tu me payeras chèrement ta conduite & ta morale , je ferai de toi un exemple frappant. En disant cela , il imagine par quel moyen il pourra pénétrer , sans être vu , dans la maison de Lelamain. Elle étoit contigue aux jardins d'un grand palais , dont la porte donnoit sur une rue à côté ; ce palais appartenoit à Ilamir Younis , le premier & le chef des princes & de la noblesse de Bagdad , homme cruel & sanguinaire. La porte de ce palais étoit intérieurement éclairée par beaucoup de flambeaux : un eunuque y étoit assis sur un sofa de marbre.



L'eunuque voyant entrer le calife , se lève , vient à lui le sabre levé ; le prince des fidelles met la lame du sien en opposition. Ah ! maudit nègre , fils de bâtard , dit-il à ce vilain monstre , tu es toujours prêt à donner la mort , même avant de parler !

Les paroles du calife & la vue du sabre ont fait un tel effet sur l'eunuque , qu'il prend la fuite en tremblant , & va se réfugier auprès de son maître. Celui-ci , étonné du désordre où il le voit , lui en demande la raison. « J'étois , seigneur , lui répond le noir , sous la porte de votre hôtel. Un homme d'un aspect effrayant s'y est présenté , j'ai voulu le renvoyer , ou le frapper de mon sabre , s'il ne s'écartoit pas. Il a tiré le sien , m'a parlé d'une voix de tonnerre , & j'ai cru en voir tomber sur ma tête l'éclair & le coup. »

Infâme poltron ! lui repart Ilamir Youmis , tu auras eu peur de ton ombre ; cependant je veux savoir quel est le téméraire qui a osé manquer de respect à mon esclave. Il t'a traité , dis-tu , de maudit & de fils de bâtard ? Sa vie me répondra de cette insolence ; qui insulte mon esclave ,

72 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
s'attaque à moi. En disant ces mots, Ilamir Youmis s'arme de son énorme massue de bronze, & sort de son appartement pour aller trouver celui qui s'est exposé à son ressentiment.

Le calife, demeuré en place, voit venir à lui le chef de ses émirs & le reconnoit ; il lui adresse la parole. O Youmis ! dit-il, c'est ici votre hôtel ? Dès que le chef des émirs a reconnu la voix du calife, la massue lui tombe des mains ; il se prosterne le front en terre & y reste. Commandeur des fidelles, votre esclave est à vos pieds & attend vos ordres !

Mérites-tu de les recevoir, homme sans ame, ministre sans vigilance ? dit le calife ; toi ! le chef de mes émirs & le commandant de ce quartier, que fais-tu pour maintenir le bon ordre ? On vexé, on violente une pauvre femme ta voisine : c'est le juge de police, à la tête de ses barbares officiers, qui commettent cette indignité, en abusant des prérogatives de leur place ; & tu ne te fers pas de l'autorité de la tienne pour réprimer cet excès ? Tu dors, ivre, entre les bras de tes femmes. Ton eunuque vous garde tous ; tu n'es chez toi qu'une femme  
de

de plus , & tu laisses lâchement insulter tes pareilles & à ta porte.

Commandeur des fidelles , répond Youmis , je n'ai pas la moindre idée de ce désordre dont j'apprends la première nouvelle : si le bruit des excès commis par le juge de police fût parvenu jusqu'à moi , j'eusse traité lui & son escouade comme ils le méritent ; & si vous le permettez , j'irai leur apprendre si c'est à eux à troubler l'ordre public.

Cesse de faire parade de zèle & de courage à contre-temps. La maison insultée tient aux murs de ton jardin : nous le traverserons , & je veux m'introduire chez ces femmes outragées à l'aide de deux échelles ; fais-les moi donner sur le champ.

Youmis obéit. Le jardin est traversé : Youmis tient le pied de la première échelle appuyée contre le mur ; à l'aide d'une seconde , le calife descend sur la terrasse de la maison où est sa nouvelle épouse. Youmis l'y a suivi : « reste - là , dit - il à cet officier , jusqu'à ce que je t'appelle ; » puis , s'approchant d'une fenêtre qui donnoit sur l'appartement , il trouva en effet que l'industrie de son architecte en avoit

74 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
fait un paradis terrestre. Les lustres & les girandoles chargées de bougies y répandoient un éclat comparable à celui du plus beau jour. Eclairée par toutes ces lumières , la jeune épouse , superbement parée , l'emportoit même sur l'idée que l'on peut avoir de la beauté : c'étoit un soleil s'élevant à l'horison au milieu d'un ciel pur : on eut dit qu'une rosée , semblable à des perles , sortoit de son front ; & qu'il découlât de ses beaux yeux baignés de larmes , une manne réunissant toutes les faveurs les plus exquises. Non , la lune à son quatorzième jour ne pouvoit briller d'un éclat ni si vif ni si doux. L'amoureux Haroun-Alraschid étoit comme en extase ; mais il en fut tiré par une exclamation de Lelamaïn.

Oh ! ma fille , ils frappent comme des enragés ; la porte va être mise en pièces ! Que deviendrons-nous entre les mains de ces tigres , pauvres femmes que nous sommes , n'ayant que Dieu pour appui ? Quel surcroît de fatalité nous a envoyés ce voleur , dont l'alliance achève de nous précipiter dans la plus cruelle des infortunes ?  
Ma mère , répondit la fille , vous m'af-

fligez bien douloureusement , en traitant mon mari de voleur. Je ne crois point qu'il le soit ; mais par l'entremise de votre volonté , je le tiens des mains de Dieu , & je dois me soumettre au décret qui m'unit à lui : tous les reproches qui tombent sur lui me blessent.

On observera combien ce peu de paroles dût enchanter le calife ; elles étoient pour ses oreilles , la plus douce mélodie.

Dien soit loué ! s'écria Lelamaïn , puisque tu es contente de ton choix , ma pauvre fille. Moi je trouve en lui bien des choses qui ne me déplaisent pas ; je voudrois être un oiseau pour lui aller dire qu'il ne vienne pas ce soir ; j'attendrois au bout de la rue pour lui faire rebrousser chemin. Mais s'il arrive , s'il donne dans l'embuscade & qu'il soit pris , il est mort. Ces méchans , qui sont là , vont le mettre en morceaux ; ils viendront tout prendre , & nous deux , ma chère fille , serons des brebis à la gueule du loup.

Le calife , pour interrompre ces gémissemens , prend une petite pierre , la jette sur une bougie qui étoit à côté de la mère & l'éteint. Lelamaïn la rallume , sans

76 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
chercher d'où vient ce petit accident. Une  
seconde pierre éteint la bougie qui a servi  
à rallumer la première , & la bonne mère  
en prend une troisième pour faire revivre  
celle-ci. Il faut qu'il fasse bien du vent ,  
dit-elle , ou que quelque esprit de l'air  
s'amuse à souffler les bougies. Comme elle  
parloit , il lui tombe un gravier sur la  
main ; elle pousse un cri de surprise ,  
regarde du côté de la fenêtre , & apper-  
çoit au-dessus le calife. Voyez votre époux ,  
dit-elle à sa fille ; il arrive par le chemin  
que prennent tous ses pareils. Jamais voleur  
n'entra par la porte pour faire ses coups.  
Soutenez-moi encore que ce n'est pas un  
voleur : le voilà , Dieu merci , pour le mo-  
ment , échappé de la griffe du juge , &  
j'en suis on ne peut pas plus contente.  
Puis s'adressant à lui : retourne-t-en bien  
vîte par où tu es venu , lui dit-elle ; il  
ne fait pas bon ici pour toi. N'entends-tu  
pas le bruit que fait à notre porte une  
bande-d'autres voleurs , qui ne sont pas  
des tiens. Ces enragés-là ne te feront point  
de quartier.

Pendant la harangue de Lelamaïn , le  
calife a quitté ses bottes , son manteau ,

sa ceinture ; il en fait un paquet , dans lequel il a enveloppé son arc & ses flèches , & s'élance dans l'appartement avec la légèreté d'un oiseau. Il a salué affectueusement la mère ; il est au col de la fille , qu'il embrasse très - tendrement , & cela sans donner le temps de parler ,

Voleur ! dit-elle , c'est bien ici le temps d'embrasser , quand on vient te chercher pour te faire périr. Le moins qu'il puisse t'en coûter , ce sont les deux mains. Voilà comme on vous traite , vous autres , quand on vous fait grâce. Est-ce que tous ces gens-là ne te font pas peur ?

Non , notre bonne mère , répond le calife , j'en ai bien vu d'autres , & tel que vous me voyez , je suis fait au bruit. Laissons en faire à ces gens-là. Ils ont soupé , & ne sont pas attendus dans leurs maisons par des affaires aussi agréables , que le sont ici les miennes. Nous allons nous mettre à table , ma chère épouse & moi : leur tapage nous servira de symphonie. Servez - nous quelques - uns de vos meilleurs plats ; vous aurez fait bonne chère à vos voisins , mais sans doute il vous en reste quelque chose.

La vieille dresse la table , la couvre , tout en disant : « c'est un vrai démon ; il n'a non plus peur de trois cent hommes , que je l'aurois d'une puce. Malgré tout le mal qu'on dit du métier , je conçois qu'une femme pourroit aimer un voleur ; ils sont lestes comme des chamois , & courageux comme des lions.

La table est mise. Le calife est à côté de son épouse : Lelamaïn est en face ; elle voit son gendre manger du meilleur appetit , sans cesser de caresser des yeux sa charmante épouse. De temps en temps , le propos tendre & galant se joint à ce langage muet.

Délices de mon ame ! disoit le calife , enivré d'amour , donnez-moi ce petit morceau qui a touché vos lèvres de roses , que votre délicieuse haleine a parfumé ? Ah ! si je pouvois y surprendre un soupir qui fut pour moi !

Quel enchanteur ! disoit la vieille entre ses dents. Où a-t-il encore été voler toute cette forcellerie de paroles , pour rendre ma fille folle de lui , afin qu'elle le pleure demain de toutes les larmes de ses yeux ?

Vous parlez seule , notre bonne mère !



que dites-vous ? — Que vous pourriez être plus honnête à mon égard ; il semble que je ne mérite pas à vos yeux les attentions d'un galant homme. — J'honore , je respecte vos rides ; elles annoncent une vénérable expérience , une maturité parfaite. — Peste soit de votre maturité ! j'ai mérité autrefois qu'on me dit quelque chose de mieux. — Ah ! je le crois , pour peu que vous ayez jamais ressemblé à ce charmant enfant - là.

En disant cela , Haroun embrassoit tendrement son épouse. Mais tout d'un coup celle-ci frémit à un affreux éclat de voix , sortant de la terrible poitrine du redoutable Chamama. Ouvrez ! ouvrez , crioit-il , vieille forcière ! & il sembloit frapper à la porte avec des bras de fer.

Ne craignez rien , ma douce colombe ! disoit le calife. Jouissons ici du charme de nous aimer & de nous en donner des preuves. Il n'est rien de si doux que les plaisirs contrariés , tous les autres affadissent. Frappe , tonne , ébranle , fougueux Chamama ! Force la tendre & tremblante beauté , que tes horribles menaces effrayent , de venir chercher un asile dans mes bras :

que son ame prenne la route de mes lèvres, pour venir se réfugier dans mon cœur.

Finiras-tu, chien de voleur ! bourreau, crioit la vieille : nous laisseras-tu là ? Sauve-toi par la fenêtre ; la maison va s'écrouler. Veux-tu y mettre le feu avec tes paroles ? Pour ma part, déjà , je suis plus morte que vive.

Non, je ne fortirai pas d'ici, dit le calife, j'y suis trop délicieusement occupé ; mais comme il temps de nous mettre au lit, puisque la musique de nos noces vous déplaît, il faut renvoyer les symphonistes. Prenez cette bague ; parlez par le trou de votre serrure aux gens qui frappent, dites-leur : l'époux de ma fille est ici, & m'a dit de remettre sa bague dans les mains propres du juge, afin qu'il voie ce qu'il a à faire.

Et vous croyez que votre bague leur va tourner la tête, comme vous la tournez à ma fille, par cette ceinture que vous lui faites autour du corps avec vos bras ? Si le cadi de tantôt étoit de connivence avec vous, tous ces gens-ci ne le font sûrement pas. Mais si vous faites le chef-d'œuvre de les enchanter, comme

vous avez fait tant d'autres, je me ceins sur le champ d'une double ceinture, pour avoir cet air lesté qui convient aux gens de votre métier, & je vous demande une première leçon de filouterie, ne m'apprenez-vous qu'à dérober les souliers d'une femme chaussée, sans qu'elle s'en aperçoive.

Vous plaisantez, notre bonne mère ! tant mieux : vous allez être plus en état de remplir ma commission ; prenez ma bague, donnez-la adroitement au juge, en entr'ouvrant doucement la porte. Dites-lui, en la lui remettant : « voilà la bague de mon gendre, qui s'appelle *Il Bondocani*. » Prononcez ce nom-là un peu ferme.

J'y vais, dit la vieille. Je me rappelle qu'il y a une magie dans ce nom, qui fait que les hommes restent sur leurs pieds comme s'ils étoient de marbre.

Pendant que Lelamaïn remplit la commission dont elle est chargée ; le calife, en approchant une table de la fenêtre, est remonté sur la terrasse. Il s'adresse à Youmis, qui étoit demeuré pour attendre ses ordres. « Prenez mon sabre, lui dit-il, descendez promptement dans la rue, à

l'aide de votre échelle : observez , & si quelqu'un étoit assez hardi , ou pour faire , ou pour ordonner la moindre violence , faites voler sa tête sur le champ. Faites-vous connoître dès que vous vous appercevrez que ma bague , qu'on va remettre , aura disposé toute l'escouade au respect qu'on doit à mes ordres. Destituez le juge : que l'Hazeb soit sur le champ revêtu de la robe de ce magistrat & mis à sa place. Vous ferez conduire dans votre cour , sous bonne garde , le juge prévaricateur , Chamama , & ceux de la troupe que vous avez dû voir d'où vous étiez , ou conseiller des excès , ou se porter à en commettre ; tous seront mis aux fers jusqu'à demain , & dès qu'il fera jour vous ferez châtier tous les coupables.

Après cet entretien avec Youmis , le calife est rentré dans l'appartement , & le chef des émirs s'est vivement porté à l'exécution des ordres dont il vient d'être chargé. Il est derrière la troupe menaçante , le fabre nud caché sous son manteau. La vieille parlemente à la porte avec Chamama.

« Ne jette pas la porte , endiable que

tu es , lui dit-elle , retire-toi un moment , fais place à monseigneur le juge , à qui je veux parler ; j'ai une bague à lui remettre. »

Ouvre la porte & donne-la moi , cette bague , vieux cloaque d'impureté ; monseigneur est sur son cheval , il n'en descendra pas pour toi.

Il faudra cependant qu'il en descende , reprend la vieille ; j'ai à lui remettre la bague de mon gendre, Monseigneur saura sûrement lire les chiffres qui sont dessus.

Il y a bien tant à déchiffrer. Monseigneur , cria Chamama , en se tournant du côté du juge ; je vais donner trois coups de la hache que je tiens : la porte à bas , nous allons mettre la main sur le pendentif , sur tous ses bijoux , sur l'inférieure vieille & sur sa fille , aussi corrompue qu'elle.

Monseigneur , dit l'Hazeb , je ne pense pas qu'il soit de votre sagesse de laisser agir Chamama aussi violemment. Vous ferez bientôt ce que c'est que cette bague. Nous sommes instruits que l'homme que nous venons chercher est arrivé dans la maison , on ne fait pas par où ; car elle est régulièrement investie. Ce n'est donc pas

84 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ;  
un afile de femme qu'il soit question de violer. Après que vous aurez vu cette bague , s'il vous convient de faire enfoncer la porte en cas de résistance , je veux donner le premier coup de hache ; mais permettez-moi avant , de questionner la femme , & de faire un peu reculer l'escouade.

Le juge est forcé d'y condescendre. Chamama s'éloigne en faisant des imprécations abominables. L'Hazeb s'approche de la porte : ouvrez en confiance , dit-il à la vieille , donnez-moi cette bague ; de qui vous vient - elle ? De mon gendre , répond Lelamaïn , un peu rassurée par la douceur du discours de l'Hazeb. Il dit qu'il se nomme *Il Bondocani*.

L'Hazeb remet fidèlement la bague , & rend mot pour mot la réponse au juge de police. Le nom d'*Il Bondocani* ne fait nul effet sur le démoniaque Chamama , qui n'en connoît pas la valeur. Qu'est-ce donc , dit-il , que cet *Il Bondocani* , qui nous envoie sa bague ? Je lui ferai appliquer cent coups de bastonnade sa bague au doigt , pour le respect dû à son grand nom. Je mettrai sa vieille en pièces ; j'en ferai de la cendre , de la poussière , pour

augmenter la boue du ruisseau. Qu'on ouvre la porte à deux battans , ou je vais reprendre ma hache.

Tais-toi ! malheureux , lui dit le juge consterné , après avoir ouï le nom d'*Il Bondocani* , & avoir examiné la bague (1). Ton avarice infâme , insatiable , ton horrible méchanceté nous ont tous perdus. En même temps un bruit qui s'échappe des lèvres tremblantes du magistrat passe de bouche en bouche , ne faisant qu'effleurer l'oreille & vient enfin jusqu'à celle du scélérat , & y porte ces terribles mots : *c'est le calife*.

Si les vipères , les cérastes , l'hydre & tous les reptiles vénimeux de la terre , eussent sifflé aux oreilles de Chamama , il en eut été moins effrayé ; il tombe comme une masse sur la terre , la mord & s'y vautre en même temps. Sa conscience bourrelée , lui présente en un seul tableau , tous ses crimes. Ses nerfs dans le moment se contractent ; c'est un épileptique ; c'est un furieux. Je suis convaincu , je suis frappé ,

---

(1) La bague du calife étoit connue des principaux officiers : c'étoit une espèce de sceau.

je suis mort, s'écrie - t - il. Il se trouve dans cette position désespérée, quand les ordres de l'émir Ilamir Youmis le font charger de chaînes & entraîner chez lui.

La bonne Lelamaïn a été attentive à l'effet que feroient le nom de son gendre & sa bague : elle revient à lui tranquillisée, mais toujours plus surprise.

« Voilà, dit-elle, que le mot & le talisman ont fait leur effet. Vous avez là un fier nom : quand j'y pense, il m'en vient un frisson. Quant à ce vaurien de Chamama, il ne lui demeurera pas un boyau dans le ventre, de cette affaire - ci, & tous en général sont comme pétrifiés. Il faut que vous ayez fait bien du mal dans votre vie aux officiers de police qui vous poursuivoient, pour en être redouté à ce point... Tenez, voilà qu'il n'y a plus de bruit ; on n'apperçoit plus de lumières dans la rue. Je gagerois qu'ils sont tous partis, sans demander leur reste. Je ne serois pas fâchée que, par amour, on fit bien des choses pour moi ; mais Dieu me préserve d'inspirer jamais autant de crainte ; car à la fin il faut rendre compte de tout.

Oui, notre bonne mère, dit le calife,



vous rendrez aussi le vôtre , & s'il en coûte pour avoir trop parlé, on ne vous tiendra pas quitte pour peu ; puis s'approchant de son épouse : délices de mon ame ! lui dit - il , êtes - vous rassurée ? Hélas ! répond-elle , je n'ai tremblé que pour vous. Quelles chères petites paroles ! dit Haroun : il semble qu'un ange les écrive dans mon cœur , pour qu'elles ne s'en effacent jamais. Mais , oh ! ma chère Zutulbé , car je n'ai pas oublié votre joli nom , dites - moi si votre ame est absolument tranquille ?

Non , reprend Zutulbé , je sens une émotion plus forte que celle que m'inspiroit la crainte ; mais elle ne m'est point à charge, & il me semble que j'aspire à la voir s'augmenter : j'éprouve en même temps comme une légère crainte....

Vous êtes-vous jamais , dit le calife , charmé du reste de ma vie, trouvée dans un beau jardin au lever de l'aurore. .... Oui , mon cher époux , je m'y suis trouvée.... Eh bien ! la rose nouvelle , embellie par toutes les perles dont la rosée l'a couverte , craint & désire le regard de l'astre du jour. Telle est ma charmante Zutulbé. Et tel est mon voleur de gendre , dit

la vieille les bras croisés , en regardant les deux amoureux , qu'après n'avoir rien laissé nulle part , il va encore faire main basse ici , & me dérober le cœur de mon enfant ; patience , que Dieu & le grand Prophète bénissent votre union telle qu'elle est ; car enfin c'est un mariage : moi , je n'ai plus rien à faire ici , qu'à souffler les bougies.

Haraoun-Alraschid , plus amoureux qu'il n'eut été de sa vie , déshabille lui-même Zutulbé & la mère tire le rideau sur les deux époux. Nous les laisserons , pour voir comment Ilamir Youmis s'acquitte des ordres qu'il a reçus. L'Hazeb , revêtu par lui de la robe du juge de police déposé , & monté sur son cheval , vient de s'éloigner avec tous ceux de l'escouade , auxquels il n'y avoit rien à reprocher dans la manière dont ils s'étoient conduits. Chamama , le juge , & quatre coquins de l'humeur de Chamama , passent la nuit chargés de fers , dans la cour de l'émir ; dès que le jour est levé , le juge est envoyé en prison : Chamama , conduit au carrefour voisin , expire sous la bastonnade. Son corps est mis en pièces : ses quatre

complices, après avoir été rudement traités de la même manière, sont portés dans un cachot presque mourants : un écriteau qualifioit ainsi leur crime. *Officiers de la justice ayant vexé & prévariqué dans leur emploi.*

Il y avoit déjà du temps que cette exécution exemplaire étoit finie, quand Haroun & Zutulbé ouvrirent les yeux. Le calife se lève : il pense bien qu'Youmis aura fait avertir Giafar & Mesrour de l'aventure de la nuit, & qu'on est tranquille au palais ; mais ses affaires l'y appellent, il faut qu'il s'y rende.

La bonne mère Lelamaïn a préparé la collation, elle est fort agréable aux deux époux ; un peu de conversation de tout genre s'y mêle.

Fasse le ciel ! dit la vieille, que ce soit ici la fin de nos malheurs. Jamais il n'y eût sur la terre de femmes plus pauvres & plus malheureuses que nous, après avoir été riches & heureuses au-delà de nos désirs.

Quoi ! dit le calife, vous avez eu des richesses, & qui vous les a enlevées ?

Le malheur & l'injustice, répond Lelamaïn.

Et cela vous est arrivé dans Bagdad, reprend le calife inquiet ?

Et où donc, répond la vieille, si nous n'en sommes jamais sorties ?

Ce n'est pas, répond le calife, sous le règne d'Haraoun-Alraschid ?

Ne régnoit-il pas il y a un mois ? répond la vieille.

Mais, reprend Haraoun, on dit qu'il empêche qu'on ne commette des injustices.

Oui, dit Lelamaïn ; il châtie sévèrement celles des autres ; mais pour les siennes il se les pardonne, à moins que vous ne vouliez croire qu'il ne fait pas ce qu'il fait.

Vous m'étonnez, ma bonne mère ; il faut que vous me contiez votre affaire : on aura abusé de son nom.

Non, dit Lelamaïn, on n'en a pas abusé. C'est lui : c'est sa personne : c'est ce sage Haraoun, le miroir des princes, qui a fait tout le mal. Encore s'il se fût contenté de priver de la fortune des gens de notre naissance, de notre état ; de les réduire à la misère affreuse dans laquelle vous

nous avez trouvées ; de nous mettre dans le cas , enfin , pour ne pas mourir de faim , de livrer ma tourterelle à un homme comme vous , je pourrois le lui pardonner ; mais me priver cruellement d'un fils chéri , d'un bijou , dont vous n'avez pas encore le pareil , quoique vous possédiez sa sœur Zutulbé. Les joncs du Nil ne sont pas plus droits , les cédres du Liban qu'on va visiter en dévotion ne sont pas mieux couronnés. C'étoit pour la douceur , un agneau , une colombe pour la candeur , un aigle pour la décision dans les affaires & la vigilance , un écureuil pour l'activité ; il étoit Hazeb , & servoit le calife avec un amour , une attention , un zèle inimitables ; on auroit dit que celui-ci l'aimoit : fiez-vous à ces tigres de princes ; il a ordonné sa mort & a fait consommer notre ruine & la sienne en un moment. Ah mon pauvre Yemaleddin ! s'écria en cet endroit la vieille , le tyran qui prononça l'arrêt de ta mort , pour un verre d'eau , avoit sûrement bu trente verres de vin de trop.

Le calife , en écoutant cette histoire , commençoit à pressentir tous ses torts ;

il s'étoit fait quelques leçons dans sa vie, mais il n'en avoit jamais reçu de personne : il voulut se paroître excusable à lui-même.

J'ai oui parler , dit-il , de l'affaire de l'Hazeb Yemaleddin ; il y avoit quelque chose de plus qu'un verre d'eau.

« Vous voulez parler d'un plat de ca-taifs ? voilà une belle merveille ! mon fils étoit trop bien nourri chez lui pour avoir fantaisie de ces ordures , il ne savoit pas d'où venoit ce plat : il le donna pour ce que cela valoit, au gardien du quartier. »

« Mais, dit le calife, il y eut quelque chose de beaucoup plus sérieux ; il leva les yeux sur la femme qui buvoit le verre d'eau, & la loi condamne.... »

« Ne vas-tu pas plaider ici pour le calife & pour la loi ? Ecoute ! les gens de ton espèce, qui ne pratiquent pas celle-ci, ne peuvent pas l'entendre : mon fils n'a point regardé cette femme, le pauvre jeune homme n'a pas plus de malice qu'un agneau ; mais, quand il l'auroit vue, a-t-il les yeux d'un basilic ? l'auroit-il tuée ? savoit-il que ce fut la femme d'autrui ? s'il falloit crever les yeux à tous les hommes qui ont vu, par hasard, une femme dans les

rues de Bagdad, on n'y rencontreroit que des aveugles.

» Mais c'étoit une femme du calife, & celui qui les regarde s'expose à la mort. Pourquoi les laisse-t-il courir dans la rue, si ceux qui peuvent les voir ont toujours un sabre suspendu sur la tête ? Qu'il fasse mettre un écriteau sur le front de celles à qui il permet de se promener, & je promets qu'elles ne trouveront, ni un homme sur leur chemin, ni un verre d'eau à boire. »

« Mais, dis-moi, toi ! voleur de profession ; car je ne saurois douter que tu ne le sois, puisque tout le monde le dit, & qu'on te poursuit comme tel ; ferois-tu capable d'une cruauté semblable à celle que je suis en droit de reprocher au commandant des fidelles, au lieutenant de Dieu sur la terre ! »

» Vous autres, vous attaquez les gens pour avoir leur bien ; vous ne les tuez qu'à votre corps défendant, quand ils résistent : vous leur laissez leurs pieds, leurs mains pour se tirer d'affaire. Assassinez-vous sans pitié celui qui vous auroit fidèlement servi ? »

» Mais, vous n'êtes pas des souverains ; vous n'êtes que des voleurs , & je vous dirai que je suis tentée de croire qu'à nombre égal , il entrera en paradis cent voleurs contre un roi , puisqu'on ne sauroit disconvenir qu'Haraoun - Alraschid ne soit le plus parfait d'entre tous les princes de la terre. »

La bonne Lelamaïn s'arrêta , il en étoit temps. Haraoun atterré par la vérité de ce qu'elle venoit de dire , étoit entièrement hors de lui-même.

Je sens que vous avez raison , notre bonne mère , lui dit-il. Le calife s'est égaré : il s'est laissé emporter par sa passion ; tout le monde s'est empressé à la servir. Il n'a pas trouvé dans toute sa cour un ami , un conseiller sage qui se fit un devoir de l'arrêter ; je le trouve très-blâmable , mais il est encore plus à plaindre.

« Heureusement , il n'y a pas de mal essentiel de fait ; votre fils est vivant : on a consommé en un moment la ruine de tous vos biens ; en un moment on peut la réparer : je vais sortir , j'ai des intelligences dans le palais ; je mettrai tout en mouvement pour vous servir , & je vous



promets que votre fils fera dès aujourd'hui dans vos bras.

« Mon gendre , répond Lelamaïn , vous nous en faites accroire ici ; le calife n'est pas un de ces hommes que vous puissiez faire courir après vous sans babouches : vous n'avez plus cette bague qui a fait tomber en convulsion les coupejarrêts du juge de police ; tâchez de ne pas vous mêler des affaires du grand Haraoun-Al-raschid , à qui la terre & la mer sont soumises , devant qui les astres s'inclinent comme devant le vicaire de notre grand prophète. Le grand visir Giafar n'oseroit pas entreprendre ce que vous voulez faire. »

« Restez tranquille ici , puisqu'on vous y laisse : changez de vie : demeurez avec nous ; soyez honnête homme ; faites des aumônes , Dieu est bon , & vous pardonnera le passé : si vous sortez , si vous vous exposez , vous nous allez faire mourir de frayeur. Voyez les yeux de ma pauvre Zutulbé , ils vous demandent grâce pour vous-même , & songez que ces brimborions d'or , de soie & de jaspe , que vous nous laissez , ne vaudroient pas pour nous ce que vous nous enlèveriez en nous aban-

96 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
donnant : mon fils est innocent , il est sous  
la protection divine , & quoique je vous  
aime moins que lui , je tremble moins pour  
lui que pour vous.

Le calife fut attendri jusqu'aux larmes  
par le discours plein d'ame & de religion  
de Lelamaïn ; il se levoit , comme pour  
sortir : Zutulbé & sa mère le retiennent  
par son manteau. « Au nom de Dieu qui  
est écrit sur la lame d'or qui reposoit sur  
le front du grand-prêtre des Juifs , lui  
disent - elles , ne vous séparez point de  
nous.

Haraoun , encore plus attendri , saisit  
les mains de Lelamaïn avec un mouve-  
ment de tendresse & de respect. « Oh ,  
ma bonne mère ! lui dit-il , vous m'avez  
livré un trésor dans la personne de votre  
aimable fille , vous m'avez fait encore un  
plus grand bien par les sages instructions  
que je puis retirer de ce que vous m'avez  
dit pour la règle de ma conduite à venir.  
Je vous voue à jamais le plus vif attache-  
ment & la plus sincère reconnoissance ,  
vous en recevrez les preuves les plus signa-  
lées ; mais permettez que je forte , &  
reposez - vous sur moi du soin de me  
conserver

conserver ; des affaires indispensables m'appellent.

« Adieu , ma chère Zutulbé , vous me reverrez bientôt ; » en disant ces mots , il s'échappe , & se rend dans son palais par des issues secrètes qui conduisoient à son appartement.

Dès qu'il y est arrivé , il se revêt de ses habits de cérémonie , monte sur son trône , & fait assembler ses visirs , ses émirs & ses différens ministres ; pendant que chacun prend sa place , il a le front appuyé sur sa main.

« Cruel calife , se dit-il à lui-même : tu as précipité dans l'infortune une famille illustre , recommandable par son rang & par ses services : tu as été au moment de te baigner dans le sang d'un des plus fidelles de tes sujets ; tu fais encore languir dans une prison une princesse respectable par ses vertus & par ses malheurs : tu t'es conduit comme un odieux tyran , & tes courtisans t'élèvent jusqu'aux nues ! Tu es , dans leur bouche , le grand Haraoun-Alraschid ! »

Pendant que le calife faisoit ce douloureux retour sur lui-même , tous les person-

98. SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
nages les plus considérables de l'état se  
font prosternés devant lui , il voit d'un  
air de mécontentement ce trompeur hom-  
mage , & cette cour en l'adorant lui paroît  
l'avilir.

« Relevez-vous , dit-il , je vous l'ordonne ;  
qu'on aille tirer des prisons le noble Hazen  
Yemaleddin ; qu'on l'amène ici revêtu des  
plus riches habillemens. J'ai examiné par  
moi - même l'affaire malheureuse pour la-  
quelle je l'avois fait traduire devant moi ,  
& j'ai toutes les preuves de son innocence :  
loin de mériter des châtimens , il est digne  
de récompense , & je prétends le dédom-  
mager aujourd'hui de ce qu'il a souffert  
mal à propos. »

« Vous , visirs , qui m'écoutez , & savez  
que je suis accessible à la vérité ; m'expli-  
querez - vous comment , devant mieux  
connoître que moi le sujet contre lequel  
des apparences m'avoient prévenu , il ne  
s'est pas trouvé un seul d'entre vous qui  
ait osé prendre la défense & demander la  
grâce d'un homme de cet ordre & de ce  
mérite ?

« Oh , calife ! répondent les visirs , le  
respect nous fermoit à tous la bouche. »

« Je hais , reprend le calife , le respect qui écarte de moi la vérité : songez à ne m'en jamais témoigner de ce genre à l'avenir ; » les visirs baisèrent la terre , en signe d'obéissance.

Yemaleddin paroît alors au pied du trône , & se prosterne ; Haraoun en descendant pour le revêtir lui-même de la plus riche des pelisses qui fut dans le garde-meuble du palais.

Que Dieu prolonge vos jours , souverain de tous les fidèles , disoit le jeune Hazen , comme il a attiré vos regards sur moi.

« Je vous crée , lui dit le calife , prince , au-dessus de tous les princes de l'Empire , & le chef de tous mes émirs. Allez porter de la consolation à votre mère : Yemaleddin s'empresse d'obéir à un ordre bien agréable pour lui.

Il comptoit s'y rendre à pied , en simple particulier ; mais un cheval superbement harnaché l'attendoit à la porte , & les visirs avoient ordre d'être de la cavalcade & de l'accompagner chez lui : quatre cavaliers avoient pris les devants pour annoncer à Lelamaïn l'arrivée de son fils , de crainte

100 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
que la surprise ne lui occasionnât quelque  
révolution.

Pendant qu'Yemaleddin se rendoit chez  
lui , Giafar & Mesrour reconduisoient à  
son appartement la jeune princesse de Perse.

Haraoun l'avoit trop offensée pour oser  
se présenter devant elle. Elle n'étoit son  
épouse qu'en vertu d'un contrat qu'on pou-  
voit déchirer. Les deux confidens du calife  
étoient chargés de la prévenir qu'elle avoit  
recouvré sa liberté , & pouvoit rester dans  
le palais toute sa vie , ou sous le nom  
de femme , ou comme la fille du souverain ,  
& y jouir de tous les honneurs attachés  
à ces qualités.

La princesse de Perse avoit consenti à  
donner sa main à Haroun. Elle avoit regardé  
comme un très-grand honneur pour elle  
d'augmenter le nombre des femmes du  
commandeur des fidelles ; mais son cœur  
étoit demeuré libre. Elle ressentit une satis-  
faction intérieure de la proposition qui lui  
fut faite. « Vous voyez en moi , dit - elle  
aux confidens du prince , la fille soumise ,  
reconnoissante & respectueuse du comman-  
deur de tous les fidelles. »

Haraoun fut enchanté de la manière

dont sa proposition avoit été reçue , & conçut dans le moment le projet de marier sa fille d'adoption avec le nouveau chef qu'il venoit de donner aux princes & aux émirs de l'empire.

La mère & la sœur d'Yemaleddin ont couru au-devant de lui. Il ne sauroit s'arracher de leurs bras. Après ces démonstrations de tendresse mutuelle , aussi naturelle que bien fondée , il entre dans le pavillon où logent sa sœur & sa mère , & s'affied.

« Dans quelle maison vous trouvé - je ? leur dit-il : la nôtre avoit été rasée , dépouillée , & je ne reconnois rien ici , quoique je sois sur la même place dont on m'enleva il y a un mois. Je vois d'un coup-d'œil plus de richesses que nous n'en eûmes jamais.

« Hélas ! mon fils , répond la bonne Lelamaïn , cette richesse est une preuve de l'excès du malheur dans lequel nous étions tombés.

« Lorsqu'on vous arracha d'ici , on en enleva , on brisa tout ; on nous laissa sans vêtemens , sans pain , sans une cruche pour aller chercher de l'eau ; nous étions hors

102 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
d'état de travailler, & je me vis réduite à  
la condition de mandier le pain de votre  
sœur & le mien.

« Hier un homme vient chez nous ; il  
propose de donner huit mille sequins pour  
épouser Zutulbé. Il est grand & bien fait ;  
mais ce n'est qu'un Arabe du désert. Je  
le soupçonnois de ne pas valoir grand-  
chose , mais nous n'avions pas une once  
de pain. Il m'a proposé d'aller moi-même  
chercher le cadi , pour venir passer le  
contrat.

« Au premier mot que j'ai dit , le cadi  
a ordonné qu'on me conduisit à l'hôpital  
des folles ; puis tout-à-coup changeant  
d'avis, il m'a fait mille honnêtetés, & a  
couru après moi jusqu'ici, sans se donner  
le temps de mettre ses babouches.

« Il n'avoit point de papier pour dresser  
le contrat ; il a déchiré son faragi, a écrit  
dessus, nous en a laissé le morceau, & il  
est là, avec toute l'écriture dessus.

« Il a laissé ici sa robe que voilà aussi  
toute déchirée, & s'est sauvé sans regarder  
derrière lui. Le gendre que j'avois pris  
s'en est allé.

« Un moment après la maison a été



remplie d'architectes , de tapissiers , de marbriers , de peintres , de doreurs. Nous ne pouvions pas nous tourner.

« Je leur demandai de quelle profession étoit mon gendre. Je n'en ai pas pu tirer un mot.

« Ensuite est arrivé le coffre de la dot , des étoffes , des meubles ; enfin un souper comme pour un monarque. Tout étoit fort beau jusques-là , quand à dix heures , le juge de police est venu avec trente flambeaux , & une escouade de trois cent hommes , pour enlever le voleur , en nous traitant de receleuses. Ils nous ont dit des injures affreuses : ils vouloient enfoncer nos portes.

« Notre homme est tout - à - coup tombé du ciel sur la terrasse de la maison ; il est entré par la fenêtre ; il mangeoit , il buvoit , il plaisantoit & faisoit l'amour comme si on eût chanté ses louanges à la porte.

« Tout - à - coup , comme il vouloit se coucher , & qu'apparemment il s'ennuyoit du bruit , il m'a donné une bague , sur laquelle il y avoit certains caractères ; j'ai

104 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
entr'ouvert la porte , j'ai remis le talisman  
au juge. Il leur a pris à tous une frayeur  
épouvantable , & ils se sont enfuis : nous  
nous sommes couchés aussi tranquilles que  
s'il n'eut été question de rien.

« Ce matin mon gendre s'est levé , nous  
avons parlé de nos affaires. Il a voulu  
prendre le parti du calife contre nous. De  
quoi se mêloit un Arabe du désert , un  
chef de voleurs , car c'en est un ? Je lui  
en ai dit assez , & il a fini par convenir  
que le calife avoit tort.

« Ce qu'il y a de plus particulier ; c'est  
qu'il m'a dit qu'il fortoit & alloit intri-  
guer pour faire parler au calife pour nous.

« Voilà un bon protecteur que nous avons  
là. Cependant tout n'est pas mauvais en  
lui , il m'a laissé entrevoir qu'il pourra se  
corriger ; mais je ne m'en trouve pas moins  
malheureuse , d'avoir donné ma fille à un  
voleur , à un malheureux de sa sorte. »

Pendant que la mère d'Yemaleddin par-  
loit , son fils tomboit d'un étonnement  
dans un autre ; un voleur faire tant de  
choses si extraordinaires à découvert &  
dans Bagdad ! Mander un cadî , qui vient  
le trouver nus pieds ! Un contrat dressé

sur le pan d'un faragi déchiré, & le monument entier de cette extravagance est resté dans la maison ! Faire meubler en un jour un appartement où pourroit loger le calife lui-même ! Echapper à la recherche & à la poursuite de trois cent officiers de la justice, avec un talisman !

Il y avoit là, en effet, de quoi confondre la sagesse elle-même. Cependant, par les démarches du lieutenant de police contre l'auteur de ces merveilles, il paroïssoit démontré que l'homme poursuivi par la justice en corps étoit manifestement un voleur.

« Ma mère, répond Yemaleddin, tout porte à la fois dans votre récit le caractère de la vérité & de l'invraisemblance, & me confond ; mais comment avez - vous pu donner votre fille à un voleur ?

« Ah ! la misère, la misère ! disoit en s'écriant Lelamaïn.

« Ce coquin ! reprit Yemaleddin, abusoit de votre situation ; mais par la faveur du ciel, elle a changé. Je suis le chef de la famille, & tant que je vivois ma sœur n'a pu être mariée sans mon aveu. J'ai pour moi la loi & le calife, & je jure

106 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
par la caaba (1), que si votre brigand  
vient ici, je le traiterai comme il le mérite.  
En disant cela, Yemaleddin mettoit la  
main sur la poignée de son cimeterre. Ses  
yeux étincelans faisoient trembler de frayeur  
la tendre & timide Zutulbé.

« Que de malheurs ! s'écria la mère, &  
tout cela ne seroit pas arrivé si le calife  
eut rendu justice un jour plutôt ; nous n'au-  
rions pas eu la disgrâce d'être forcées de  
tendre la main pour avoir du pain à ce  
voleur d'*Il Bondocani*.

« Quel nom dites - vous là, ma mère ?  
reprit Yemaleddin, d'un air inquiet.

« Le nom de mon gendre, répond Le-  
lamaïn ; *Il Bondocani*, *Il Bondocani*. L'ai-  
je assez dit ?

« Et c'est lui, ma mère, qui a épousé  
ma sœur ? » — « Tiens, si ce n'est pas  
assez de le dire, lis sur le contrat : le  
voilà en toutes lettres. *Convention de mariage  
entre Zutulbé, fille de la veuve Lelamaïn &  
Il Bondocani.* »

A cette vue Yemaleddin se prosterne pré-

---

(1) La Caaba, ou la maison carrée, citée dans  
l'Alcoran.

cipitamment la face contre terre. Lelamaïn part d'un éclat de rire.

« Ah ! ah , mon brave ! tu t'es bien fait secouer ! mais te voilà à terre tout comme les autres ! Tire donc ton sabre à présent ! Oh ! le vaillant nom , que le nom de mon gendre ! Je suis bien aise de le savoir. Nous attendons la caravanne de la Mecque ; j'irai au-devant d'elle , je dirai tout haut le nom de mon gendre , & je verrai l'Inde , l'Arménie , la Perse , l'Egypte & la Romélie , fléchir le genou devant lui. Je ne ferai pas grâce d'un chameau.

« Allons , tu as toujours le nez en terre ? Lève - toi , mon lion abattu ! quitte tes babouches , déchire ta robe , fais mille extravagances. Ton excuse est toute prête ; je t'ai dit le nom qui fait tourner toutes les cervelles. Encore me manque-t-il la bague qui travaille bien autrement les entrailles. Lève-toi donc ! je te l'ordonne au nom d'Il Bondocani.

« Oui , ma mère , je me lèverai , dit Yemaleddin , à ce nom à qui tout ce qui est sur la terre ou porte respect , ou doit obéissance ; je remerciois l'Etre des êtres des bénédictions dont il venoit de combler

108 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
notre famille, en donnant à ma sœur pour  
mari, le prince des princes, le roi des  
rois, le sage & magnanime Haraoun-  
Alraschild; puisque votre gendre *Il Bondo-*  
*cani* est le calife lui-même.

« Ah! misérable que je suis, s'écria Le-  
lamaïn! où trouverai-je une caverne pour  
me cacher? Je lui ai dit à votre sujet &  
pour notre compte mille horreurs de lui-  
même. »

Lui avez-vous dit vrai en tout? reprit  
Yemaleddin, car quoiqu'il soit au-dessus  
des hommes, il est homme, on peut dire  
du mal de lui.

« Je n'ai rien inventé, dit Lelamaïn;  
je n'ai parlé que de nous. » Alors, dit le  
jeune homme, vous voyez le mal qu'il vous  
en veut, par celui qui m'a été fait. Cela  
m'a valu, avec la liberté, le titre de  
prince des princes, la place de chef des  
émirs. Voilà comme un grand homme se  
venge d'une vérité dure, mais utile. »

A peine ce discours étoit achevé, que  
Mesrour paroît & annonce l'arrivée du  
calife. La bonne mère vouloit s'aller cacher.

Yemaleddin & Zutulbé la retiennent,  
chacun par une main. Allons, ma mère,

dit le jeune prince : honorez la vertu par la confiance. Le calife n'est pas un homme ordinaire.

Haraoun entre seul , resplendissant de toute la pompe que peuvent ajouter la noblesse & la richesse du vêtement à la dignité. Lelamaïn , Yemaleddin & Zutulbé se prosternent le front contre terre , il les relève l'un après l'autre avec empressement , avec bonté , avec tendresse.

« Vos craintes sont un peu calmées à mon sujet , madame , dit-il à Lelamaïn ; je vous déclare qu'il ne doit point vous en rester. Vous ferez toujours à mes yeux la mère de ma Zutulbé , de la souveraine de mon cœur , d'Yemaleddin , homme digne de ma confiance , & celle enfin dont les sages avis m'ont ouvert les yeux sur des défauts , dont je m'estimerois très-heureux de pouvoir me corriger.

« Je me flatte d'obtenir de vous le pardon de tous les chagrins dont la disgrâce de votre fils avoit pu être le sujet. Son palais va être rebâti convenablement à sa nouvelle dignité ; & , comme je veux le rapprocher de moi de toutes les façons , je lui donnerai aujourd'hui pour épouse ce

110 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
noble & aimable rejeton des Kassera Ab-  
cheroan , souverains de Perse , devenue  
par mes nouveaux arrangemens , au lieu  
d'une de mes femmes , ma fille d'adoption.

« Pour ma Zutulbé , qui ne dédaigna  
pas de laisser tomber quelques regards de  
complaisance , de prendre un tendre inté-  
rêt au sort d'un Arabe du désert , à la  
ruine duquel tout sembloit concourir ; comme  
elle m'a paru prête à s'attacher à ma for-  
tune quelle qu'elle fut ; je ne lui offre rien  
qui ne paroisse au-dessous d'elle , en l'ap-  
pelant à la jouissance de celle du calife  
Haraoun. »

On ne sauroit dépeindre la satisfaction  
que le discours du calife répandit dans  
les cœurs de sa nouvelle famille par un  
trait plus fort , qu'en disant que Lelamaïn  
en perdit l'usage de la parole.

Le calife avoit fait conduire une litière  
pour elle & sa fille ; elles y montèrent ,  
& il les suivit à cheval entre Yemaleddin  
& Giafar.

La princesse de Perse fut mariée dès le  
même jour au nouveau favori. Des fêtes  
magnifiques , des aumônes répandues en  
abondance , mirent le peuple dans le cas



de partager la satisfaction dont on jouissoit dans le palais impérial. Yemaleddin remena son épouse & sa mère dans le sien, & la bonne Lelamaïn alloit chaque jour de l'un à l'autre, dans une superbe litière, féliciter ses enfans sur leur bonheur, au lieu de lire l'alcoran à la porte d'une mosquée, en demandant l'aumône à des sourds. Si un d'eux seul l'eût entendu, on n'auroit pas crié à la merveille. Si on n'eut pas crié à la merveille, le calife ne seroit point accouru pour voir la plus ravissante de toutes : c'étoit Zutulbé. Yemaleddin eut été un faux prophète.

Il faut convenir que les astres dirigent les événemens, par des fils aussi déliés qu'imperceptibles aux yeux des foibles mortels,

Scheherazade s'arrêtoit. « Vous avez déjà fini, ma sœur, lui dit Dinarzade. Je ne puis vous dire le plaisir que vous m'avez fait en me peignant le calife amoureux, sautant par la fenêtre, & la suite de cette aventure. »

Je suis charmée, répond la belle sultane, que les traits de jeunesse de ce souverain renommé vous aient procuré quelque plai-

112 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
fir ; mais j'ai à le montrer occupé de soins  
plus sérieux , dans une aventure où il mit  
son ministre favori à des épreuves fort ex-  
traordinaires , & je pense qu'il n'y paroîtra  
pas moins à son avantage.

Dinarzade sourit à l'espoir d'entendre ce  
nouveau récit. Schahriar témoigne qu'il  
l'écouterà avec plaisir , & Scheherazade  
commence en ces termes :

---

## LE POUVOIR DU DESTIN,

O U

## HISTOIRE

*Du voyage de Giafar à Damas , contenant les  
aventures de Chebib & de sa famille.*

GIAFAR , grand visir du calife Haraoun-  
Alraschid , paroissoit posséder l'amitié &  
la confiance de son maître. Un jour cette  
faveur sembla recevoir un échec , qui dût  
allarmer toute l'Arabie , à qui la race en-  
tière des Barmécides étoit chère , & sur-  
tout Giafar , prince rempli de mérite , qui  
en étoit le chef.

On étoit alors dans le mois du Ramadan ; le calife , scrupuleux observateur du jeûne , mais cherchant à éviter l'ennui qu'il lui occasionnoit , prit fantaisie d'aller dans ses archives , & s'y fit suivre par Giafar , & par Mesrour , le chef de ses eunuques.

Il ordonna au visir d'ouvrir l'armoire qui contenoit les plus précieux manuscrits , espérant y trouver quelque objet de distraction , & se fit donner le premier qui tomba sous la main du Barmécide.

Cet ouvrage étoit le *Giaffer* , ( 1 ) dont la réputation est étendue dans toute l'Arabie ; on ne peut l'entendre qu'à l'aide des calculs , mais il contient des pronostics assurés sur les événemens à venir.

Haraoun ouvre le livre & en lit les premières pages ; tout - à - coup il éclate de rire ; un moment après , il paroît ému d'un sentiment contraire , la tristesse , & bientôt la douleur semblent s'emparer de lui , jusqu'au point de lui arracher quelques

---

(1) *Le Giaffer* , ouvrage arabe , qui est à la bibliothèque du roi de France. Il est attribué à un prince de la race des Barmécides , l'un des ayeux du grand-visir Giafar : il contient des prédictions ; c'est le Nostradamus des Arabes.

114 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
larmes. Enfin cette dernière sensation semble s'évanouir & faire place à un sentiment de joie : le vizir observe ces divers mouvemens ; il en témoigne sa surprise , en veut connoître les motifs , & se hasarde à témoigner de la curiosité ; quand tout-à-coup , le calife remet le livre en place , & prenant un air sérieux & sévère : il adresse à Giafar ce discours si peu attendu.

« Sortez de ma présence , allez chercher où vous pourrez , la réponse à la question que vous venez de me faire ; ne vous présentez pas devant moi que vous ne soyez en état de me la rendre ; votre tête me répond de votre obéissance. »

Giafar fut foudroyé de la rigueur de cet ordre ; du ton dont il étoit prononcé. Comment pouvoit-il en un moment avoir perdu les bonnes grâces de son maître ? lui qui venoit , le quart d'heure d'auparavant , d'en recevoir les marques les plus flatteuses de bonté : lui , admis à tous les amusemens comme à tous les conseils : lui , à qui le calife permettoit contre tous les usages de l'Orient , de converser particulièrement & dans la plus grande familiarité avec la favorite Zobéide.

Le ministre , accablé de douleur & de confusion , retourna chez lui & s'abandonna à la douleur ; croyant sa fortune renversée & sa tête en danger , s'il falloit qu'il vint rapporter la réponse à une demande dont il n'avoit aucune idée , & expliquer des faits dont il lui étoit impossible d'imaginer l'espèce.

Envain on lui servit à manger quand l'heure de l'abstinence fut passée ; envain il essaya de dormir pour se dérober à son inquiétude ; ses agitations , le trouble de sa physionomie , le dérangement dans l'habitude de son corps , annonçoient le désordre de son ame : ce désordre ne put échapper aux regards intéressés & pénétrants de Fatmé son épouse. Elle fait son possible pour lui en arracher le secret : liée à lui par les liens du sang & de l'amitié comme par ceux du mariage , malgré tant de droits sur son cœur & à sa confiance , elle ne put l'obtenir.

Trois jours s'étoient passés dans cette affligeante position pour tous deux , quand Hichia Barmekir , père de Giafar , retourna dans la maison , revenant de la campagne , où il avoit été passer quelques jours. Fatmé

116 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
va au-devant de lui , & lui fait part de son inquiétude ; Hichia entre chez son fils , & lui demande la cause du chagrin auquel il paroît être abandonné , & enfin les prières paternelles prévalent.

Le visir n'omet aucune circonstance de tout ce qui lui est arrivé dans les archives , ni aucune des réflexions douloureuses que lui suggère son malheur. Le vieillard , aussi savant qu'expérimenté , reçoit d'un air serein la confidence : « calmez - vous , mon fils , lui dit - il ; ne vous ai - je pas recommandé de vous défier toujours des apparences , & surtout de tout ce que le vulgaire ignorant attribue à la fortune ? La faveur trahit souvent ceux qui croient en jouir , elle naît aussi des causes qui semblent vouloir la détruire : dans votre cas , ou mes lumières sont fausses , ou l'espèce de disgrâce dans laquelle vous paraissez être tombé est un acheminement à votre plus grand bonheur. »

Fatmé entendant parler ainsi celui qui étoit son père & son oncle tout à la fois , fonde en larmes de tendresse & de joie. « Oh notre respectable père ! s'écria-t-elle ; oh la prudence & la sagesse même ! indi-

quez-nous les moyens de nous tirer de l'embarras où nous sommes.

Hélas ! disoit Giafar, comment mon père peut-il me dire ce que le calife a lu, quand ce prince en garde pour lui le secret ? Comment peut-on en deviner la réponse ? Je l'ai vu passer successivement de la joie à l'attendrissement, reprendre de nouveau un air satisfait, & il faut que je lui dise les motifs qui lui ont inspiré l'un & l'autre sentiment ; cela m'est impossible & doit l'être à tout autre aussi bien qu'à moi.

« Mon fils, répondit Hichia ; le calife a lu un chapitre d'un ouvrage renommé dans toute la terre, dont un de nos ancêtres fut l'auteur, c'est le Giaffer. Ce qui a fait rire & pleurer successivement ce prince, ne peut être que l'effet d'une prédiction ; il s'agit d'un événement arrangé dans les décrets du ciel, dans l'exécution duquel vous devez nécessairement intervenir, & qui de lui-même fournira la réponse qu'on exige de vous. Vos destinées pour le présent vous appellent ailleurs qu'à Bagdad : il faut vous y abandonner entièrement, & prendre, sans escorte, seul & inconnu, le chemin de Damas : c'est là que vous

118 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
verrez merveilles, sur merveilles, & que  
les faits eux-mêmes révéleront ce secret  
important, à votre repos, comme à votre  
bonheur & à votre fortune.

Giafar avoit la plus grande confiance  
dans les lumières & dans la sagesse de son  
père, il prend congé de lui & de Fatmé,  
& monte sur une excellente mule; à l'abri  
d'un déguisement qui le rend absolument  
méconnoissable, il prend dans le plus grand  
secret le chemin de Damas.

Il y avoit alors dans cette superbe ville  
un homme qui s'appeloit Chebib : il étoit  
riche, affable, généreux & humain, il  
exerçoit l'hospitalité dans la ville à l'égard  
de tous les étrangers que le hasard ou  
leurs affaires y conduisoient : sa porte, à  
laquelle on distribuoit chaque jour d'abon-  
dantes aumônes, étoit la ressource des  
nécessiteux; il ne sortoit de chez lui que  
pour aller au secours des affligés, & sa  
maison étoit l'asile des malheureux; sa  
généreuse protection venoit au secours de  
tous les opprimés.

Hors de la ville il avoit un jardin superbe,  
abondant en toutes sortes de délices; les  
grands de Damas en partageoient avec lui



l'usage , mais en ménageant tous les égards qu'il leur devoit , & sans les confondre avec le peuple , il trouvoit moyen d'y admettre cette intéressante partie de l'humanité à toutes les jouissances qui pouvoient lui être abandonnées , de même que le voyageur y rencontroit le plus agréable de tous les hospices.

On tâchera de peindre d'un seul trait cet homme extraordinaire. C'étoit un parfait musulman ; l'affluence des sociétés chez lui , la multitude de ses affaires , ne l'écartoient d'aucun de ses devoirs : aussi actif que ménager du temps , il en trouvoit encore pour en donner à l'étude , tout en faisant ses cinq prières par jour ; pratiquant les jeûnes & remplissant les devoirs prescrits par la religion.

Tel étoit Xakem - Tai - Chebib , dont les éminentes vertus & la générosité , fleurissant à Damas avec l'éclat de la riche tubéreuse , répandoient leur odeur jusques vers les extrémités les plus éloignées de la terre.

Chebib étoit dans son jardin hors de la ville , quand Giafar passa près de ses murs : ce ministre , absorbé dans ses réflexions ,

120 SUITE DES MILLE ET UNE NÜITS, -  
est surpris de se voir aborder par de jeunes  
esclaves, élégamment vêtus.

« Seigneur étranger, lui disent - ils , le  
jour s'avance vers le midi ; l'heure du dîner  
approche , la ville est encore à quelque  
distance , & votre monture doit être fati-  
guée : vous même devriez , dans ce moment  
ci , chercher à vous soustraire aux rayons  
d'un soleil trop ardent ; le seigneur Chebib  
notre maître vous a vu venir de loin , &  
vous engage à venir prendre l'hospitalité  
chez lui , ne fut-ce que pour quelque temps ;  
il regardera comme une faveur du ciel de  
pouvoir vous être utile en quelque chose  
que ce soit , & comme une grâce de vo-  
tre part , la complaisance de vous rendre  
à ses offres.

Une invitation aussi gracieuse , faite à  
un homme aussi isolé que Giafar paroît  
l'être , semble à ce ministre une première  
annonce des merveilles qui lui ont été pré-  
dites par son père : comme il vient d'ail-  
leurs pour se livrer aux événemens , il ne  
doit pas se refuser à une aventure qui se  
présente à lui sous une aussi belle appa-  
rence ; il entre donc chez Chebib , &  
son étonnement augmente à mesure des  
grâces

grâces, des attentions aussi empressées que respectueuses, dont est accompagné l'accueil que lui fait le maître de la maison dans laquelle il se trouve.

Une compagnie nombreuse l'y entoure : elle est composée de tout ce qu'il y a de plus considérable à Damas : on sert un festin superbe, on donne à laver à tout le monde dans des bassins & avec des aiguères fort belles ; mais celles qu'on emploie au service de Giafar sont d'or, & la plus magnifique broderie éclate sur le linge qu'on lui donne pour essuyer ses mains ; enfin, le voilà assis à table à la première place, sur l'invitation de Chebib : toute la compagnie demeure surprise des égards respectueux avec lesquels il traite un étranger dont rien n'annonce à leurs yeux l'importance, & qui paroît avoir été conduit au milieu d'elle par le hasard.

On sert trois cent soixante plats sur la table, les mets les plus succulents & les plus rares s'y trouvent rassemblés ; jamais on ne vit de repas où plus de recherche fut alliée à autant de magnificence : jamais on n'offrit nulle part un assemblage plus étudié, des vins & des liqueurs capables

122 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
de flatter le goût le plus délicat ; des parfums exquis embaumoient l'air , une musique délicieuse , incessamment variée , charmoit les oreilles ; des poésies des différens genres , récitées entre les différens services , amusoient l'esprit en attendant que l'appétit fût réveillé par la nouveauté des mets. Les princes & les grands de la ville de Damas , nourris dans toutes les délicatesses du luxe , étoient forcés d'admirer l'ordre & le goût qui présidoient à cette élégante profusion , sans pouvoir deviner le motif qui engageoit Chebib à s'y livrer , & quel pouvoit être l'étranger à qui il paroissoit en faire les honneurs.

Giafar étoit encore plus éloigné qu'aucun autre d'en soupçonner le motif , car il avoit plus d'une raison de se croire absolument inconnu ; mais Hichia Barmekir son père l'avoit préparé à trouver à Damas merveilles sur merveilles , & l'accueil qu'on lui faisoit alors sur le chemin de cette ville , lui sembloit être fait pour le familiariser avec les sujets de surprise.

Quand le repas fut fini , Chebib tira son nouvel hôte à part , & lui dit : « vous pouvez être fatigué du voyage que vous

avez fait ; si ce séjour vous convient pour vous y reposer , pensez que tout y est à vous ; s'il vous convient mieux de poursuivre votre route jusqu'à Damas , vous y trouverez une maison dont vous serez également le maître, & s'il étoit possible que vous y formassiez des désirs que votre hôte ne put satisfaire , il se mettroit lui-même à la place de tout ce qui pourroit vous y manquer. -

Giafar ayant témoigné la curiosité de voir la ville de Damas , absolument nouvelle pour lui , Chebib débarrassé de ses autres convives , prend avec lui le chemin de la ville , le conduit dans sa maison , & l'installe dans son propre appartement , où il avoit fait tendre un lit de plus , mais de la dernière magnificence.

L'hospitalité qui fait entrer dans des détails aussi délicats , qui est observée avec autant de candeur , de franchise , de confiance , étoit un vrai sujet d'admiration pour le prince Barmécide : elle le prévint de toute manière en faveur de son noble & généreux hôte ; leur conversation , d'abord générale , lui donna lieu de découvrir en lui un esprit poli par l'usage de

monde , cultivé par l'étude , éclairé par l'expérience , un jugement sain , une très-belle ame : il s'étonnoit en même temps , qu'un homme comme lui , dans la fleur de l'âge , possesseur apparent de beaucoup de richesses , vécut isolé & sans famille , comme il paroissoit l'être ; comment un homme scrupuleux observateur de la loi en tout autre point , pouvoit-il s'être soustrait à celle qui prescrit le mariage aux gens de sa sorte , & prononce une sorte d'anathême contre ceux qui se condamnent volontairement à mourir sans postérité ? Il se hasarda donc à lui demander , avec beaucoup de circonspection , s'il n'étoit pas marié.

« Qui vous fait présumer que je ne le sois point ? lui dit Chebib : » — la manière dont vous m'avez logé , répond le visir : la solitude de votre palais , où , quand la nuit est venue , je ne vois depuis bien des jours que vous & moi ; d'ailleurs , vos attentions continuelles , soit pour les autres , soit pour moi , qui doivent naturellement priver votre famille de la portion qui devoit lui en revenir : en un mot , vous avez arrangé les choses de façon que nous ne soyons jamais séparés ,

« Je ne saurois moins faire , répond Chebib , pour me montrer digne de la bienfaillance du sort , qui me rend l'hôte d'un homme tel que vous ; il faut bien que je sois toujours sous sa main , pour ses besoins quels qu'ils soient , & je le logerois dans mon cœur , s'il pouvoit se contenter de la place. »

Giafar reconnoit de nouveau la trace des merveilles que son père lui a annoncées , en se voyant , quoiqu'inconnu , traité d'une manière aussi distinguée ; cependant tout est prodigué dans la maison où il est , pour lui en rendre le séjour aussi commode qu'agréable.

Néanmoins , quoique put faire Chebib pour intéresser , amuser ou distraire l'hôte illustre qu'il avoit reçu chez lui , il demêloit sur sa physionomie des traces de chagrin & d'inquiétude , & déiroit d'en apprendre le sujet.

Le prince le trouvant digne de toute sa confiance , sur cette première ouverture , débuta par lui dire : « noble Chebib , savez-vous que vous avez chez vous l'infortuné Giafar , banni de la présence du com-

126 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
mandeur des fidelles, son maître, & qui  
ne peut se promettre de rentrer en grâce,  
que sous l'obligation de remplir une con-  
dition impossible, & que la perte de sa  
tête est inévitable, s'il ne peut sortir de  
cet abyme ? »

« Quoique je ne vous aie jamais vu,  
grand prince ! répond Chebib, je vous  
connoissois parfaitement, quand je vous ai  
reçu chez moi ; & j'ai su à qui je rendois  
& faisois rendre les honneurs qui vous sont  
dûs, bien que j'en aie soigneusement gardé  
le secret. Je vous attendois à ma campagne  
quand vous avez paru. »

« Et qui peut, reprit le Barmécide, vous  
avoir prévenu d'un voyage aussitôt entre-  
pris que prémédité, & suivi trop vivement  
de ma part pour que la nouvelle en ait pu  
me précéder ?

« J'avouerais, répondit Chebib, que j'ai été  
instruit par un moyen extraordinaire. J'ai  
un livre précieux dans ma bibliothèque,  
& vous devez le connoître, puisqu'il nous  
vient d'un de vos illustres ayeux, c'est le  
Giaffer. On ne peut l'ouvrir qu'à des temps  
nommés ; il faut y surprendre la vérité à  
l'ouverture ; dès que je le puis, j'y cherche



de l'instruction , pour me précautionner contre les événemens à venir. Le second volume m'étant tombé sous la main , j'y ai trouvé trois lettres ; savoir , G , B & V ; ce sont les initiales de votre nom.

« Dans les feuillets suivans j'observe des nombres qui me renvoyent à ces lettres ; je les soumets au calcul de la cabale ordinaire , & ils m'apprennent que Giafar , Barmécide & Vifir est appelé à Damas par un décret du fort , qui doit lui faire mettre à fin d'importantes aventures de plus d'un genre , qu'il devoit y arriver seul , travesti , inconnu , & à telle heure.

« Alors , ému par la haute considération qui vous est due ; reconnoissant envers le ciel , dont la bonté venoit de me faire découvrir cette merveille , me regardant dès-lors comme un de ses instrumens à votre égard , je me transportai dans ma maison de campagne , & préparai tout pour la réception qui vous y a été faite. Les grands du royaume ont pu être surpris en voyant que je vous faisois tous les honneurs d'une fête à laquelle ils étoient invités exprès , quoique vous n'y parussiez qu'un étranger ordinaire , conduit par le

hasard ; mais ils m'ont vu souvent accorder la préférence chez moi à un simple derviche ; & comme ils savent qu'au-dessus de tout , j'honore la science , vous avez passé & vous passez encore dans leur esprit pour un savant qui voyage.

« Je ne me suis point ouvert à vous , mon prince , dès les premiers jours ; j'ai attendu que ma conduite attirât votre confiance ; maintenant , comme vous pouvez me connoître , au nom du zèle , de l'amitié , de l'hospitalité , au nom du ciel même , qui ne nous a pas réunis sans dessein , j'exige que vous vouliez bien m'instruire sur le fond de votre aventure. »

« Oh ! Chebib , dit Giafar , quand le décret qui me conduit ici ne m'auroit pas donné l'ordre de m'ouvrir à vous sans réserve , ce que vous m'avez laissé voir de vertus , ce que vous m'avez témoigné d'amitié , & la force de la sympathie , vous attireroient toute ma confiance. Ce livre nommé Giaffer est la cause de mon incroyable disgrâce , & de mon voyage ici. »

Alors le visir raconte tout ce qui lui est arrivé dans les archives avec le calife , à l'occasion du Giaffer , & l'étrange moyen

qu'on lui a laissé pour regagner la faveur qui semble s'être éloignée de lui ; en même temps , il lui fait part des encouragemens par lesquels Hichia Barmekir son père l'avoit soutenu , en lui conseillant de se rendre sur le champ à Damas.

« Mon cher frère , reprit Chebib , comptez ce qui vous est arrivé pour rien ; quand il s'agit de l'exécution d'un décret du ciel , le calife lui-même n'est qu'un de ses instrumens. Résignez - vous d'avance à tout ce qui peut vous arriver ici. Nous ne pouvons pas effacer une seule ligne de ce qui est écrit dans le livre des décrets : l'obéissance & le respect doivent être tout notre mérite. Je n'appréhende rien de fâcheux pour vous , que les tourmens dont vous pourrez être la cause vous-même , si , mal à propos , vous vous laissez aller à l'inquiétude. D'ailleurs , vous êtes parti seul de Bagdad ; vous êtes arrivé chez moi sans accident ; vous êtes tombé dans les bras de l'amitié , & j'ai pu vous donner quelque espèce de lumières sur ce que vous veniez faire à Damas , où la destinée vous a conduit par l'organe du sage prince votre père. Jusqu'ici je ne vois rien de décourageant. »

Giafar, à ce discours de Chebib, sentit évanouir une partie de ses ombrages & de ses craintes.

Jusques-là il a pu appréhender d'avoir été la victime de quelque intrigue, qui lui aura par de fausses suppositions, fait perdre l'estime, l'amitié, la confiance du calife.

La lecture faite dans les archives, la curiosité qu'il avoit témoignée, l'ordre de l'interprétation des ris & des pleurs dont on ne pouvoit deviner le motif, avoient pu lui paroître une manière brusque & extraordinaire de lui témoigner un mécontentement dont on ne vouloit pas lui détailler les motifs; mais depuis les éclaircissements qu'il vient de recevoir, & après les promesses que lui a faites Hichia son père; comme dans ces petits développemens tout lui semble merveilleux, il a lieu de conjecturer que les autres merveilles promises ne tarderont pas à lui être manifestées.

En conséquence de ces réflexions, le visir rappelle son courage, & s'abandonne à tout ce que lui propose son hôte pour le dissiper: il se laisse conduire un jour

aux bains publics, le lendemain à la grande mosquée; un autre jour est employé à des promenades à cheval, au-dedans & au-dehors de la ville: une chère exquisite, tout ce qui peut en augmenter, en diversifier les agrémens; le plaisir d'une conversation choisie; enfin les amusemens que peut fournir une grande ville, tout abonde autour de lui, pour lui faire oublier combien le temps pèse sur ceux que dévore l'impatience d'un événement heureux, nécessaire au rétablissement de leur fortune.

Malgré l'emploi de ces ressources, l'ennui gagnoit encore Giafar; Chebib s'en apperçoit, & le visir lui avoue qu'habitué à parcourir souvent Bagdad sous un déguisement, il désire de se procurer à Damas la même satisfaction: son ami ne s'y oppose point, & dès le lendemain le visir seul & travesti, prévenant qu'il ne viendra point dîner à la maison, commence sa course tout au travers des rues & des marchés de la ville.

Arrivé près de la mosquée, qu'on appelle *Giaméh Illamoué* (1); il y fait ses ablutions

---

(1) *Giaméh Illamoué*. Nom de la plus belle mosquée de Damas, & une des trois entre les plus célèbres.

132 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
& ses prières. De - là , après quelques petites tournées , se trouvant vis - à - vis d'un traiteur, dont la boutique avoit beaucoup d'apparence , il y entre pour prendre son repas.

Parmi cinq à six personnes que le même désir avoit conduit dans cet endroit , se trouvoit un savant , qui au milieu d'une conversation générale, élevant tout-à-coup la voix , dit d'un ton affirmatif : « le grand visir Giafar doit être nécessairement à Damas , au moment où je vous parle. »

« Comment savez - vous cela ? dit un autre personnage de la même compagnie. — Je suis , répond celui qui avoit avancé la proposition , lecteur d'Abdelmelec — Ben-Merouan notre roi : il y a vingt-cinq jours que j'ouvris par son ordre le livre du Giaffer en sa présence ; vous savez que ce livre ne s'ouvre que dans deux temps de l'année , dans celui du Ramadan , & dans celui de l'Haraphat. Le dix-septième jour du Ramadan nous trouvâmes par les calculs , que le prince Barmécide devoit se rendre ici ; on ignore le sujet qui l'y amène ; mais on peut être assuré qu'il y est , & le roi n'a encore pu se faire instruire de l'en-

droit dans lequel le visir se tient caché ; cependant on lui a fait préparer un magnifique appartement au palais. Vous devez savoir comme moi , que les événemens prévus par le Giaffer doivent arriver inévitablement. »

Giafar ayant entendu ce discours , & craignant à tout moment d'être reconnu , entra dans la chambre du traiteur pour le payer & sortit. « Vous ne devez rien , lui dit celui-ci à voix basse , pour trois raisons : la première parce que vous êtes prince , & prince de l'ancienne , noble & courageuse tribu des Barmécides ; la seconde parce que vous êtes lieutenant du calife Haraoun-Alraschid ; & la troisième parce que vous êtes hôte de Chebib , de ce Chebib dont l'exemple enseigne la générosité , & sert de modèle d'hospitalité à toute la terre. Quand les tonnerres , ébranlant les nuages , font tomber ici sur nos terrains desséchés par les vents du midi , l'abondance avec la pluie , ils ne font qu'imiter la bienfaisance de Chebib. Si lui & moi , mon prince , sommes instruits de votre présence ici , n'en concevez point d'alarmes ; le genre même de nos connoissances

134 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
vous est garant de notre discrétion. Voici  
où lui & moi les avons puisées.

Alors le traiteur tire d'une armoire fermée à clef, un livre, & en fait voir le titre à Giafar. C'étoit le troisieme du Giafer ; voilà où j'ai appris que ce jour-ci même, vous deviez dîner chez moi.

Le visir, à ce discours du traiteur, voit les pronostics de son père Hichia se vérifier de plus en plus, & les merveilles, pour ainsi dire, s'entasser sur les merveilles.

Il lui en falloit une de plus dans ce genre, pour le convaincre qu'il étoit réellement conduit à Damas par un décret dont la force avoit contraint le calife même à se priver de la présence du plus utile de ses ministres, & de la familiarité de l'homme qui lui étoit le plus agréable.

Un des jours suivans, comme il faisoit alors une chaleur très-vive, le prince des Barmécides, dans une de ses courses, fut tenté d'entrer dans une boutique où l'on vendoit des rafraîchissemens de toutes les espèces ; il s'y assied, & demande un laxamas (1) à la glace.

---

(1) *Le laxamas* est une liqueur extraite de la



Il n'étoit pas le seul que le même désir eut attiré dans cet endroit. Le limonadier vient le prendre par la main , & l'engage d'un air de mystère à passer dans l'arrière-boutique.

« Mon prince , lui dit-il , quand ils furent seuls , vous n'êtes point à votre place ; il y a ici une chambre à part préparée pour vous depuis quelque temps. Tout y est prêt pour que vous soyez servi comme peut l'être chez un particulier de mon état , un prince de votre race , le grand visir de l'empire & le bras droit du commandeur des fidelles. »

Giafar se laisse conduire : le limonadier le fait asseoir sur un sofa élevé , qu'environnoient de tous côtés des vases de porcelaine remplis des plus belles fleurs.

Trois jeunes gens d'une grande beauté , vêtus avec l'élégance la plus recherchée quoique simple , sont auprès du sofa : « Mes enfans , leur dit le limonadier en leur adressant la parole , voilà votre prince & le mien : celui dont l'arrivée ici nous a été prédite par nos anciens prophètes ,

---

substance des raisins secs. On y mêle des parfums.

136 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
dans les livres qu'ils nous ont laissés , servez-  
le avec toute l'attention dont vous êtes  
capables & le respect qu'il mérite.»

Sur le champ les jeunes gens dressent  
une petite table de bois de sandal devant le  
visir, & lui présentent, un genou en terre,  
le laxamas qu'il a demandé ; un d'eux a  
rempli de parfums une cassiolette , & les  
vapeurs odorantes qui s'en échappent vien-  
nent se mêler à celles des fleurs qui embau-  
moient déjà l'appartement.

Giafar contemple avec satisfaction ces  
trois jeunes rejetons de sa propre tribu ,  
s'empressant autour de lui , & venant en-  
suite se ranger autour de leur père , comme  
pour chercher un abri : c'est ainsi que trois  
jeunes boutures , tirées d'une branche du  
*thamarena* (1), croissant à l'abri de la tige  
principale , se couvrent de feuilles & de  
fleurs , & préparent des ornemens , & un  
surcroît de parure aux jeunes beautés de  
l'Orient.

---

(1) *Thamarena* Joli arbre dont les petites fleurs  
jaunes forment de charmantes guirlandes , & ont  
l'odeur la plus suave. On réduit en poussière les feuilles  
séchées. Les femmes d'Orient la répandent sur leurs  
cheveux ; elle est odoriférante. On en tire une cou-  
leur dont elles se teignent les bras & les jambes.

Un retour sur soi-même, & un instant de regret sur sa fortune passée, fait gémir le prince Barmécide. « Hélas ! se dit-il, quand j'étois en faveur, quand je pouvois être le protecteur de toute ma tribu, quelle eut été ma satisfaction en rencontrant cette jolie famille, que je pourrois attirer auprès de moi.

Après cette réflexion, qui avoit un peu trop d'amertume, il donne cinquante pièces d'or à chacun de ces jeunes gens, & veut payer aussi noblement le laxamas qu'il a pris.

« Vous ne devez rien ici, mon prince, dit le limonadier, la maison & ses hôtes sont à vous : nous sommes de votre tribu : vous êtes notre prince, notre étendart, notre lumière, l'ami du grand calife Haroun, & l'hôte du généreux Chebib, en l'honneur de qui tant de lampes brûlent sous le dôme de Coubet-il-Nasser. (1) Voyez ce dôme célèbre ; comptez les lampes qui y ont été attachées depuis que

---

(1) *Coubet-il-Nasser*. Dôme placé sur le haut de la montagne de Damas. Cette curiosité attira le calife, qui s'y étoit rendu déguisé dans un voyage qu'il avoit fait précédemment dans cette ville.

138 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
le grand Haroun-Alraschid lui-même en a donné l'exemple. Tous ceux qui ont joui des faveurs & de l'hospitalité chez Chebib, & on compte des souverains parmi eux, se sont fait un honneur d'en marquer leur reconnoissance par un témoignage apparent & durable.

« Ainsi, tandis que la lune se lève pour venir, par le doux éclat de ses rayons, consoler la terre de l'absence de ceux du soleil, si quelque éclipse nous prive de sa lumière, si quelque nuage l'obscurcit, Damas n'a qu'à tourner les yeux vers Coubet-il-Nasser, les lampes qu'alluma la reconnoissance y remplacent les astres de la nuit, & font sans cesse briller la générosité du noble Chebib. »

Giafar éprouvoit une véritable satisfaction à entendre aussi bien louer son magnifique & vertueux hôte ; il comprenoit en même temps que l'homme qui en faisoit un semblable éloge devoit, à tous égards, être fort au-dessus de la profession de limonadier. Le savoir & la vertu n'affectent point d'état ; cependant il témoigna quelque curiosité de connoître par quel moyen le maître de la maison dans laquelle il se

trouvoit, avoit pu être aussi exactement instruit de sa résidence à Damas, & de l'heure précise à laquelle il devoit venir se rafraîchir chez lui.

La réponse fut, que c'étoit par l'étude du Giaffer, à l'ouverture du quatrième livre. Le limonadier lui montra la note qu'il en avoit extraite d'après ses calculs.

Le visir acheva de parcourir la ville, & rentra chez son hôte avec un air de satisfaction dont celui-ci tira un agréable augure : il s'occupe à faire quitter au prince son travestissement, lui fait servir du café, des liqueurs, & tout ce qui pouvoit, en attendant le repas du soir, le dédommager des fatigues du jour.

Un souper délicat & abondant, dont les parfums & la musique augmentent les délices, termine toutes ces flatteuses attentions, & Giafar ayant mangé de meilleur appétit qu'à l'ordinaire, après avoir tendrement embrassé son hôte, va se coucher dans la résolution de recommencer le lendemain ses promenades de Damas, pour y chercher les traces sur lesquelles les décrets du ciel doivent le faire marcher.

Il a passé une excellente nuit : à peine

140 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
il est jour qu'il reprend l'habillement sous lequel il a coutume de chercher les aventures, & se met en chemin après avoir pris congé de son hôte jusqu'au soir.

Le hasard conduit le visir sur les bords du fleuve Abana ; un pauvre pêcheur y jetoit le filet à plusieurs reprises, & inutilement : après trois ou quatre tentatives dont Giafar est témoin, ce pauvre homme, tout en tordant son filet pour en exprimer l'eau, disoit de manière à être entendu.

« Qu'allons-nous devenir ? j'ai une femme, trois garçons & quatre filles : nous n'avons pas de pain, & le fort depuis deux jours, écarte tout le poisson de mon filet : je m'adresse à vous, oh mon Dieu ! au nom de votre grand prophète ; mais je suis éloigné de lui. Je vois d'ici le dôme de Coubet-il-Nasser, toujours brillant de la générosité de votre serviteur Chebib ; je m'encourage à jeter encore le filet à un nom qui est en réputation de bonté sur toute la terre, & qui a trouvé grâce devant vous. »

Après avoir dit ces paroles, le pêcheur étale son filet, jette les yeux au ciel &

s'écrie : « au nom des douze lampes les plus brillantes , qui soient allumées au nom de Chebib , sous le dôme de Coubet-il-Nasser ; au nom de Chebib & des douze étoiles compagnes de notre grand prophète , qui se sont arrêtées sur la maison du serviteur de Dieu à Damas , pour honorer de leur aspect sa bienfaisance & sa générosité , je jette mon filet ; oh mon Dieu ! que la vertu attachée au nom de celui que vous avez élu pour être un de vos miroirs sur la terre , vienne au secours de l'indigent !

En terminant cette apostrophe au ciel , le pêcheur répète encore d'une voix plus forte : « au nom de Chebib ! » & jette son filet.

On peut juger par l'amitié que Giafar avoit conçu pour Chebib , de l'attention avec laquelle il suivit le coup de filet pour en examiner le succès : il fut complet.

Le pêcheur , trompé par la pesanteur , crut d'abord que quelque branchage , caché au fond de l'eau , pouvoit embarrasser les mailles : mais on apperçoit le poisson qui s'agite en dedans ; il ne faut point exposer le filet à se rompre.

Le propriétaire de cette petite fortune , pour s'en assurer la possession , attache à un tronc d'arbre à fleur d'eau , la corde qui tient le filet : il quitte ses vêtemens & entre dans le fleuve.

Alors il peut amener à terre toute sa prise , qui jette Giafar dans l'étonnement , par la qualité & la quantité des poissons de toute espèce dont elle est composée.

Il prend plaisir, en félicitant le pêcheur , à lui aider à débarrasser le filet de son abondante charge ; & tout en admirant la merveille opérée au nom de Chebib , il s'adresse à cet homme pour lui demander quel est ce Chebib dont il a réclamé le nom avec tant de bonheur.

« Etes-vous donc absolument étranger sur la terre , lui répond le pêcheur , pour ne pas connoître le généreux Chebib ? Jusqu'aux oiseaux de passage qu'il a nourris de sa main , ont répandu la réputation de sa bienfaisance de climats en climats.

« Il est fils de Chebib , & petit-fils de ce Chebib qui aida au grand Omar à faire la conquête de Damas , & régala ensuite le calife & son armée pendant trois jours.

« Omar , reconnoissant de ses services ,



le fit venir à Damas, lui fit bâtir un hôtel superbe, & imprima sa main victorieuse sur un des pilastres qui soutiennent le couronnement de la porte de ce palais : cette glorieuse marque subsiste encore, elle est un objet de respect pour tous les vrais Musulmans.

« Le calife Haroun étant venu à Damas chez Chebib, l'a honoré d'une semblable faveur, en imposant sa main sur le pilastre opposé.

« Ouvrez les yeux ; jetez-les sur ces prodiges ; ils subsistent, & voyez comme le ciel & ses favoris ont concouru à assurer la gloire de ces grands personnages. Le calife d'aujourd'hui a été plus loin, il a fait écrire & incruster dans le marbre son nom en lettres d'or, & vous pouvez le lire. »

Louer Chebib, c'étoit flatter Giafar : on achevoit de le convaincre que la prédestination, en le conduisant chez un homme si estimable, lui ménageoit des événemens heureux pour la suite.

Cependant, pour s'assurer davantage de la nature de l'influence qui présidoit alors

244 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
à sa propre fortune, il imagina une nouvelle manière de tenter le sort.

Pendant que le pêcheur tordoît & faisoit sécher son filet, il lui adresse la parole : « Vous venez de me convaincre, lui dit-il, que ce Chebib est un homme en crédit au ciel, puisqu'à son nom, vous avez aussi bien réussi. Je suis inquiet pour la fortune d'un homme à qui la mienne est attachée, & désirerois que vous voulussiez me faire le plaisir de jeter le filet une fois en son nom. »

« Frère, lui répond le pêcheur, il n'est pas prudent de laisser le ciel. Il m'a accordé une pêche abondante : je ne fais déjà comment faire pour la porter à la maison; il faut que j'aille vendre pour acheter du pain, car je n'ai laissé chez moi que de l'eau pour les ablutions, & je n'ai point de temps à perdre. Si je jette mon filet en vain, ma famille en souffrira; si je réussis, comment ferai-je pour en emporter plus que ma charge? »

« Vous ne pouvez perdre votre temps, dit Giafar, car je vous en tiendrai compte, & vous ne succomberez point sous votre fardeau,

fardeau, parce que je vous aiderai à en supporter la charge.

« En ce cas, répond le pêcheur, comme je ne risque rien à vous obliger, je m'en fais un véritable plaisir ; dites-moi, quel est ce nom auquel vous voulez que j'essaye encore une fois ma fortune ? — C'est, dit Giasar, *Gim. Be. Ouaou.* » (1)

Le pêcheur prononce le nom & jette le filet, & pour le coup on est forcé de le tenir à deux : le vieillard, tout joyeux, entre dans la rivière, & Giasar lui aidant, ils entraînent sur le sable la plus magnifique pêche qu'on eut jamais faite dans le fleuve Abana.

Quand le poisson fut à terre, le pêcheur en reprenant ses habits prononçoit tous bas *Gim. Be. Ouaou*, ce nom qu'il venoit d'employer ; il se le fait encore répéter par le visir, prend son bâton & va tracer des figures & faire des calculs sur le sable ; on voit qu'à chaque instant il s'étonne du produit que lui donne le travail qu'il vient de faire ; quand son opération est achevée il revient au prince.

---

(1) *Gim. Be. Ouaou.* Manière de prononcer les lettres G, B, V, quand on épèle l'alphabet arabe.

« Il ne nous reste plus, lui dit-il, pour épuiser la rivière, qu'à jeter le filet au nom du calife Haroun-Alraschid ; puisque je l'avois jeté à l'eau au nom de Chebib, & que vous m'avez mis dans le cas de tenter le fort sur l'étoile du grand prince des Barmécides, visir des visirs, & le bras droit du commandeur des fidelles.

« Et comment avez-vous pu me paroître inquiet de la fortune de l'heureux Giafar ? Combien vous seriez rassuré si vous aviez la connoissance de nos livres !

« Le prince des Barmécides doit à présent même être à Damas & l'hôte de Chebib, à en juger par l'effet de la conjonction des étoiles de la maison de Chebib & de la sienne ; si le secours du grand Barmekir, chef de la maison de Giafar, aida notre grand prophète à faire la conquête de Bagdad, Omar dût celle de Damas au grand père de Chebib ; ces deux tiges puissantes vont peut-être se réunir & se confondre aujourd'hui, pour assurer la durée de l'empire, comme elles ont concouru à son accroissement : & voilà les événemens qu'achèment les destinées, par des voies qui nous paroissent incompré-

hensibles. Cependant, que l'homme ne s'enorgueillisse point, lorsque les sphères d'enhaut paroissent en mouvement pour lui, mais qu'il se réjouisse d'être leur instrument.»

Giafar fut encore plus étonné de rencontrer tant de science & de profondeur dans un homme d'une des dernières classes du peuple, qu'il ne l'avoit été chez le traiteur & le limonadier. Ce savant-ci n'avoit pour bibliothèque que le firmament, & le fable étoit son porte-feuille.

Il s'agissoit de disposer du poisson qui avoit été pris; Giafar se rappela la bienfaisance de Chebib à l'égard de tout ce qui étoit animé dans la nature.

« Mon frère, dit-il au pêcheur, vous venez de me faire éprouver sans le savoir plus d'une sorte de satisfaction; personne ne respecte & n'aime plus que moi le généreux Chebib, & ne peut s'intéresser plus que je le fais au sort du prince des Barmécides; personne ne se plait plus que moi à honorer le savoir & la vertu dans la classe des hommes dans laquelle vous êtes né. Je voudrois qu'elle y put briller d'un éclat assez vif pour réveiller l'ému-

lation de ceux qui croient que leur état ou leur fortune les dispensent de se distinguer par quelque espèce de mérite : je suis plus riche que mon vêtement ne l'annonce ; accordez-moi la satisfaction de pouvoir répandre de l'aïssance dans votre nombreuse famille, & recevez ces deux cent pièces d'or : choisissez de ce poisson ce qui peut plaire à votre famille, & que le reste pris au nom de Chebib & de Giafar, relâché au seul nom de Chebib, cesse d'être muet pour publier les louanges de cet homme généreux, jusques dans la profondeur des flots.

« Je n'en garderai pas un. O mon prince ! s'écrie le vieillard dans un transport de joie : je connoissois le nom de Giafar, & savois quelque chose au sujet de ses hautes destinées ; il falloit que ses vertus me fissent connoître sa personne, & je tombe à ses pieds. — Non, il n'y aura point d'êtres malheureux de mon fait, dans un jour aussi fortuné pour moi ! Tous ces poissons vont être rendus à l'élément auquel je les avois enlevés.

« Allez, leur dit-il, dans une espèce de transport, prenez du courage & des for-

ces, courez les mers depuis le midi jusqu'au nord; publiez-y que Chebib & Giafar, réunis sur la terre, y donnent l'exemple de toutes les vertus, qu'ils avancent l'ouvrage commencé par notre grand prophète; que le bruit en aille jusqu'au Leviathan (1) & le fasse trembler!»

Le visir quitta le pêcheur, en lui souhaitant toutes les prospérités qui peuvent s'enchaîner à la suite de la vertu, & la gloire qui est la récompense des travaux entrepris pour le bien de l'humanité. Ils se séparèrent enfin comme auroient fait d'anciens amis.

L'heure de prendre un repas s'avançoit; Giafar venoit de faire un violent exercice; il va chez son traiteur affidé: il y dîne, & ne rencontre rien qui puisse satisfaire sa curiosité ou son goût pour les merveilles, du genre qui pouvoient l'éclairer sur l'œuvre à laquelle il étoit appelé par les destinées.

Il passe au milieu d'un marché; à un des angles de la place étoit un café, le plus

---

(1) *Le leviathan*. Selon les Arabes, il y a comme sur la terre, des démons dans la mer, & le leviathan en est le prince.

150 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
considérable qui fut à Damas, il s'appeloit *Il Manaclié* : un petit bras de rivière en traversoit & en embellissoit le jardin.

Il s'assied sur un sofa de marbre dans le jardin même ; ce siège étoit adossé à un treillage couvert d'un pampre très-feuillé, qui formoit un cabinet couvert.

A peine a-t-il pris son café, que trois derviches entrent, sans s'être concertés, par les trois ouvertures du cabinet, qui n'étoit fermé que du côté contre lequel le sofa de marbre étoit posé.

A travers les feuilles & le grillage, Giafar observe l'étonnement de ces trois derviches, inconnus les uns aux autres, & dont les pas viennent aboutir dans le même moment au même endroit par trois issues opposées. Ils se saluent, s'asseyent & gardent quelque temps le silence en prenant leur café ; une curiosité égale les presse de s'éclaircir sur la singularité de la rencontre : enfin le plus âgé prend la parole.

« Mes frères, ne vous paroît-il pas étonnant que le sort nous ait rassemblés ici, comme nous venons de l'être ? n'y soupçonneriez-vous pas quelque mystère ? notre



état qui nous réduit, qui que nous soyons, à une parfaite égalité, nous porte à la franchise; faisons-nous part du dessein qui nous amène. Je vais vous faire mon histoire, pour vous engager à ne me rien cacher de la vôtre.

« Quoique musulman aujourd'hui par la grâce de Dieu, je suis né à la Chine, dans la ville de Kanko, de famille riche, & qui adoroit Hahihu. Par tout ce que mes parens me disoient, en voulant m'instruire, je conclus que nos ancêtres avoient fait un dieu d'un ou de plusieurs hommes, & je voulois rencontrer celui qui m'avoit fait moi-même & les miens, pour le servir. On ajouta bientôt aux embarras de mon esprit sur cet important sujet, celui de vouloir me lier par les nœuds du mariage; & moi, persuadé dès longtemps que l'homme ne devoit pas s'engager sans se connoître, se permettre ou se refuser des jouissances sans en avoir examiné l'objet, je résolus d'abandonner la maison paternelle, & d'aller voyager dans toute la Chine pour y chercher les lumières dont j'avois besoin.

« Il me devint aisé de rassembler en

bijoux & en or, ce qui m'étoit nécessaire pour fournir aux dépenses de ma route : j'allai de province en province, cherchant à connoître le culte qu'on y rendoit à la divinité, & à en examiner les motifs. Les uns adoroient des idoles faites de leurs mains, les autres un veau, ou d'autres objets plus ridicules ; tous vouloient me persuader que je devois me rendre à leur façon de penser, tandis que je voyois clairement, que s'agenouiller devant son propre ouvrage, étoit un trait d'imbécillité, & qu'il falloit être fou pour croire que le système du monde, organisé comme je le voyois, fut sorti d'une tête de veau. Enfin j'en rencontrai qui adoroient le soleil ; comme cet astre semble tout vivifier par sa chaleur, s'il ne me paroïssoit pas Dieu, il pouvoit passer pour en être une assez supportable image ; mais mon ardeur de voyager m'ayant conduit jusqu'aux endroits où il cesse d'avoir de l'influence, je vis qu'il manquoit même quelque chose à la perfection de cette idée.

« Revenant sur mes pas, j'entrai dans la ville de Damgad ; je me logeai dans le quartier destiné aux étrangers : j'y con-

versois familièrement avec un homme dont l'humeur & les principes paroissoient me convenir, lorsqu'un autre vint l'aborder. « Quoi ! vous voilà dans cette ville, lui dit celui avec qui j'étois ; & où êtes-vous logé ? » — Je suis, répondit le nouvel arrivé, chez Tantour-Kous-Kam, l'homme le plus honoré de la Chine pour une vertu qu'on n'y pratique guères, c'est l'hospitalité, il est si charitable qu'on dit qu'il fait vivre plus de mille personnes par jour ; ne connoissant personne à Damgad, j'ai été chez Kous-Kam en me réclamant de Chebib de Damas ; & à ce nom, si mon hôte avoit pu, il auroit fait pleuvoir sur moi une rosée de perles. C'est chez Chebib de Damas, que Tantour-Kous-Kam a pris des leçons de générosité & sur la manière d'exercer l'hospitalité.

« Vous avez donc beaucoup connu ce Chebib ? répliquai-je. J'ai été son hôte à deux fois différentes, me répondit-il ; qui n'a pas vu exercer ces vertus par Chebib de Damas, n'en a nulle idée : elles lui concilient le respect & l'amour de tout ce qui est autour de lui, & sa réputation est si fort étendue, qu'on dit que les

154 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
oiseaux du ciel, forment partout des concerts à sa louange. J'ai été moi-même le témoin de l'amour qu'ils lui portent, & de la reconnoissance pleine d'égards & d'attention que cet homme extraordinaire porte aux animaux.

« Un jour, pendant que j'étois chez lui, un ibis (1) pouffoit des cris aigus en volant tout-autour d'un pavillon qui est dans son jardin, & dans lequel il va volontiers prendre quelques heures de repos pendant les grandes chaleurs.

« Ses esclaves, ennuyés des cris de l'oiseau, vouloient le percer d'une flèche ; Chebib s'y oppose ; on ouvre une fenêtre du pavillon ; l'ibis s'y introduit & pousse de nouveaux cris plus aigus, vis-à-vis d'un grand sofha sur lequel Chebib avoit coutume de s'endormir. Il ordonne que le meuble soit enlevé avec précaution, en observant les mêmes ménagemens pour le tapis ; on trouve dessous un énorme serpent, qui s'y étoit introduit par un trou souterrain ; les esclaves veulent le tuer ; Chebib les arrête, il ordonne à l'animal

---

(1) *Ibis*, oiseau commun dans l'Orient.

de se retirer dans son trou, en est obéi, & se contente en faisant murer le trou, de lui interdire le retour dans le pavillon.

« J'écoutois avidement cette histoire ; & je pris mon parti sur-le-champ ; la meilleure conduite , me dis-je , ne peut venir que des meilleurs principes , & la vertu ne peut avoir d'autre base que la vérité ; allons la chercher auprès de Chebib.

« Je partis pour Damas , & vins trouver le sage que j'ambitionnois de connoître.

« A peine entrais-je dans la ville , qu'un esclave vient m'inviter à honorer la maison de son patron de ma présence ; je suis conduit chez cet homme que je cherchois ; enfin ces excellentes leçons me firent souhaiter de me faire musulman , & bientôt après j'embrassai l'état de derviche.

« Je ne passe jamais trois ans sans venir à Damas ; le goût de la retraite fait que je préfère le séjour de sa maison de campagne , & il est fatigant de m'en laisser jouir ; nous avons nos momens pour nous retrouver , & je venois le voir aujourd'hui. »

Quand le premier & le plus ancien des trois derviches eut parlé , le second prit la parole. « Vous allez voir , mes frères , que

ce ne sauroit être sans une forte de dessein ; quel qu'il soit , que la destinée nous a fait rencontrer ici , puisque je suis admirateur & disciple de ce même Chebib dont je viens d'entendre parler , & que j'arrive dans le moment à Damas pour lui demander l'hospitalité. Je suis né dans les Indes , d'une famille puissante & comblée de toutes sortes de prospérités : mais j'appris de très-bonne heure que cette apparence en impose , & qu'il y a autre chose à chercher que de prétendues jouissances , qui causent plus d'embarras qu'elles ne donnent de satisfaction : je voulus voyager pour m'instruire , & je quittai la maison paternelle.

« Je passai un jour dans les rues de Surate près de la grande pagode : un aveugle y demandoit inutilement l'aumône depuis le matin ; désespéré de n'avoir pas trouvé une seule ame compatissante , il s'abandonnoit à la douleur. Tout-à-coup , pressé par le besoin , fondant en larmes , il s'écrie : « qui que vous soyez qui passez près de moi , si ce n'est au nom de Dieu , faites-moi l'aumône au nom de Chebib de Damas.

« Je me sentis extraordinairement ému à ce nom que je n'avois jamais entendu. Je fus curieux de savoir pourquoi l'aveugle sembloit en faire sa dernière ressource.

« Je m'approchai de lui , & après lui avoir mis deux pièces d'or dans la main : frère , lui dis-je , quel est cet homme dont vous venez de prononcer le nom ?

« C'est, me répondit-il, le modèle de tous ceux qui veulent faire du bien à leurs semblables : sa générosité éclate au-dehors, pour engager à l'imiter tous ceux qui le regardent , & ne pas laisser d'excuse à ceux qui ferment les yeux & les oreilles aux pleurs & aux cris des infortunés ; elle se renferme au-dedans, pour soulager du fardeau de la reconnoissance , ceux qu'il obligeroit par des sacrifices qui pourroient sembler lui être trop onéreux ; & telle est sa bienfaisance , qu'il ne s'est pas approché de lui un seul être qui n'en ait ressenti les effets !

« A ce portrait fait par l'aveugle , je ne pus résister au désir qui me pressoit de me rendre à Damas , pour y faire la connoissance d'un homme qui m'avoit été annoncé d'une manière aussi extraordinaire.

« Arrivé dans cette grande ville, il me devint bien aisé de l'aborder ; j'abjurai entre ses mains le culte extravagant de Brama , Witsnou & Rutren , & je pris l'habit de derviche.

« Je finirai par vous citer un trait qui se rapporte à celui du serpent dont vous venez de parler.

« Le roi faisoit nourrir dans une cage de fer, à une des portes de son palais, un lion d'une stature énorme. Jamais Chebib ne passoit devant l'animal sans lui donner une preuve d'amitié, & du penchant qu'il avoit à rendre heureux tout ce qui respire sur la terre.

« Un jour, par la faute du gardien qui l'avoit maltraité, l'animal terrible s'échappa : il alloit causer les plus horribles ravages dans la ville & dans les campagnes, lorsqu'il rencontra Chebib sur son chemin ; à la vue de son bienfaiteur journalier, l'animal féroce se radoucit & se laisse conduire par lui à sa cage, comme auroit pu faire l'animal le mieux apprivoisé. »

Le second derviche termina ainsi le récit de ses aventures, & engagea le troisième



à s'ouvrir avec une égale confiance sur le motif de son voyage.

Il le fit sans s'en faire prier, en admirant qu'ils fussent tous trois réunis dans Damas au sujet du même homme. Celui-ci étoit né Mufulman & s'étoit fait derviche avant de le connoître; mais il avoua qu'il lui devoit beaucoup de lumières sur la nature & l'étendue des devoirs de l'homme sur la terre, & que si Chebib enseignoit aux gens riches, par son exemple, à faire un usage noble & raisonnable de leurs trésors, il apprenoit à ceux qui ne l'étoient pas, à trouver des ressources dans leur médiocrité.

« Mes frères, ajouta-t-il, vous m'avez parlé de sa bienfaisance envers les animaux : je vous dirai qu'elle s'étend même jusques sur les plantes; se promène-t-il dans son jardin, il arrose celles qui sont desséchées; il relève celles qui sont abattues, & donne des soutiens à celles qui seroient forcées de ramper.

« Il n'a jamais souffert qu'on captivât l'eau chez lui, pour la forcer de s'élever en l'air : il veut qu'on l'abandonne à sa

pente ; en un mot c'est l'ami de la nature entière. »

Quand le troisième derviche eut achevé son récit, le premier prit la parole : « L'étoile de l'homme , dont nous venons de parler , est bien forte ; mais quoiqu'elle nous ait attiré presque invinciblement à lui, je pense d'après mes connoissances , que nous sommes dominés dans ce moment par une autre constellation plus puissante encore : nous avons marché au nom de Chebib , & nous sommes réunis ici à celui de G. B. V., dont je ne connois que les lettres que je vous dis. »

« Mes frères , les livres nous préparent , mais ce sont les événemens qui nous instruisent : attendons avec patience ceux qui doivent nous éclairer sur la rencontre singulière qui vient de nous réunir aujourd'hui. »

La conversation finit ainsi , & les trois religieux se levèrent & sortirent du jardin & du café.

On peut croire que Giafar ne perdit pas un mot de cet entretien. Il eut été infiniment intéressant pour lui, n'eut-il contenu que les éloges de son hôte & de son ami

Chebib ; mais son attention fut bien autrement réveillée , quand il entendit dire au plus ancien des derviches , que lui & ses frères lui paroissent rassemblés à un nom dont l'astre dominoit celui de Chebib même , & qu'il ne put douter que ce nom étoit le sien.

Le prince Barmécide ne se laissa point aller à un mouvement d'orgueil ; il avoit une trop haute opinion de la vertu , pour être entièrement satisfait de la sienne.

L'astre de Chebib devoit être plus brillant dans le ciel que le sien ; mais celui du lieutenant du calife pouvoit l'emporter sur la terre , où ce n'est pas la vertu qui donne la puissance & les couronnes.

Cependant le visir sentit redoubler son courage , en considérant ce qu'il y avoit de merveilleux dans le coup du sort qui avoit rassemblé ces trois derviches , pour leur faire tenir une conversation qui avoit tant de rapport à sa propre situation , & il en conclut au moins , qu'il n'étoit point aussi déchu dans les bonnes grâces du calife , qu'il avoit eu sujet de le croire : puisque dans les décrets du ciel , il étoit toujours visir , comme le désignoient les trois let-

162 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
tres G. B. V. , dont le derviche avoit parlé.

Il reprit le chemin de la maison de son hôte , parut satisfait des différens objets qu'il avoit vus dans la journée , sans entrer dans les détails d'une aventure qui eussent pu offusquer la modestie de Chebib.

Soumis à l'influence de son étoile , dont on lui avoit si bien désigné l'activité , le visir résolut de continuer à se cacher , pour n'en pas contrarier l'effet par une imprudence ; & comme les rues de Damas avoient été d'un grand secours pour son instruction , il ne devoit pas renoncer au plaisir de s'y promener , avec la précaution de se travestir de manière à être méconnoissable.

Un jour qu'il se pressoit pour revenir chez Chebib par des rues détournées , il fit un très-grand circuit ; la chaleur étoit excessive : il estimoit n'être qu'à trois ou quatre cent pas de chez son hôte ; mais peu habitué à une marche aussi forcée , l'haleine lui manquant tout - à - coup , il apperçut un sofa de marbre assez commode , sous une espèce de portique ; il s'y assit pour respirer un moment , & tira un

mouchoir de sa ceinture pour s'essuyer le visage.

Il étoit alors en face d'un palais soutenu par vingt-six colonnes, d'une architecture fort noble, éclairé par vingt-quatre croisées : il y avoit à chaque croisée un petit jardin sur une terrasse, dont chacun présentoit une sorte de variété.

Pendant que cet agréable spectacle fixoit ses regards, une des croisées s'ouvre : il y paroît une jeune personne de seize ans, d'une beauté si ravissante, que jamais rien de comparable ne s'étoit offert aux yeux du visir.

« Certes, se dit-il à lui-même, il est écrit que le soleil & la lune s'éclipsèrent trois fois pour Mahomet, qui fut le véritable astre de la terre ; mais je suis maintenant tenté de croire que nos écrivains nous ont trompés. Les flambeaux de ce monde n'ont cédé que deux fois à notre lumineux prophète, le droit de l'éclairer ; ils attendoient sans doute la naissance de l'objet ravissant qui vient de s'offrir à ma vue, pour l'honorer par une troisième éclipse de leur part. »

Pendant que Giafar se livroit à ce pre-

mier enthousiasme, la jeune personne arrosoit ses fleurs, qui sembloient se ranimer à la simple approche de l'humidité bienfaisante qu'elle alloit répandre sur elles.

Après que cette céleste beauté eut fini de répandre sur les fleurs l'eau qui étoit dans la cruche de porcelaine qu'elle avoit à la main, elle se retira, ferma la croisée & disparut.

Le visir s'attendoit qu'elle viendrait arroser les autres petits jardins ; mais son attente fut trompée : il resta la bouche à demi ouverte, les yeux fixés, le col tendu vis-à-vis des croisées du palais où il a vu l'objet qui le tient dans le charme ; le trouve la nuit dans la même attitude dans laquelle se tint pendant trois cent ans Alilcaf (1), après avoir vu le superbe oiseau du paradis, qui étoit venu lui annoncer la venue de Mahomet.

Peut-être Giafar y auroit-il passé la nuit, tant sa passion naissante avoit pris sur lui d'empire, mais il fut tiré de cet état par l'arrivée imprévue de Chebib.

---

(1) *Alilcaf*. Il y a un chapitre de l'alcoran sous ce nom ; où l'histoire dont il est ici mention est rapportée tout au long.

Ce généreux hôte sortoit de l'appartenance de ses femmes, séparé de l'hôtel dans lequel il avoit coutume de recevoir les étrangers, par tout l'espace occupé par ses jardins. Il avoit été inquiet de ce que le prince tardoit plus qu'à son ordinaire à se rendre auprès de lui ; appréhendant quelque accident, & déguisé, pour être plus libre dans sa recherche, il sortoit par une porte de derrière, lorsque le premier objet qui se présente à ses yeux est le visir, absorbé, & en contemplation vis-à-vis des vingt-quatre croisées.

« Que faites-vous ici, mon cher ami ? lui dit Chebib ; j'appréhendois qu'il ne vous fut survenu quelque aventure fâcheuse.

« J'ai beaucoup marché dans la journée, reprit Giafar : me trouvant fatigué, & ce sofa m'ayant paru commode, j'y prenois quelque peu de repos.

« Venez en prendre chez moi, reprit Chebib, vous serez plus à votre aise. » Le visir essaye de se lever ; mais il sembloit cloué à cette place par quelque enchantement, & son corps lui parut excessivement lourd, quand il voulut le tirer d'un endroit où son ame demeuroit attachée.

Il fit cependant un effort pour déguiser à son hôte le désordre dans lequel il se trouvoit, & le suivit à son palais ; mais sans qu'il lui fut possible de dire un mot, sans être en état de profiter d'un excellent soupé qui lui étoit préparé, sans pouvoir jouir des agrémens d'une magnifique soirée, dont Chebib s'étoit étudié à augmenter pour lui les (1) délices : il s'alla coucher dans un état de trouble, dont son généreux ami eut sujet de s'alarmer.

La nuit fut tumultueuse : il ne fut pas question d'un seul instant de sommeil ou même de repos pour le visir ; s'il étoit resté immobile sur le sofa de marbre, l'agitation ne lui laissoit pas trouver dans son lit une seule place qui lui fut commode.

---

(1) On ne peut rien comparer à l'agrément des nuits à Damas. Le ciel, dégagé de toutes vapeurs, y est d'une pureté parfaite. Les eaux qui entourent la ville & la parcourent, y répandent une fraîcheur délicieuse, qui dédommage amplement de la chaleur excessive du jour ; il n'y tombe jamais de ferein. Sous les califes, dans le temps, comme le disent les poètes arabes, où *les fleuves rouloient des flots de lait*, tous les jardins & les bords des fleuves de Damas étoient remplis de musiciens & de musiciennes ; c'étoit le temps des jouissances de toute espèce.



Les angoisses de la nuit se peignirent sur sa physionomie , & quand Chebib entra le matin dans sa chambre, il lui trouva le pouls ému , l'œil ardent & le teint altéré : il en conçoit de l'inquiétude , & mande sur le champ son médecin : cet homme étoit très-habile , & ne tarda pas à en donner la preuve.

Il examine le malade ; étudie le jeu de la respiration , les yeux : prend le bras , & manie la peau à plusieurs reprises : enfin il s'arrête à consulter les battemens du pouls ; après un quart d'heure d'observation , il demande une plume & du papier , rédige sans dire un seul mot sa consultation & la remet à Chebib ; celui-ci l'ouvre avec un empressement mêlé de crainte , & lit.

« La maladie de votre hôte est une violente inflammation , dont le siège est dans le cœur : elle s'y est introduite par les yeux , & ne peut être guérie que par l'objet qui a causé son mal. Tout autre remède seroit inutile. »

Chebib remet le papier à Giafar , qui le lit d'un air étonné. Le généreux Chebib ,

168 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
profitant de ce moment de surprise , lui  
adresse la parole.

« Eh quoi ! lui dit-il en riant , mon cher  
hôte , mon ami , mon frère , vous avez  
un secret de cette nature , & je n'en suis  
pas le confident : il faut qu'un médecin  
me fasse connoître votre mal ! Puisque les  
secours de son art vous sont inutiles , que  
tardiez-vous à faire usage des miens ? Quel  
autre que moi s'emploieroit avec plus de  
zèle , à vous procurer l'objet dont la  
possession peut manquer à votre bonheur !  
Est-il à Damas ? En quel endroit l'avez-  
vous vu ?

« Rappelez - vous , mon cher Chebib ,  
dit Giafar , l'endroit où vous m'avez trouvé  
assis. Une jeune personne comparable par  
la beauté , la fraîcheur , l'élégance de la  
taille & les grâces , à ce que nous lisons  
des Houris , est venue arroser des fleurs  
dans un petit jardin , sur une terrasse en  
face du sofa sur lequel je m'étois arrangé  
pour prendre quelque repos.

« Jamais je n'ai vu de si beaux yeux !  
malgré la douceur inexprimable qui en  
tempéroit l'éclat , le feu de ses regards  
transformoit en Iris l'eau qui s'échappoit  
de

de l'arrosoir pour imbiber la tige des plantes ; elle sourioit à son ouvrage , comme fait l'aurore au lever du soleil dans les plus beaux jours ; ses bras d'une rondeur , d'une souplesse , d'une forme charmante , étoient légèrement colorés de tamarena , dont la poussière répandue sur ses beaux cheveux envoyoit jusqu'à moi un délicieux parfum , tandis que sa charmante physionomie , relevée par tout ce que l'art pouvoit ajouter de plus piquant à ses traits , sembloit exiger , avec mon hommage , celui de la nature animée , qui sembloit jouir de la vue de tant de perfections ! »

« Oh , mon cher ami ! repartit Chebib , qu'il est heureux pour moi de pouvoir contribuer à votre satisfaction , & vous rendre le repos & la santé que pourroit vous enlever une passion décidément malheureuse ! Je connois l'objet pour lequel vous êtes enflammé , & vous pouvez aspirer à sa possession.

« Les beautés de l'ame sont chez elle compagnes de celles du corps : elle est l'innocence même ; cependant l'époux auquel elle vient d'être liée , s'est vu dans la nécessité , par un manquement accidentel

à la loi, dont lui-même s'est rendu coupable, de s'imposer la dure obligation de la repudier, ce qu'il a fait aujourd'hui même ; ainsi je vous promets de la faire passer dans vos bras.

« En vous livrant à votre passion, ne vous faites aucun scrupule sur ce qu'il en doit coûter à ceux qui vont contribuer à votre satisfaction ; soyez heureux, mon cher visir, & vous êtes sûr que vous en allez faire beaucoup plus que vous ne pensez. »

Giafar fut en même temps bien surpris & bien soulagé par l'engagement que prenoit son hôte avec lui : « Il faut, dit-il à Chebib, convenir avec moi que mon père ne m'a point trompé, en m'annonçant que Damas m'offriroit merveille sur merveille.

« Il paroît à mes yeux un prodige de beauté, & l'amour en opère un autre en ma faveur, en me faisant parvenir à la possession de ce ravissant objet par le secours de la plus tendre amitié. »

Chebib, à l'instant même, sort de l'appartement où il étoit avec Giafar ; il traverse ses jardins, & se rend au petit palais

soutenu par les vingt - quatre colonnes , vis-à-vis desquelles le prince des Barmécides étoit tombé en extase à l'apparition de Negemet-il-foupeh , la plus jeune & la dernière des femmes qu'avoit épousé l'hôte du grand visir , & la plus tendrement aimée de lui.

Cet époux généreux , par une conversation d'un moment , s'est bientôt assuré que c'est Negemet elle-même qui arrosoit son jardin , tandis que Giafar étoit sur le sofa.

Il s'agit de la disposer à contracter de nouveaux nœuds , bien plus avantageux , & pour sa famille & pour elle-même ; mais il en faut rompre d'autres qui ne sont point sans agrémens pour elle , & dont surtout elle n'a jamais ressenti le poids : heureusement il croit pouvoir s'applaudir alors de n'avoir à combattre d'autre passion que la sienne propre : cependant il sent que la proposition qu'il doit faire ne peut être présentée qu'avec les plus grands ménagemens.

Ce n'est point à lui qu'il convient de présenter à une jeune personne des idées , qui lui fassent envisager une position beaucoup plus heureuse que celle dans laquelle

172 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
elle se trouve ; un père & une mère ambitieux la détermineront sans la blesser. Il se contente de lui adresser affectueusement ces paroles :

« Je vous aime tendrement , ma chère Negemet , & je me sens capable de tout faire pour assurer votre bonheur : peut-être vais-je vous causer un moment de chagrin , dans cet instant même où je n'ai en vue que votre plus grande satisfaction : pour prix de ces dispositions , dont je serois prêt à faire preuve en exposant , s'il le falloit , pour vous ma vie , cédez avec complaisance au désir que j'ai que vous vous retiriez pendant une semaine auprès des respectables auteurs de vos jours ; attribuez à un vœu inconsideré le violent effort que je me fais pour me faire séparer de vous pendant cet intervalle ; & , en me rendant justice , pensez que je ne serai occupé que de votre bonheur. »

Negemet-il-soupeh , élevée dans la soumission au sein de sa famille , n'a pas encore fait le moindre usage de sa volonté ; elle considère l'ordre de retourner pour quelques jours chez ses parens comme une grâce qu'elle n'auroit osé demander ,

& au lieu de se formaliser de cette proposition, son innocence la porte à en remercier Chebib.

Cependant, celui-ci a fait prier Sheffandar - Hazan de se rendre chez lui pour affaire importante; l'émir arrive chez son beau-fils, & les propositions entr'eux se font en termes plus découverts.

« Votre fille, mon cher Sheffandar, est une perle à mes yeux; mais je trouve un moyen d'assurer à jamais sa fortune & la vôtre, au milieu des révolutions auxquelles les choses humaines sont sujettes : j'étois enchanté d'être votre gendre; mais un homme, à tous égards préférable à moi, a oui parler très-avantageusement de l'aimable Negemet & l'adore. Mon amitié en doit le sacrifice à vous, à votre famille & à lui : emmenez-la chez vous; faites-lui désirer son bonheur : je trouverai le mien même dans la grandeur de mon sacrifice, & serai trop heureux dès que j'aurai pu en faire d'autres à ce prix.

« Comme il faut que rien ne la blesse dans l'abandon que je fais du bonheur de la posséder, ne précipitez rien : choisissez votre temps & prenez vos mesures.

« Quand vous l'aurez amenée à notre but, vous me ferez avertir, & je la répudierai devant le cadi, de manière qu'il n'y ait rien de désobligeant pour elle ni pour vous; mais que notre secret reste jusqu'à ce moment concentré entre vous & votre épouse. Je n'ai pas besoin de vous en exagérer les conséquences; une seule suffit pour vous déterminer: celui qui épousera votre fille ne fait point que je suis marié à Negemet; quoiqu'il sache qu'elle est mariée; & j'ai des raisons pour ne pas passer auprès de lui que pour un négociateur, qui, sans aucune sorte d'intérêt relatif à soi-même, veut lui rendre un service essentiel. »

Sheffandar ramena chez lui sa fille, déterminé à ne rien négliger pour entrer dans les vues de Chebib, dont il entrevoyoit les avantages, & l'hôte de Giafar s'empresse de le rejoindre.

« Mon prince, lui dit-il, en l'abordant, si le trop de fréquence de votre pouls n'a pas trompé le médecin, vous devez être à présent dans une parfaite convalescence: & vous pouvez vous promettre de posséder sous peu de jours celle dont dépend votre parfait rétablissement. Le mari ne désire



que de voir jouir du sort le plus heureux le jeune objet que la fatalité du sort le force à répudier : les parens de la jeune personne & elle-même se garderont bien d'y apporter obstacle ; une seule chose s'oppose à ce que votre bonheur soit très-prochain. Vous ne pouvez pas vous marier inconnu , & conduit ici par le dessein , ce n'est pas à vous , mais à lui , à vous y faire reconnoître. »

Quelqu'amoureux que fut Giafar , il sentit qu'il devoit céder à la nécessité d'attendre ; en même temps pénétré de la grandeur du service que son ami venoit de lui rendre , il lui exprima dans les termes les plus forts qu'il put trouver , combien il étoit sensible à la chaleur , à l'activité surprenante de son zèle.

« Je ne prendrai de mesures , lui dit-il , que celles que me dictera votre sagesse , il me suffit pour être tranquille de me nourrir des espérances que vous me donnez , en attendant que vos soins généreux & le changement des circonstances puissent en favoriser l'accomplissement. »

Giafar étoit au comble de sa joie ; il avoit besoin de solitude pour pouvoir rêver

à son aise à l'objet dont il étoit épris ; il va la chercher dans les rues de Damas , & la trouve partout , même au milieu des foules qu'il traverse ; mais attentif à tout , comme il approchoit de la grande mosquée , il entend deux aveugles qui se reconnoissent à la voix , & se saluent.

« Ah ! c'est vous , Benphiros , dit le plus âgé au plus jeune , j'aurois bien des choses à vous communiquer. Vous savez que ma femme est barbaresque , qu'elle a connoissance de tous les livres de science occulte , qui sont dans le Dom-Daniel (1) à Tunis. Elle fait tous les jours des travaux sans que nous en soyons plus riches , mais elle découvre bien des choses secrètes ; elle m'a assuré que Giafar , le grand prince des Barmécides , étoit ici à Damas depuis quelques lunes ; c'est un pronostic tiré du Giaffer , qui l'a contraint à y venir. Le calife veut avoir un éclaircissement sur un fait , & son grand visir en est à la poursuite : mais nous ne sommes pas bien ici pour nous entretenir de ces mystères.

---

(1) Dom-Daniel. Espèce de musée de Tunis , dont la bibliothèque passoit pour contenir les manuserits sur la science occulte.

« Au contraire, dit le plus jeune aveugle, ce n'est point à présent l'heure de la prière, & personne ne vient ici actuellement. »

En disant cela, il étendoit le bras & cherchoit tout autour de lui avec son bâton, dont Giafar évitoit la rencontre.

Quand il crut s'être bien assuré qu'il n'y avoit point d'oreilles étrangères aux écouttes : « asseyons-nous sur le banc, dit-il à son camarade, & reprenons notre conversation.

« Votre femme vous a dit que le grand visir Giafar étoit à Damas : moi je vous apprends qu'il ne se passera pas deux jours sans qu'il soit reconnu, quoiqu'il se tienne bien caché.

« Et qui vous a dit cela ? dit le vieil aveugle. — C'est mon père, répondit l'autre, qui est né en Egypte ; il n'a pas lu des livres, il est lui-même en état d'en faire, étant en commerce avec les génies. L'histoire que j'ai à vous faire est bien longue & bien compliquée ; ayez la patience de m'entendre.

« Un de ces génies de la terre qui en gardent les trésors, & que mon père voit

178 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
presque tous les jours , Markaff , étoit devenu amoureux de la fille du Sultan d'Herak , & se proposoit de se montrer à elle pendant la nuit , pour essayer de lui plaire & de l'épouser : il s'enfonça dans sa demeure ordinaire , pour se préparer à s'offrir d'une manière plus brillante aux yeux de l'objet qu'il veut charmer. Comme il en ressortoit , enveloppé par une lourde vapeur , & porté par un tourbillon de vent souterrain , un nuage qui se rabat de la moyenne région de l'air sur la terre , l'arrête au passage : c'étoit le char qui portoit Tantoura , reine des génies.

« Malgré l'extraordinaire parure de son sujet , elle le reconnoit : Où vas-tu , dit-elle , chargé de toute cette magnificence ? qui veux-tu éblouir ?

« Grande reine , répond Markaff , en s'humiliant jusqu'à terre , je suis amoureux du plus bel objet qui soit entre les filles des hommes , & vais tenter ma fortune.

« Elle fera telle que tu la mérites , répond Tantoura ; peux-tu t'y connoître , demi aveugle que tu es ? Ce sera quelque beauté taillée sur un modèle approchant des vôtres.

« Ma reine, de jour, le soleil m'éblouit, mais la nuit & aux flambeaux, je vois aussi clair qu'un autre, & peut-être mieux. Je puis vous assurer que la fille du Sultan d'Herak, dont je suis passionnément épris, est la plus belle princesse qui soit sur la terre. Voilà un grand éloge, reprit Tantoura, & où prendrois-tu des expressions pour louer, si tu avois vu le jeune mortel que je viens de visiter à Damas, & pour la dixième fois depuis un mois, sans que je me sois fait encore appercevoir de lui? tu crierois au prodige. Je le quitte & je brûle d'y retourner; viens avec moi: confie ton corps épais aux vapeurs légères qui me soutiennent: elles ont du ressort & te supporteront. Je veux te faire convenir que ton choix ne sauroit être comparable au mien. » Tantoura veut, elle est reine, Markaff ne peut que lui obéir.

Le char de Tantoura s'élève & s'envole. Elle plane un instant sur Damas, & va s'arrêter sur une des dépendances du palais de Chebib. C'est son fils unique qui fixe les vœux de la reine des génies; en le voyant, Markaff est obligé de convenir qu'il n'est pas un plus bel objet sur la terre:

mais il soutient que la princesse d'Herak est aussi belle.

On s'entête , il faut en venir à la comparaison : & si aucun des deux ne veut céder , on appellera un tiers pour juge ; bientôt un nuage emporte le fils de Chebib , Tantoura & Markaff , & ils arrivent dans l'appartement de la princesse d'Herak.

Il n'étoit encore que minuit , mais tous les officiers du palais étoient endormis : Tantoura par un enchantement redouble leur sommeil , & pense que personne ne résistera à l'effet du charme ; mais la belle Zizialé , instruite par sa nourrice de tous les secrets des mages de Perse , exposée par sa science aux inconvéniens de la science , ne repose jamais sans avoir son livret de puissance sous son oreiller ; elle ne dort que d'un œil. Et si son bras droit est étendu négligeamment hors du lit , sa petite baguette retenue par un ruban est attachée à sa main gauche.

Quand Markaff l'a vue précédemment sans croire qu'il en fut apperçu , elle l'a parfaitement distingué : & quand il imaginoit pouvoir obtenir des droits sur elle ,

elle avoit déjà prémédité de le ranger au nombre de ses esclaves.

Lorsqu'elle le vit entrer avec Tantoura, elle affecta de dormir du plus profond sommeil, tout en se tenant préparée à ce qui alloit arriver.

On met le jeune Chebib à côté d'elle, elle le prend d'abord pour une créature céleste; bientôt la conversation de Tantoura & de Markaff lui apprend que le beau jeune homme qui partage alors son lit, n'y est apporté que comme un objet de comparaison; elle-même elle devient victime d'un charme contre lequel les précautions qu'elle a prises ne peuvent rien; c'est celui de l'amour.

Cependant Tantoura & Markaff s'échauffent à disputer sur la prééminence de l'objet de leur choix, & ne peuvent convenir de rien, ni se céder l'un à l'autre. Enfin Tantoura se décide à appeler un tiers pour décider entr'eux: elle frappe du pied, & le génie Karkafs se présente.

C'étoit, à l'apparence, une espèce d'animal, de moins de trois pieds de haut: il tenoit de l'homme, car il avoit la moitié d'un visage, l'autre étoit entièrement effa-

cée ; une barbe traînant à terre descendoit de ce profil sillonné de rides. Son menton appuyoit sur le genou : par derrière , son corps entier représentoit une bosse allongée , supportée par un pied de bouc qui alloit & venoit assez lestement à l'aide de deux béquilles , l'autre pied étoit retronffé par dessus l'épaule. Je puis vous peindre ce génie : mon père me l'a fait voir , il est aussi rusé que laid , & il fournit au besoin des expédiens aux autres génies.

Quand Karkafs eut paru , Tantoura lui porta la parole. « Vieux monstre , lui dit-elle , nous sommes en dispute ici , Markaff & moi ; nous y avons chacun notre idôle , & les voilà réunies l'une auprès de l'autre , sur le chapitre de la beauté , personne ne doit être aussi désintéressé que toi ; car tu n'y as aucune espèce de prétention , regarde ces deux objets qui sont sur ce lit ; & sans faire aucune attention au sexe , décide lequel des deux l'emporte sur l'autre par la beauté. »

Karkafs s'avance vers le lit à cloche-pied , il déploie son squelette hideux & décharné , enseveli sous sa barbe ; & sa demi-tête se trouve élevée à la hauteur de six pieds.



En se recourbant, il approche à plusieurs reprises son œil chasteux, les deux charmans visages, & quand il se croit en état de prononcer, il revient au milieu de l'appartement se remettre dans sa première attitude, & prend la parole.

« Grande reine ! & vous Markaff ! vos disputes sont vaines, chacun des deux êtres que je viens de contempler réunit, selon son sexe, des beautés qui les rendent absolument incomparables, ils sont faits l'un pour l'autre ; & comme sans doute j'y ai regardé de plus près que vous, j'ai vu la marque de l'étoile qui doit infailliblement les unir.

« J'ignore quelles pouvoient être vos vues ; mais je fais qu'on ne gagneroit rien à contrarier leur destinée ; car, comme dit le proverbe du peuple : *où le sort a décidé, la sorcellerie ne peut rien* ; faites les choses de bonne grâce ; renoncez à vos prétentions quelles qu'elles soient, prévenez le destin à qui vous ne pouvez pas donner un démenti, en unissant sur le champ ces deux objets de votre affection. »

Tantoura s'approche alternativement du jeune Chebib & de Zizialé ; elle a reconnu

184 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
le signe infallible, remarqué par Karkafs,  
& prend sur le champ son parti.

Elle avoit au doigt deux bagues superbes, elle met la plus belle des deux au doigt du jeune Chebib, & l'autre à celui de la princesse d'Herak, prend la main droite de l'un & celle de l'autre, les unit & donne un baiser à chacun d'eux.

Markaff & Karkafs eussent bien voulu en faire autant, mais le respect pour leur reine les contenoit.

Les jeunes époux sont presque aussitôt séparés qu'unis : car Tantoura, ayant congédié les génies, enlève son charmant protégé & le reporte à Damas.

En paroissant dormir d'un profond sommeil, la belle Zizialé n'avoit rien perdu de tout ce qui s'étoit dit, & avoit habilement profité de ce qui s'étoit passé.

Elle se voit destinée au plus aimable des hommes qui soient sur la terre : elle a déjà su s'assurer qu'elle ne lui est rien moins qu'indifférente : elle ne connoit ni son nom ni son état ; mais elle a les moyens d'apprendre l'un & l'autre ; son ame se remplit de toutes les douceurs qui assaisonnent l'amour naissant, & à peine

Tantoura se fut retirée, que la princesse s'endormit dans les bras de ces agréables fantômes que l'espérance a coutume d'enfanter.

Son réveil ne fut pas si gracieux. Il étoit arrivé à Herak un ambassadeur du Sultan du Curdistan; il venoit demander la princesse en mariage pour l'héritier de cette couronne. Tous les avantages possibles faisoient désirer cette union au Sultan d'Herak, & il ne s'attendoit pas que sa fille y pût apporter la moindre résistance; sa surprise fut extraordinaire, quand elle lui répondit qu'elle ne pouvoit disposer ni de sa main ni de son cœur, & qu'elle se résoudroit plutôt à la mort, qu'à épouser le prince du Curdistan.

Le Sultan, à cette déclaration extraordinaire, ne pouvant soupçonner sa fille d'en ignorer la valeur, alloit se livrer à un mouvement de colère; mais il sent qu'il fera mieux de se modérer.

« Princesse, lui dit-il, vous ne prétendez pas sans doute, que ma fille & mon héritière soit la maîtresse absolue de disposer d'elle-même; on va faire vos équipages,

186 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
& vous partirez avec l'ambassadeur qui  
viendra vous chercher.»

Zizialé fut consternée de cette réponse :  
peu de temps après, sa mère entra dans  
son appartement & la trouva fondant en  
larmes. « Quoi ! ma fille, lui dit-elle, vous  
voulez que nous refusions un prince jeune  
& beau, qui vous apporte une couronne  
à joindre à celle que vous hériterez un  
jour ? pourquoi lui refusez-vous votre main ?  
quel est ce caprice ? »

Si Zizialé eut su le nom de son amant,  
elle en étoit si fort éprise, qu'elle eut  
répondu naïvement : c'est que j'aime le  
jeune Chebib, mais tout en s'obstinant à  
refuser, elle fut obligée de se taire sur le  
motif de son refus.

« Que vous le vouliez ou ne le vouliez  
pas, ajouta la mère, comme c'est une  
affaire décidée, & que vous devez partir  
dans trois jours, cachez à l'ambassadeur  
de votre époux les dispositions défobli-  
geantes dans lesquelles vous êtes. Je vous  
trouve inconcevable, vous qui ne nous  
donnâtes jamais que des sujets de satis-  
faction. »

Après le départ de sa mère, Zizialé resta

bien chagrine ; il falloit qu'elle défobligeât des parens qu'elle aimoit avec la dernière tendresse : le fort & l'amour lui en faisoient la loi. Elle n'étoit pas même en état de faire une confidence entière de ses motifs ; les apprêts, de son départ & sa proximité ne l'inquiétoient qu'autant qu'ils la forceroient à se servir de moyens furnaturels pour se séparer d'une famille qu'elle alloit plonger dans le chagrin : & où iroit-elle pour se réunir à celui qu'elle aimoit ?

Comme elle étoit absorbée dans ces tristes idées , un importun se présente à elle ; c'étoit Markaff, qui n'avoit pas aussi exactement renoncé à ses prétentions sur elle, que Tantoura l'avoit fait à l'égard de Chebib.

En tout autre temps cette apparition lui eut été désagréable. « Que voulez-vous , lui dit-elle ? & qui êtes-vous ? — Je suis , lui répond Markaff, un génie qui ai contribué à votre union cette nuit, avec un charmant jeune homme , dont vous avez la bague ; je ne fais ce qui se passe autour de vous, je vous aime & je viens à votre secours. »

« Qui m'aime me sert, répond Zizialé ; entrez dans ce cercle : » elle en traçoit un ; Markaff, éperdu d'amour y entre : la jeune magicienne, plus savante qu'il ne la supposoit, se l'assujettit si bien, qu'il est maintenant le plus dévoué de ses esclaves.

Quand Markaff est de toute manière au point de ne pouvoir rien refuser : « vous savez qui est mon amant, lui dit la princesse, portez-moi sur le champ à l'entrée de la ville qu'il habite. » Le lourd Markaff devient un aigle pour obéir à celle qu'il aime, elle en feroit un papillon.

Il la pose, aux approches de la nuit, dans un de ces jardins qui sont à l'entrée des fauxbourgs de Damas; elle conserve ses traits, mais elle a déguisé son sexe & bruni la couleur de sa peau; ayant un arc & quelques flèches sur le dos, elle se présente à la porte d'une maison comme un jeune arabe du désert, qui vient demander l'hospitalité en attendant qu'on ouvre les portes de la ville.

On l'accueille avec bonté, & on lui indique un endroit où elle peut reposer pendant la nuit, après lui avoir offert les rafraîchissemens qui peuvent se trouver

chez des gens plus honnêtes que riches ; il n'y a pour tout habitant dans ce petit hospice, qu'un homme & une femme, leur fille âgée de quatorze ans, extrêmement jolie, & qu'on a cachée avec soin aux yeux du nouvel hôte.

Zizialé passe une nuit tranquille, l'inquiétude l'avoit empêché de dormir pendant les nuits précédentes ; elle se seroit réveillée tard, mais on fait un grand bruit à la porte de l'endroit où elle étoit couchée ; on l'ouvre : elle est réveillée par ces mots : « *voilà le ravisseur.* » Une femme échevelée les prononçoit, en la montrant du doigt ; & des gens de la police de Damas viennent s'emparer du coupable désigné, avant qu'il ait eu le temps de se lever.

On la conduit chez le cadi ; là on lui apprend le crime absolument irrémédiable qu'elle a commis, en attendant brutalement à l'honneur d'une vierge, dont le père & la mère l'avoient reçue avec tant d'humanité.

Il étoit bien facile à la prétendue coupable de prouver d'un seul mot son innocence, mais il eut fallu trahir un secret

190 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
qu'elle vouloit garder, & sans se compromettre, elle comptoit se tirer d'affaire avec son livre, sa baguette & Markaff.

Le crime qu'on lui impute lui fait baisser les yeux & se taire; mais son silence étant pris pour un aveu, elle entend dire qu'on va la mettre en prison jusqu'à-ce qu'on ait rédigé son jugement, & elle se laisse conduire sans résistance, sans former la moindre plainte.

Dès que le géolier l'a renfermée, elle appelle Markaff; le fidelle esclave paroît: « tire-moi d'ici, » lui dit-elle.

« Cela ne m'est pas aisé, lui répond le génie, votre baguette devient inutile dans la position où vous êtes, ainsi que la mienne; mais il est d'autres moyens.

« Je fais ce qu'on vous impute : un esprit de l'air m'a nommé le coupable : il s'est introduit de nuit dans la maison, qu'il connoît bien mieux que vous, à l'aide d'une échelle dont il s'est encore servi pour s'échapper : comme il a trouvé de la résistance, il a eu le nez mordu, & le visage meurtri; il n'a pas encore enlevé son échelle. Je vais me mettre à sa poursuite, & trouverai bien le moyen de le



forcer , si on vous conduit au supplice , d'y venir prendre votre place ; mais je n'ai pas un moment à perdre , & je pars pour aller ajouter aux remords qui doivent le tourmenter. »

Markaff s'éloigne. Zizialé se tranquillise & s'occupe de son amour ; un moment après elle voit revenir son esclave.

« Je viens , dit-il , de rencontrer Tantoura notre reine. Les choses changent de face ; vous êtes amenée ici par le fort , à ce qu'elle m'a appris. Il faut que vous vous laissiez conduire au pied de l'échafaud ; elle doit vous y suivre , sans être vue , & vous dire ce que vous aurez à faire ; dans ce moment-ci , un pouvoir supérieur nous fait agir tous trois comme des aveugles ; mais vous devez être sans défiance. »

La princesse d'Herak , naturellement confiante , & encouragée par la protection de la reine des génies , à qui elle doit les prémices de son bonheur , se résigne tranquillement à ce que vouloit Markaff , & s'abandonne entièrement au fort qui paroît la guider. . . .

Le jeune aveugle termina son récit dans cet endroit ; « nous saurons demain , mon

192 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
frère , continua - t - il , en s'adressant au  
vieillard , comment doit tourner cet évé-  
nement , & si Markaff ne trompe pas mon  
père , nous devons nous attendre à quelque  
merveille. » Après ces dernières paroles , les  
deux aveugles se séparèrent.

Quelque longue qu'eut été la conversa-  
tion , Giafar n'en avoit pas perdu un mot ;  
ce qui ne le regardoit pas particulièrement  
lui-même intéressoit trop son ami Chebib  
pour lui être indifférent. Zizialé , victime  
de l'amour & du sort , innocemment ex-  
posée , reveilloit en lui les sentimens de  
justice & de bienfaisance , & la merveille  
annoncée pour le lendemain avec tant de  
précision , enflammoit sa curiosité : il réso-  
lut donc de se rendre , travesti du mieux  
qu'il le pourroit , à l'endroit où la jeune  
amante du fils de son hôte devoit être ame-  
née au supplice.

En rentrant chez Chebib , il ne lui dit  
rien des découvertes qu'il avoit faites dans  
la journée. Jusques-là son hôte lui avoit  
laissé ignorer qu'il eut un fils d'une grande  
espérance : il respecta le secret qu'on lui  
en avoit fait , en attendant des événemens  
extraordinaires ,

extraordinaires, qui nécessairement devoient lui en attirer la confiance.

La soirée se passa entre les deux amis aussi agréablement que celles qui les avoient précédées. Giafar étoit celui des deux qui parut le plus gai, le plus à son aise. Chebib eut quelques distractions ; l'amoureux visir porté à s'inquiéter, par la nature même de la passion dont il étoit occupé pour la ravissante jardinière qui avoit fait sa conquête, craignit tout-à-coup que la négociation entreprise en sa faveur n'eût éprouvé quelques obstacles, & témoigna sa crainte à son ami qui le rassura.

« Non, lui dit Chebib, mon cher ami, ce qui doit faire votre bonheur ne sauroit éprouver d'obstacles, le sujet qui peut me causer quelque sorte de peine m'est absolument particulier. Le sort, vous le voyez par vous même, n'épargne ici personne : quand Giafar est son jouet, Chebib doit-il s'allarmer en se voyant sujet à un de ses caprices ? J'en essuye un dans ma propre famille, assez extraordinaire, dont il est inutile que je vous parle aujourd'hui, parce que tout peut s'évanouir demain : tranquillisons-nous, mon ami : nous sommes

194 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
ici des pièces d'échecs qu'un autre joue ;  
attendons , en faisant le bien qu'il est en  
notre pouvoir de faire , que celui qui  
conduit le jeu nous ait mis à notre place. »  
Après ce discours , la physionomie de Che-  
bib ayant repris toute sa sérénité , les deux  
amis allèrent prendre du repos.

Dès que le jour parut , Giafar se prépara  
à chercher l'aventure pour laquelle les deux  
aveugles lui avoient inspiré tant de curio-  
sité : il se travestit de manière à être  
méconnoissable à ses plus intimes , & va  
reconnoître l'endroit où se doit faire l'exé-  
cution , pour choisir la place de laquelle  
il pourra le mieux observer.

Il entre chez le traiteur le plus voisin  
du quartier , y mange sobrement , & va  
de là se placer sur un arbre qui étoit assez  
près du poteau auquel le coupable devoit  
être attaché , & le dominoit.

Le voilà dans la plus agréable posture  
où puisse se trouver un curieux , & rien ne  
pourra lui échapper : bientôt trois mendi-  
ans viennent se placer sur d'autres branches du  
même arbre , & il se réjouit en lui-même  
de la bizarre compagnie à laquelle il se  
trouve par hasard associé ; & rêvant à son

amour : « dans la position où je suis , se disoit-il , si Chebib & ma belle jardinière étoient à portée , & qu'il lui dit , votre amant est un des quatre personnages que vous voyez sur cet arbre , elle ne seroit pas trop flattée ; mais aussi je crois n'avoir jamais été mieux déguisé que je le suis dans ce moment. »

Pendant que le visir faisoit ces réflexions , le prétendu coupable , environné de tous les officiers de la justice , s'approchoit lentement de la place du supplice.

Dès qu'il est aux pieds de l'échafaud , il élève les bras vers le ciel , en faisant face à l'arbre sur lequel étoit le visir : « Oh Giafar ! s'écrie - t - il , prince des Barmécides , puissance au-dessus de toutes les puissances de la terre après le calife ! Je fais que vous êtes ici & que vous me voyez ; puisqu'on vous a fait connoître que je suis innocent , préservez-moi d'une mort prématurée & d'un supplice honteux. Vous vous cachez vainement dans Damas : sous peu vous y ferez découvert : saisissez le moment de vous manifester par un acte de bienfaisance , digne de votre caractère. »

Tous les yeux se sont tournés du côté

de l'arbre ; mais les trois mendiants alors compagnons de Giafar étant connus, on le prit lui-même pour un autre mendiant de plus.

Cependant l'apostrophe faite aussi à propos à son nom , donne lieu au juge de suspendre l'exécution : on savoit qu'Abdelmelek-ben-Merouan , roi de Damas, inquiet de l'arrivée du grand visir dans ses états , & de son obstination à s'y tenir déguisé, le faisoit chercher partout : on pense que le jeune coupable pourra donner des lumières au roi ; on le lui amène sur le champ.

« Qui vous a appris , lui dit le monarque , que le prince Giafar étoit à Damas ? — Je l'y ai vu , sire , & lui ai adressé la parole , répondit le personnage qu'on prenoit pour un criminel : il étoit sur un arbre en face de moi , au milieu de trois mendiants ; comme je le connois très-bien , si votre majesté veut faire annoncer un festin public pour d'ici à trois jours , il y viendra , & je vous le ferai connoître , de quelque manière qu'il soit déguisé. » Le roi de Damas renvoya Zizialé en prison,

& ordonna sur le champ que le festin fut annoncé par les crieurs publics.

Sire, dit alors Scheherazade, en interrompant un moment son récit, pour adresser la parole à Schahriar, il paroît extraordinaire que le visir ne fut pas même soupçonné d'être l'hôte de Chebib, qui recevoit dans sa maison tous les étrangers de distinction qui arrivoient à Damas; mais il faut observer que les plus grands personnages de l'état avoient été témoins de la réception que Chebib avoit faite dans sa maison de campagne à un étranger, qu'il y avoit comblé de toutes sortes d'honneurs, on n'en use pas de cette manière avec un homme qui cherche à déguiser son état.

Le magnifique & généreux Chebib honoroit encore plus la vertu que les grandeurs, il rendoit des honneurs à un sultan, mais il cherchoit à en combler un sage. Il avoit logé Giafar dans son propre appartement, & on prenoit le visir pour un savant astrologue, avec lequel il passoit les nuits à étudier les conjonctions des planètes.

Il est temps de revenir à Giafar, que nous avons laissé sur l'arbre : quand il vit que Zizialé l'apostrophoit, il se trouva très-

198 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ;  
embarrassé ; mais quoique tous les yeux se  
fussent tournés de son côté, il n'appercevoit  
aucune démarche vers l'endroit où il étoit,  
il voit seulement que l'exécution de la sen-  
tence a été suspendue à son nom ; & il  
observe le chemin qu'on a fait prendre au  
coupable qui vient d'en faire un si heureux  
usage.

C'étoit celui du palais d'Abdelmelek-  
ben - Merouan ; il peut conjecturer que  
Zizialé, si bien instruite par la reine des  
génies , va assurer au roi de Damas qu'elle  
a adressé la parole au grand visir lui-même,  
qui étoit sur un arbre en face de l'échafaud ;  
il ne doit donc point balancer à s'éloigner  
sur le champ de l'endroit où il a été re-  
connu ; il presse sa marche pour se rendre  
au palais de Chebib , en prenant les rues  
les plus détournées.

En rentrant chez son hôte, il lui raconta  
son aventure , sans lui faire pressentir qu'il  
connût ce jeune criminel , par lequel il  
avoit été mis dans un si grand embarras ;  
& il conclut par dire , qu'il voyoit à re-  
gret combien il lui devenoit impossible de  
demeurer plus long-temps inconnu.

Mon ami , lui répond Chebib , vous



devez regarder comme une très - grande merveille de l'avoir été pendant deux mois.

N'admirez-vous point que l'étonnement où on doit être dans Bagdad sur votre absence ne soit pas parvenu jusqu'ici ? que Abdelmeleck, l'homme le plus inquiet, le plus soupçonneux de la terre, ne vous ait pas déterré par ses espions ; lui qui en a tant dans Damas : lui à qui votre affectation de vous cacher doit donner plus d'inquiétude qu'à personne ?

Convenons que c'est le fort qui dérobe votre présence aux regards du roi , pour des desseins ignorés de vous & de moi, & attendons avec patience que celui qui tient le voile sur vous prenne le soin de le lever.

S'il y a un homme heureux, c'est celui qui se foumet à sa destinée, & qui l'attend sans défiance ; vous n'avez pas à vous repentir de vous être livré à votre curiosité ; abandonnez - vous à la même pente qui vous porte à tout voir & à tout entendre ici, il se peut que vous y recueilliez des connoissances utiles à vous & au calife, que je suis absolument hors d'état de vous donner, & si tout-à-coup le masque qui

vous couvre vient à tomber , vous ferez l'usage qui vous fera infailliblement suggéré , de la considération & du respect qui vont vous entourer.

« Ma fortune est bien extraordinaire , dit Giafar : — pas plus que celle d'un autre homme , reprit Chebib ; il y a toujours ici-bas quelque malignité attachée à notre étoile. »

Je dois vous paroître très-heureux , & je m'estime tel en effet , de posséder chez moi un ami tel que vous : d'être l'instrument marqué par le ciel pour vous adoucir ce qu'il y a d'amer dans l'épreuve momentanée à laquelle vous êtes soumis : mais pensez-vous que je n'aie pas les miennes ?

J'ai un fils unique , âgé d'environ seize ans ; je l'aime autant qu'un père peut & doit aimer , & jusqu'ici , je croyois ne pouvoir que me louer du bonheur d'avoir un semblable héritier ; je le tiens à la campagne , éloigné de sa mère & de mes autres femmes , qui ont trop d'amitié pour lui ; il est plus à portée de se livrer à l'étude & à ses exercices , sous la conduite d'un sage gouverneur ; je comptois vous donner la surprise , avant votre départ ,

de vous le présenter , en vous priant d'em-mener avec vous cet autre moi - même , mais j'avois une petite précaution à prendre auparavant.

J'ai un ami intime , qui a une fille char-mante , & nous étions convenus de les marier tous deux devant le cadi , un mo-ment avant le départ de mon fils ; il auroit passé un ou deux ans auprès de vous ; il seroit revenu de Bagdad véritablement homme & digne de ce nom.

J'ai cru essentiel de le préparer à l'union projetée entre mon ami & moi ; imaginez , mon cher prince , quel a été mon chagrin lorsque mon fils m'a dit qu'il ne pouvoit plus prendre de femme vu qu'il étoit marié , qu'il avoit déjà couché avec sa femme , qu'elle étoit belle à ravir , & qu'il n'en auroit jamais d'autre.

J'ai grande confiance en son gouverneur , qui est un vrai sage ; j'ai craint quelque in-fidélité de la part des eunuques ; j'ai eu la certitude qu'on n'avoit pas laissé appro-cher une femme de mon fils.

Il a montré une bague qu'on lui a don-née , elle a paru d'un grand prix ; on vouloit me l'apporter , il l'a cachée. Sa

mère a fait des vains efforts pour tirer de lui le récit d'un rêve extravagant dont il s'occupe. Enfin il est ici malade , & vous me voyez dans une grande peine.

Giafar , qui n'étoit pas guéri lui-même de son amour , compâtit à la situation du jeune Hazad - Chebib , & au chagrin de son père.

Il auroit pu dévoiler bien des choses ; mais il ne crut pas à propos de le faire , il n'avoit d'autre idée de la princesse d'Herrak que celle qu'il en avoit pu prendre sur le récit de l'aveugle , & vouloit en garder le secret & pour le père & pour le jeune homme , jusqu'à ce qu'il eût vu mettre à fin l'histoire de la princesse , & qu'il eût pu voir si le mariage fait par les génies étoit une illusion ou un décret du destin.

Cependant il engagea le père à le mener dans le moment même auprès de ce fils chéri , & malade.

« Qui vous assure , mon cher ami , lui dit-il , que la guérison de votre fils ne soit pas un des objets pour lesquels j'ai été envoyé ici en aveugle , pour y être éclairé par des aveugles ? Je ne saurois vous en

dire davantage maintenant ; mais quelque jour, quand l'événement nous aura instruits, j'espère vous faire toucher au doigt qu'il est des hommes choisis entre tous les hommes, sur qui le ciel veille plus particulièrement, & qui servent pour ainsi dire de chaînons aux destinées des autres ; nous en avons des exemples dans Mahomet & nos prophètes. L'étoile de votre fils l'appelle sans doute à quelque œuvre particulière, essentielle au bien général, & je suis envoyé peut-être par la mienne, pour le préserver ou pour le secourir.»

Chebib sentit la sagesse du raisonnement de Giafar ; tous deux le lendemain prirent le chemin de la maison de campagne où on avoit envoyé le jeune homme, pour qu'il pût plus aisément se rétablir.

Ils le trouvèrent à la promenade avec son gouverneur, mais languissant : les caresses que lui fit son père parurent le rassurer & le ranimer.

Il salua de la meilleure grâce possible cet ami intime de son père, dont sa mère & son gouverneur l'avoient entretenu. Chebib ayant tiré le gouverneur à part, laissa Hazad seul avec Giafar.

Dès que le prince des Barmécides se vit seul avec le jeune élève, il lui parla sur le ton de l'intérêt le plus tendre & le plus doux, de cette mélancolie dont il sembloit être affecté, il le pressa de lui en dire le motif.

« Hélas ! seigneur, lui répondit Hazad, je voudrois pouvoir me cacher à moi-même une passion qui fait de la peine à mon père, mais elle ne me laisse aucun relâche : je suis marié, & si amoureux de ma femme que je ne saurois prendre le moindre repos.

« Mais, lui dit Giafar, est-ce dans le palais de votre père que vous l'avez vue ? On assure que vous n'êtes pas sorti ; savez-vous qui elle est ?

« Je n'en fais rien, répond Hazad, mais elle efface en beauté les plus belles fleurs des jardins de mon père. Je ne fais pas où j'étois, l'endroit me paroissoit très-brillant ; tout-à-coup je me suis trouvé, comme endormi à côté d'elle, puis elle m'a serré plusieurs fois tendrement la main, cela m'a presque réveillé, je sentoie comme un feu qui couroit dans tout mon corps, je lui rendois doucement son serrement de main, sans savoir ce que je faisois.

« Il y avoit du monde dans son appartement , mais je ne voyois qu'elle ; on disoit qu'on nous marioit , & cela me remplissoit de joie ; on nous mit à chacun une bague , & la mienne m'est restée , elle m'est plus chère que la vie.

« Voyez , seigneur , si je ne suis pas bien malheureux , car je ne saurois obéir à mon père , puisque j'ai été uni au plus charmant objet qui soit sur la terre , quoique le moment d'après j'en aie été séparé ; on voudroit que j'en épousasse une autre ! Cela ne m'est pas possible.

« Au moins , si on ne me parloit pas de cette autre femme , je pourrois me consoler , dans l'espérance de revoir un jour la mienne ; car pourquoi ne la reverrai-je pas comme je l'ai vue ? elle doit souffrir autant que je le fais , de se voir séparée de moi , car elle m'a serré bien tendrement la main , & sûrement elle m'aime de tout son cœur. »

Giafar fut bien attendri par les détails de cette confidence. « Cher jeune homme , dit-il , vous me confierez votre bague pour un instant ; je la ferai voir à votre père , & je vous engage ma parole de musulman de vous la rendre un moment après ; j'es-

père obtenir de lui que le mariage dont on vous parle soit absolument suspendu , mais si cette grâce ne m'est point refusée , il faudra que vous ayez un peu de complaisance pour votre père & pour moi : vous ne prenez point de nourriture ; je vais vous en faire servir , & vous mangerez pour prendre assez de force pour monter à cheval & nous suivre à Damas , car vous n'êtes malade que de langueur & d'épuisement.»

Hazad , sur cet espoir , confia sa bague & promit de faire ce qu'on exigeoit de lui ; Giafar alla joindre Chebib , & lui montra le bijou qui venoit de lui être remis. C'étoit un rubis balais , inestimable pour la grosseur & le feu.

Le gouverneur alla retrouver son élève , avec ordre de faire servir le dîner , & Chebib convaincu que les arrangemens humains doivent céder à ceux dont le sort paroît s'être absolument réservé la conduite , renonça aux projets d'établissement qu'il avoit faits pour son fils , en attendant que le mystère de la bague vint à se développer de lui-même.

Le jeune Chebib étoit demeuré inquiet



du succès de la négociation de son nouvel ami ; mais son père l'aborda d'un air si caressant , si ouvert , qu'il fut dans le moment rassuré ; bientôt après Giafar lui remit la bague au doigt , on se mit à table , & le jeune homme en perdant une partie de son chagrin recouvra son appétit.

Les amis passèrent le reste de la journée & de la nuit dans la maison de Chebib , le lendemain ils rentroient dans Damas , quand ils entendirent le crieur public annoncer dans les différens quartiers , le superbe festin auquel Abdelmeleck-Ben-Merouan invitoit les grands de l'état , les citadins & les étrangers , pour le jour qui devoit suivre.

« J'accompagnerai votre fils & vous à cette fête , dit Giafar à Chebib ; les étrangers y sont invités , & on dira que vous y avez conduit votre astrologue ; cela sera plus naturel que si vous y paroisseriez sans moi , mais je prendrai le turban & la robe indienne , pour mieux caractériser le personnage que je dois jouer. » Cet arrangement ayant été pris , les deux amis se disposent à l'exécution de la partie qu'ils avoient faite pour le lendemain.

Nous avons des intérêts trop pressans à suivre, pour détailler ici les apprêts de la fête superbe qu'Abdelmeleck donnoit au public.

Ce souverain, avare par caractère, vouloit paroître généreux, & dans les occasions d'apparat il donnoit dans la profusion; mais il savoit reprendre en détail sur le peuple ce qu'il avoit sacrifié à l'ostentation. Il y avoit trois cent tables, couvertes de tous les mets imaginables, dans les cours extérieures, les places & les avenues de son palais; deux mille esclaves étoient employés à les servir au son des instrumens de toutes les espèces : chacune des tables étoit sous une tente séparée; c'étoit un camp au milieu d'une ville.

Abdelmeleck se félicitoit de donner un aussi superbe spectacle à l'inconnu Giafar, & de lui faire voir comment on savoit surpasser la générosité si vantée de Chebib; en même temps il s'occupoit des moyens par lesquels le jeune coupable prétendu alloit lui faire découvrir le grand visir, au milieu d'une foule pareille.

« Sire, lui dit Zizialé, il est à la fête sous une des tentes; en même temps elle

lui fait voir en l'air un papillon blanc d'une grandeur extraordinaire : » suivez - le de l'œil , fire , entrez dans la tente sur laquelle il ira se poser : il y entrera après vous , & se placera sur le turban du grand visir. »

Le roi fait ce que Zizialé lui a conseillé , & Abdelmeleck vient saluer Giafar , qui étoit assis à une des premières tables , entre Chebib & son fils.

Le visir , dès qu'il est reconnu , renonce à son déguisement , & reçoit les empressements du roi de Damas avec le respect dû au souverain dans les états duquel il se trouve.

Abdelmeleck engagea Giafar & ses deux compagnons , à passer sous la tente royale ; partout où ils se montrent , des voix s'élèvent & crient : « vivent le grand prince Giafar & Abdelmeleck-Merouan : » bientôt ces cris rétentissent de toutes parts dans le camp , la foule se rassemble autour de l'endroit où l'on fait que doit être le lieutenant du calife.

Le roi de Damas affectoit de combler de prévenance Giafar , & même les hôtes de ce prince ; mais les sentimens de son ame n'avoient aucun rapport avec sa con-

210 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
duite extérieure ; comme il gouvernoit tyranniquement , comme il jalousoit & haïsoit Chebib , il se persuadoit que sur les délations de ce citoyen , Giafar avoit eu ordre de venir secrètement examiner la vérité des plaintes portées contre son gouvernement. Il n'y avoit qu'un semblable motif , ou celui d'une disgrâce dans laquelle le prince des Barmécides pouvoit être tombé , qui eût pu engager le plus grand personnage de l'empire à s'absenter de Bagdad pendant un temps aussi considérable , & à mener la vie obscure & privée à laquelle il paroïssoit s'être condamné.

Dans ces deux cas , Abdelmeleck se proposoit de perdre Chebib , & dans celui où le grand visir seroit disgracié , d'achever de l'accabler.

Ces réflexions étoient couvertes des dehors de l'empressement , du respect & du plaisir apparent de posséder à son tour , ne fut-ce que pour un instant , un hôte qui pouvoit passer pour le second personnage de l'univers.

Pendant que le roi de Damas est distrait sur tout ce qui se passe dans le palais , par ses réflexions & par la nécessité de

faire ses honneurs, Giafar ouvre la main, & y trouve un petit papier. Markaff, sur l'ordre de Zizialé, de papillon s'est transformé en billet, sur lequel est écrit : *Occupez-vous du sort de la personne qui s'est adressée à vous, étant au pied de l'échafaud.* Le billet dispaçoit sur le champ, mais le prince n'en a pas oublié le contenu.

« Je fus très sensible il y a trois jours ; dit-il à Abdelmeleck, à l'honneur que vous avez fait à mon nom, quand vous suspendites le supplice du jeune coupable qui se reclama de moi. Je crois savoir qui il est, & je le présume innocent : vous me ferez plaisir en le faisant conduire ici, & en le remettant entre mes mains. »

Abdelmeleck se préparoit à refuser. C'étoit une manière de tendre un piège à Giafar, & de voir l'opinion que ce visir avoit de son propre crédit.

« Vous savez, répondit-il au ministre, que le crime dont ce jeune homme est convaincu est irrémissible ; le calife seul peut lui faire grâce : c'est à vous, son lieutenant ici, à l'accorder publiquement en son nom. »

Giafar demeuroid embarrassé pour sa réponse, quand, tout-à-coup, des fanfares

212 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
guerrières annoncent des nouveaux hôtes  
à Abdelmeleck.

C'est Almokadan-Haffan, le général des  
Zorans (1), accompagné des officiers de  
son corps & suivi de toute sa troupe, qui  
s'étoit chargé de porter lui-même à Giafar  
son prince, la lettre qui le rappeloit auprès  
du calife.

Parmi les expressions très affectueuses  
qu'elle contenoit, on y trouvoit quelques  
petits détails relatifs au voyage de Giafar  
à Damas, conçus en ces termes.

« Vous devez, mon cher visir, être en  
» état de répondre à une de mes questions,  
» & les événemens nous mettront en état  
» vous & moi de satisfaire à toutes les  
» autres; j'y aurai ma part, je ne fais  
» quelle.

« Ce n'est point Haroun votre ami qui  
» vous a fait courir à Damas sur une mule :  
» le sort le vouloit ; le calife & votre  
» père n'ont été que ses organes.

« Je donnerai un tel éclat à votre ren-

---

(1) Tous les Zorans étoient de la race & de la tribu  
des Barmécides. Leur corps très-nombreux composoit  
la garde & la principale force de l'armée des califes.

» trée dans Bagdad , qu'elle fera oublier  
 » combien votre sortie en eût peu ; & la  
 » modeste obéissance , dégagée de tout  
 » murmure , que vous avez apportée à mes  
 » ordres, quels qu'ils fussent , en vous don-  
 » nant de nouveaux droits à mon amitié  
 » & à mon estime, vous concilieront l'ad-  
 » miration publique. » Pendant que Giafar  
 lisoit sa lettre , l'avant-garde des fidelles  
 Zorans arrivoit dans le camp , qu'elle fai-  
 soit retentir de sa musique guerrière.

Tous faisoient éclater leur joie du bon-  
 heur qu'ils avoient de rejoindre leur prince ,  
 tous à mesure qu'ils approchoient , venoient  
 un genou en terre lui baiser la main.  
 Giafar n'ayant retenu qu'Almokadan près  
 de lui , ordonna que les Zorans établissent  
 leur camp hors des murs de Damas.

Pendant que cette scène combloit de  
 joie Chebib , elle alloit beaucoup Ab-  
 delmeleck ; dès ce moment même il cessoit  
 d'être maître chez lui , & craignoit qu'Al-  
 mokadan - Hassan ne fut porteur d'ordres  
 du calife de toute autre nature que ceux  
 du rappel du visir ; car quel pouvoit être  
 le dessein du calife, en envoyant toute sa  
 garde à Giafar ? la conscience du roi de

214 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
Damas le rendoit alors fort malheureux.

La première chose qu'il imagine pour conjurer l'orage , s'il le peut encore , est d'envoyer chercher le jeune prisonnier pour le remettre à Giafar , avec les pièces de son procès. Pendant qu'on exécute cet ordre, il veut engager le grand-visir à venir occuper son propre palais ; le prince des Barmécides s'en défend avec la plus grande honnêteté.

« Chebib m'a reçu , fire , lui répondit-il , quand je lui étois inconnu , quand l'humanité pouvoit seule me recommander auprès de lui ; l'honneur que je puis lui faire aujourd'hui , comme lieutenant du calife , est une foible récompense pour tant de générosité : » en disant ces mots il prit congé d'Abdelmeleck , & retourna au palais de Chebib avec Almokadan - Hassan.

A peine ils y entroient , que le chef de la justice lui-même vint remettre , avec les pièces du procès , le jeune criminel prétendu entre les mains de Giafar.

Hazad-Chebib & Zizialé ne firent que s'entrevoir : Zizialé fut saisie d'émotion , mais elle eut la force de se contenir. Ha



zad fut si vivement ému lui-même qu'il se trouva mal.

Chebib, père d'Hazad, se trouble; mais Giafar le rassure. « Ce n'est rien, lui dit-il, mon ami : c'est un léger symptôme de ce mal que je ne connois que trop moi-même, puisque j'en suis encore tourmenté, malgré le tourbillon des affaires dans lesquelles je suis impliqué. Faites coucher votre fils sur le champ, faites donner un petit logement à part à ce jeune homme que le roi m'envoie, & avec lequel il faut que je m'entretienne; je vous rejoindrai dans le moment. »

Chebib va donner des soins à son fils; & des ordres pour qu'on loge le commandant des Zorans & le jeune prisonnier qui vient d'être élargi.

Dès que Giafar fait que celui-ci est seul, il entre dans sa chambre, en ferme la porte après lui, & adresse la parole à Zizialé.

« Princesse! à ce seul mot, vous voyez que nous nous connoissons; il ne me reste qu'un moyen de vous cacher ici, & de vous mettre dans le cas de suivre décemment votre projet. Vous allez passer pour

un jeune eunuque , que je conduis à Zobéïde , épouse du calife. Je dois prendre une épouse à Damas , vous l'accompagnerez sous votre déguisement ; en attendant , je vais vous cacher du mieux qu'il me sera possible , pourvu que vous ne vous trahissiez pas vous-même.

« Craignez surtout de rencontrer les yeux d'Hazad , vous seriez la cause de sa mort : attendez pour le voir que j'aie tout disposé de manière qu'il puisse être votre époux , de l'aveu de ceux à qui vous devez tous deux l'obéissance , & reposez - vous sur moi du soin de tout ménager pour cela : cessez , si vous m'en croyez , d'user de moyens extraordinaires ; c'est à la prudence & à la conduite qu'il faut s'en rapporter pour le succès d'un événement , sans doute indiqué par votre étoile , mais que de fausses démarches de plus d'une espèce avoient couru risque de déranger. »

Zizialé demeura confondue par le discours de Giafar. Elle crut que ce prince étoit inspiré , elle se détermina à la plus aveugle obéissance.

Dès que le visir a quitté la princesse de Perse , il vole à son ami Chebib : il le trouva

trouva auprès de son fils, déjà remis de l'émotion violente qu'il venoit d'éprouver. Le repos étant ce qui convenoit le mieux à ce jeune homme, ils sortent de son appartement en l'engageant par les paroles les plus affectueuses à s'y livrer.

« Je ne conçois rien, disoit Chebib en revenant à son propre appartement, à la révolution qui s'est faite dans le tempérament de mon fils Hazad; jamais je n'avois vu jusqu'ici de constitution plus robuste, & depuis quelque temps là moindre chose lui fait impression. »

« C'est, lui répond Giafar, que votre fils est véritablement amoureux. — Mais cela devoit-il être? reprit Chebib; car, malgré l'apparence que cette bague peut donner à l'événement qu'il raconte, je ne puis le considérer que comme un rêve. — Il y a plus que du rêve, mon ami, reprit Giafar; depuis qu'il m'a fait sa première confidence, nous nous sommes reparlés; il m'a décrit l'appartement où il s'est vu couché; je n'en connois pas un de cette structure dans toute l'Arabie. Et puisqu'il n'est jamais sorti de votre palais, vous savez vous-même si une seule de vos fem-

mes est logée dans une pièce dont le plafond & les murs soient ornés d'un grillage d'or, dont tout le fond soit de glaces, sur lesquelles on ait peint des fleurs; il faut que l'appartement qu'il a vu fut très-éclairé, puisqu'il dit en avoir été ébloui, & soyez assuré qu'il faut que j'aie, pour ainsi dire, deviné ce qu'il a essayé de me peindre. Or, mon ami, ce luxe est d'une recherche qui caractérise les palais de Perse.

« Et, dit Chebib, il auroit donc été, dans une nuit, porté & rapporté au fond & du fond de la Perse?

« Mon cher hôte, reprit Giafar, si votre fils est destiné par un décret à faire un mariage dont puissent résulter des avantages pour une certaine portion de la terre, quand le ciel s'en mêle, les espaces disparoissent en un moment.

« Omar faisoit le siège d'Alep, tandis que Fatmé son épouse s'agenouilloit à Médine pour la prière du soir : après l'avoir finie, oh mon Dieu! s'écria-t-elle, si je pouvois me trouver à l'heure même dans les bras de mon époux!

« A peine a-t-elle achevé de former le

vœu, qu'elle y est portée sur le champ, par les deux anges qu'elle avoit salués à droite & à gauche, avant de commencer sa prière (1).

« Prenez courage, mon cher ami; le ciel a opéré ici bien des merveilles en ma faveur, & comme vous avez été un de ses principaux instrumens à mon égard, s'il permet que des obstacles paroissent éloigner votre bonheur, en éprouvant votre vertu, soyez assuré que votre étoile fortira plus brillante du sein même de ces petits nuages. Tout me rassure pour vous, tandis que mon ame, tourmentée par une passion funeste, a perdu son équilibre.... »

Chebib, interrompant alors vivement son ami, lui coupe la parole. « La passion que vous avez conçue, lui dit-il, ne doit point faire votre tourment : la jeune personne que vous aimez se nomme Negemet, je vous conduirai demain chez l'émir Sheffandar-Hassan son père avec le cadi; vous l'épouserez, & elle restera dans le sein de sa famille jusqu'à votre départ. »

---

(1) Les Musulmans avant de prier saluent les deux anges qu'ils supposent être à côté d'eux.

Giafar fut soulagé par cette promesse, & les deux amis se séparèrent ; Chebib alla donner quelques ordres nécessaires à la réception de ses hôtes , & Giafar manda Almokadan - Haffan , pour se faire rendre compte par lui de l'état dans lequel il avoit laissé le prince Barmekir, & de ce qu'on avoit pu penser dans le corps des Zorans , de voir si long-temps absent le grand-visir , dont la présence avoit toujours paru si essentielle au Calife.

Almokadan lui répondit, que le prince Barmekir les avoit entièrement rassurés lui & les Zorans, sur la situation dans laquelle devoit se trouver son fils ; que ce respectable vieillard avoit abandonné la retraite dans laquelle il vivoit, & se montrait tous les jours au palais du calife , où le souverain lui témoignoit la plus grande confiance.

« L'opinion répandue à Bagdad , mon prince , ajouta Almokadan , est que vous en êtes parti chargé d'une commission très-importante, dont vous pouviez seul avoir le secret , & vos fidèles Zorans n'ont cessé de soupirer après votre retour & vos succès. »

Giafar reconnut dans toute cette con-

duite les bontés & la prudence ordinaire d'Haroun.

« Vous êtes venus ici bien à la hâte, dit-il à Almokadan : il n'est pas un de vos lieutenans qui ait amené une femme ? »

« Mon prince, reprit Almokadan, Fetné mon épouse monte à cheval comme une amazone ; elle a voulu partager la satisfaction que me procuroit le calife, quand il m'a dépêché auprès de vous ; elle est logée dans le camp ; sous une tente séparée, avec deux de ses eunuques.

« Vous allez sur le champ, dit Giafar, lui en conduire un troisième que je compte présenter en arrivant à Zobéïde : que votre épouse en prenne soin, qu'elle le traite avec toutes sortes d'égards. Il pourra, peut-être, vous être un jour très-utile à tous deux. »

Alors Giafar alla trouver la princesse de Perse, & l'instruisit du plan qu'il avoit formé pour qu'elle pût vivre d'une manière plus convenable à son sexe, jusqu'au moment du départ. Zizialé fut remise à Almokadan, & Giafar rejoignit ses hôtes, satisfait des précautions qu'il avoit prises, & ne s'occupant plus que de deux idées,

222 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
de la charmante épouse qu'il devoit prendre , & de son départ pour Bagdad.

Chebib étoit trop attentif à tout ce qui pouvoit contribuer à la satisfaction de son hôte , pour ne pas le prévenir le lendemain sur la démarche à faire relativement aux nouveaux liens dans lesquels il vouloit s'engager.

Il fait venir le Cadi , prévient cet officier sur la nature du contrat qu'il va dresser , l'envoie chez Scheffandar Hassan. L'acte de répudiation étoit dans toutes les règles , & la belle Negemet étoit rentrée chez l'Emir son père , riche de toute sa dot , de tous ses effets & des présens qu'elle avoit reçus : soumise à son sort , mais affligée.

Scheffandar l'étoit beaucoup moins. Il alloit avoir pour gendre le plus grand prince de la terre après le calife. Quand le cadi se présenta , il le reçut avec les plus grandes marques de satisfaction. On rassembla les témoins nécessaires.

A peine s'étoit-on mis en règle à cet égard , que Chebib paroît dans la maison , conduisant par la main le nouvel époux ;



& on passe à la cérémonie du mariage, après avoir dressé le contrat.

Negemet a levé son voile. Ses beaux yeux paroissent prêts à se mouiller : le feu qui s'en échappe enflamme de nouveau le cœur de l'amoureux visir. Tels sont ces rayons vifs & brûlans qui percent tout-à-coup au travers de nuages gonflés de vapeurs humides, dans les jours orageux.

Enfin Negemet a reçu la bague ; elle est l'épouse de Giafar. Les occupations qui vont accabler le prince des Barmécides jusqu'au moment de son départ, le défaut d'un logement où il puisse recevoir décemment son épouse, sont un obstacle invincible à ce que les noces suivent de près le contrat.

Negemet doit demeurer auprès de sa mère jusqu'à ce que tout soit prêt pour son départ & celui du grand-visir ; mais les ordres viennent d'être donnés pour qu'on lui prépare la plus riche & la plus commode tarterouanne. (1)

---

(1) *Tarterouanne*. Litière construite à la manière des Arabes. Il y en a une description dans un de ces contes.

Cependant tout est en mouvement à Damas pour le départ du grand-visir. Lui-même est occupé d'une multitude de soins qui avoient été étrangers à l'hôte méconnu de Chebib.

On veut lui présenter de tous côtés des hommages, des respects, lui faire la cour ; Giafar, accablé d'hommages, voudroit s'y soustraire pour aller passer quelque temps chez son nouveau beau-père Sheffandar ; mais le roi de Damas veut le régaler dans son palais, & le premier ministre du calife n'a pas le temps de faire l'amour.

D'un autre côté, il ne doit point partir sans avoir donné des preuves de sa reconnaissance aux particuliers de Damas à qui il a des obligations.

Il fait venir le traiteur qui s'étoit montré si attentif à son égard & si discret, & lui donne deux bourses pleines d'or : après avoir noblement récompensé le limonadier, il fait recevoir sur le champ ses trois enfans dans la garde du calife, & les fait équiper & monter de manière qu'ils puissent le suivre.

Il ne peut découvrir le pêcheur, quelque soin qu'il prenne pour qu'on le lui

amène ; il le recommande à Dieu & au grand prophète.

Quant aux aveugles , le roi de Damas est chargé de leur faire donner à chacun cent cinquante pièces d'or par an : les derviches ont disparu , peut-être à dessein , pour se dérober à ses générosités. Enfin , tout est prêt pour son départ ; les Zorans , campés sur le coteau de Coubet-Nafs-il-Saphir , n'y attendent que son arrivée & ses ordres pour se mettre en marche.

Giafar part enfin de Damas pour se rendre à son camp. La belle Negemet , sa nouvelle épouse , y est déjà rendue dans sa voiture ; elle est établie sous une tente à part , servie par ses propres eunuques , & gardée en dehors par les Zorans.

Abdelmeleck , avec toute sa cour & tous les grands du royaume de Damas , accompagnent le lieutenant du commandeur des fidèles , & ils sont reçus à Coubet-Nafs-il-Saphir sous trois pavillons , dont chacun avoit trois cent pieds de long , couronnés de pommes d'or , & sur lesquels flottoient des banderolles de soie de toutes les couleurs.

Un festin superbe y attendoit cette nom-

226 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
breuse compagnie, Giafar s'y assit à une  
table supérieure, entre Abdelmeleck &  
Chebib; après avoir expressément recom-  
mandé le jeune Hazad au fidelle Almo-  
kadan, en le chargeant de ne pas le laisser  
éloigner de lui, & d'en prendre tous les  
soins imaginables.

Pendant qu'une musique guerrière &  
soutenue engageoit les convives à se livrer  
à la jouissance des plaisirs que peut pro-  
curer un festin somptueux, un détachement  
de Zorans, commandé par un de leurs  
chefs, alloit à Coubet-il-Nasser, placer sur  
le dôme la plus belle des lampes que la  
reconnoissance des hôtes illustres de Chebib  
y eut envoyée, depuis celle qui y avoit  
été placée au nom du calife Haroun-  
Alraschid.

Du côteau de Coubet-Nafs-il-Saphir, qui  
est sur le chemin de Bagdad, on apperçoit  
ce qui se passe sur la montagne de Coubet-il-  
Nasser : des gens de la garde du roi de  
Damas sont instruits par les Zorans, au  
milieu desquels ils se trouvent, de la raison  
des mouvemens qui se font sur cette mon-  
tagne.

On en fait le rapport à Abdelmeleck;

sa jalousie & sa haine contre Chebib en augmentent, il se sépare de Giafar le cœur rempli de ces affreux sentimens, & revient à la ville accompagné de toute sa cour; il congédie ses courtisans, & va méditer seul au fond de son palais, sur les moyens de perdre un homme parvenu à un point de réputation, qui lui procure une considération au-dessus de celle que peuvent attirer tout l'éclat & la puissance du trône.

Dans le camp de Coubet-Nafs-il-Sapliir, presque toute la nuit s'est écoulée en préparatifs. La belle Negemet, dont on devoit lever la tente de trop bonne heure, a passé la nuit dans sa voiture, gardée par ses eunuques. Almokadan y a conduit celui qui est destiné à être offert à Zobéïde : c'est-à-dire, Zizialé. On a placé le jeune Hazad dans un endroit où il put prendre du repos; mais Chebib son père est resté avec Giafar, pour lui aider aux arrangemens du départ.

Enfin, le soleil se présente aux portes de l'orient; il faut que les deux amis se séparent : on ne sauroit peindre la tendresse de leurs adieux. Chebib reprend le chemin

228 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
de Damas , & Giafar prend sa route vers  
Bagdad.

Le grand-visir fait marcher sa troupe avec toute la promptitude que peut lui inspirer l'envie de se rendre à l'empressement & aux ordres du calife, de se retrouver au sein de sa famille & à la place qu'il occupe : on fait une halte , pour accorder aux hommes & aux bêtes de charge le temps de manger ; mais on marche tout le jour & toute la nuit.

Au lever du second soleil à dater du jour du départ, il faut bien faire prendre à cette petite armée un repos qui puisse la mettre en état de soutenir la fatigue ; alors il ordonne qu'on s'arrête & qu'on dresse les tentes au milieu d'une plaine agréable, au confluent de deux ruisseaux, dont les bords couverts d'arbres offroient d'excellens pâturages.

Il choisit la plus agréable position pour y faire établir la tente de Negemet sa nouvelle épouse , à qui il a donné pour compagnon de voyage dans la litière, le jeune eunuque supposé , qui passe pour devoir être présenté à l'épouse du calife.

La tente de Negemet est environnée de

celles des eunuques destinés à la servir, & à une petite distance du camp, avec une garde particulière.

Quand Giafar a donné un coup-d'œil sur son campement, qu'il s'est assuré que personne n'est demeuré en arrière, & qu'on a pris les précautions nécessaires pour que l'abondance règne avec une sage économie, il envoie chercher Kalil, premier eunuque de la belle Negemet, & lui ordonne d'aller lui dire, qu'il compte aller dîner avec elle, si elle veut le permettre; en même temps il le charge de lui remettre une très-belle bague.

Kalil s'acquitte du message, & revient porteur de paroles très-obligeantes de la part de Negemet, qui reçut la bague avec respect.

Giafar, après avoir chargé Kalil d'éloigner pendant le repas le jeune eunuque, & de lui faire prendre du repos dans une tente à côté de celle de Negemet, le renvoie de nouveau pour lui faire des remerciemens, & la prévenir qu'il alloit se rendre auprès d'elle.

Un moment après, le grand visir, après s'être informé auprès d'Almokadan de la

230 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
manière dont le jeune Hazad avoit supporté  
la fatigue, satisfait de la réponse, il vole  
pour se rendre où il devoit pour la pre-  
mière fois se trouver tête-à-tête avec l'objet  
de son amour.

Negemet étoit assise sur une pile de carreaux; dès qu'elle voit venir le visir elle se lève & s'incline pour le saluer. Mais elle est couverte d'un voile, comme si elle eut reçu chez elle un étranger.

« Ma chère Negemet, lui dit-il, en l'abordant avec une sorte de surprise; j'ai déjà eu le bonheur de vous voir à visage découvert, & vous êtes dispensée avec votre époux de la loi qui vous ordonne de vous dérober aux regards de tous les autres hommes.

« Prince, lui répond Negemet, d'un ton doux, mais plus ferme cependant qu'on n'eut dû l'attendre de son âge & de son peu d'expérience, vous êtes mon époux par la loi; mais quand je vous aurai dit les raisons qui me font conserver un voile en votre présence; la noblesse, la générosité, la sensibilité de votre ame vous feront approuver ma retenue & ma réserve. »

Giafar, de plus en plus étonné, presse



pour savoir ces raisons , & la belle Negemet pourfuit.

« Grand prince, faites-vous une idée de l'amitié que Chebib a pour vous , par le sacrifice étonnant qu'elle lui a fait faire ; il vous vit brûlant d'amour pour une jeune personne que vous aviez vu arrosant des fleurs , près d'une croisée de notre palais , vis-à-vis duquel vous étiez assis ; il s'allarma pour votre santé , & lui sacrifia une union formée depuis trois mois sous les plus heureux auspices. Enfin , pour préserver vos jours & assurer votre bonheur , il sacrifia le sien ; car enfin j'étois son épouse chérie , & vous avez dû reconnoître en moi celle qui prenoit soin de ces fleurs. »

Giafar demeura quelque temps interdit ; l'amour voulut combattre pendant quelque temps les sentimens de l'amitié , de la reconnoissance , & les principes du véritable honneur : le choc fut violent , mais de peu de durée ; ses habitudes vertueuses l'emportent sur les efforts de sa passion , & le prince des Barnécides prend la parole.

« Oh ! s'écria-t-il , merveille d'amitié & de générosité , au-dessus de toutes celles

232 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
que mon père auroit pu concevoir en me  
les annonçant ! le noble, le généreux  
Chebib, me cédoit un trésor inestimable,  
dont il sentoît tout le prix, pour me sauver  
des funestes effets de ma passion ! & je  
pourrois en abuser ! Non madame, vous  
n'êtes plus mon épouse, vous êtes celle de  
mon cher Chebib, & si vous l'agréez vous  
ferez ma chère & ma respectable sœur.»

A cette protestation du visir, Negemet  
lève son voile : « mon prince, dit-elle, je  
ne dois plus me cacher aux yeux de celui  
qui m'a laissé voir toute la beauté de son  
ame, & je vous prie de ne pas imputer à  
orgueil l'éloge que je dois vous donner  
comme épouse de Chebib : Oui, vous êtes  
le digne & vertueux ami de Chebib ! »

« Ah ! Madame, dit Giafar, puisse-je  
mériter toujours cet éloge ! Mais puisque  
vous devenez ma sœur, consultons sur les  
moyens de prévenir les mauvais discours  
des méchans ; vous les autoriseriez en  
retournant maintenant à Damas. Vous occu-  
perez à Bagdad l'appartement de mon  
palais qui vous conviendra le mieux, &  
si vous voulez nous combler de joie &  
d'honneur, vous ferez avec mon épouse

Fatmé comme j'étois avec Chebib. Vous verrez la cour du calife, & vous y jouirez de toutes les distinctions qui pourront par la suite en imposer aux envieux, & tourner à la gloire de votre époux, pour laquelle je suis aussi passionné que vous pouvez l'être.

« Prince, répondit Negemet, mon honneur & celui de mon époux sont entre vos mains. Je ferai tout ce que vous me conseillerez de faire. »

Alors Giafar ordonna à l'eunuque Kalil d'aller à la tente d'Almokadan pour y chercher le jeune voyageur.

« Qui est ce jeune homme ? demanda Negemet. — C'est, répond le visir, le fils de votre époux. — Quoi ! dit-elle transportée de joie, notre cher Hazad est ici ! & je jouirai du plaisir de le voir ! — On va vous l'amener, Madame, reprit Giafar ; je suis enchanté que sa société vous plaise, & je ferai mon possible pour qu'elle vous aide à supporter les ennuis du voyage. Dès ce moment, puisque vous vous êtes agréables l'un à l'autre, je ferai en sorte que vous ayez occasion de vous trouver souvent ensemble. Je vais faire ordonner qu'on

dresse sa tente auprès des vôtres. Almo-kadan saura que vous êtes l'épouse de mon ami Chebib, & que vous voulez veiller sur le fils de votre époux. Parlez à votre eunuque Kalil en ma présence; recommandez-lui ce jeune homme, & prenez ici vis-à-vis de tous, le caractère d'épouse de mon ami, afin qu'il ne se répande pas d'autre nouvelle dans le camp.»

Dans ce moment Hazad entra, & Neget met l'embrassa avec des démonstrations de tendresse si vraies, qu'elle fut au moment de s'évanouir. Giafar admiroit l'effet des vertus de son ami : elles avoient influé jusques sur les mœurs des Harems, où une femme ne peut souffrir ordinairement l'enfant d'une autre femme. La tendresse qu'il inspiroit étoit de nature à se répandre sur tout ce qui venoit de lui.

On sert le dîné, & Giafar revenu de sa passion comme d'un profond & dangereux sommeil, finit par regarder avec attendrissement une femme & son beau-fils qui paroissoient s'aimer avec autant de force que d'innocence. Il finit par les laisser tête - à - tête, en ordonnant à l'eunuque Kalil de rester à la porte de la tente &

passa dans celle où étoit Zizialé , inquiet de la manière dont il pourroit la soustraire aux yeux du jeune Hazad. Dès que la princesse de Perse vit entrer le visir , elle s'avança vers lui en le priant de lui accorder une grâce.

« Mon prince , lui dit-elle , la chaleur & la fatigue du voyage ont fait de l'impression sur le visage d'Hazad ; qui est parti relevant de maladie : je l'ai vu à travers les jalousies de la litière. J'ai des ressources qu'il n'a pas , pour me préserver de l'ardeur du soleil. Laissez-moi suivre l'amazone d'Almokadan : cette allure me convient mieux que d'être renfermée , quoique vis-à-vis de la plus belle personne de l'Univers & de votre épouse.

« Elle n'est point mon épouse , princesse , reprit Giafar , elle est celle de mon ami Chebib , & elle vient à Bagdad attendre , auprès de mon épouse Fatmé , que Chebib vienne user chez moi de tous les droits de l'hospitalité qu'il m'a accordés chez lui. Hazad , puisque vous le désirez , entrera dans la litière de l'épouse de son père , & j'agréé l'arrangement qui me paroît vous faire plaisir. »

Giafar, après avoir donné ses ordres en conséquence, se retira pour prendre un peu de repos; son ame venoit d'essuyer un terrible combat; mais elle avoit acquis des forces, bien loin d'en perdre, par l'effort qu'il avoit fait pour se vaincre; il pouvoit admirer l'inconcevable générosité de son ami, sans avoir à rougir de lui-même; il avoit su prendre l'ascendant sur une des plus fortes passions qu'il eut jamais ressenties.

Dès que la nuit fut venue le nombreux & brillant cortège reprit la route de Bagdad.

Zizialé caracola à côté de l'épouse d'Al-mokadan & ne ressentit aucune incommodité. Le complaisant Markaff planoit au-dessus d'elle, métamorphosé en nuage; & toujours interposé pendant le jour entr'elle & les rayons brûlans du soleil.

Hazad, dans la voiture de Negemet, lui faisoit l'aveu & l'histoire de son extraordinaire passion, sans imaginer que l'objet en fut aussi près de lui.

Quant à Giafar, plus il avançoit dans la route, plus il s'occupoit du plaisir de se voir de nouveau dans les bonnes grâces du calife.

Si ce prince fût arrivé de Damas dans son palais époux de la belle Negemet, la sensible Fatmé en auroit éprouvé du chagrin, Barmekir, peut-être, quelque mécontentement. Il est doux de pouvoir se flatter de ne faire que des heureux par sa présence.

Telles étoient les dispositions de nos voyageurs, lorsqu'en découvrant d'une hauteur les clochers de Bagdad, on vit en même temps des groupes de cavaliers qui sortoient de la ville pour venir au devant du grand-visir ; les Zorans, qui avoient pris de l'avance, avoient déjà prévenu de sa prochaine arrivée.

Le calife s'étoit précautionné pour donner à la rentrée de son grand-visir dans Bagdad l'air d'un triomphe ; il rétablissoit par-là le crédit de son favori auquel il vouloit accorder beaucoup d'autorité.

Giafar ne descendit point dans son propre palais, Almokadan y conduisit Negemet & Hazad : mais le visir alla sur le champ rendre ses hommages à Haroun, conduisant avec lui la jeune princesse de Perse, toujours travestie en eunuque.

Quand le calife vit arriver Giafar, il prévint les hommages respectueux que ce

238 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
ministre vouloit lui rendre, par des démon-  
strations publiques de sa sincère amitié, &  
tous deux allèrent s'enfermer pour s'ex-  
pliquer réciproquement.

Le calife exigea que Giafar n'omit pas  
la moindre des circonstances de toutes ses  
aventures depuis son départ de Bagdad,  
& le visir se feroit fait un scrupule de  
lui rien déguiser.

Quand il en fut à l'histoire de son amour  
pour Negemet, le calife ne put s'empêcher  
d'éclater de rire.

« Pour suivez mon ami, pour suivez ; lui  
dit Haroun : vous saurez pourquoi cette  
aventure a le droit de me faire rire par  
ses détails. »

Le visir continua & passa à ce qui regar-  
doit Zizialé : « où est-elle ? demanda Haroun ;  
— En entrant dans la ville, reprit Giafar,  
je l'ai recommandée à un eunuque de la  
princesse Zobéïde. — Et où est le petit  
amoureux ? demanda-t-il encore. — Dans  
mon palais, reprit Giafar ; » & il continua  
de raconter ses aventures jusqu'à son arri-  
vée à Bagdad.

Le visir voyoit avec combien de satis-  
faction Haroun entendoit parler des traits



de générosité de ce Chebib, dont lui-même faisoit un si grand cas, & lisoit dans les yeux de celui qui étoit en même temps son maître & son ami, quel gré il lui savoit de ce qu'il avoit pu vaincre son amour.

Enfin, l'histoire qu'avoit à faire le prince des Barmécides prit fin, & ce fut au calife à prendre la parole.

« Mon cher visir, lui dit-il, si le Giaffer nous donnoit toutes les années autant d'affaires qu'il nous en procure celle-ci, la lecture de ce livre seroit bien dangereuse pour notre repos : vous avez été mis à tous égards, dans un furieux mouvement ; mais tout n'est pas fait & nous n'en sommes pas quittes ; cependant le reste vous regarde bien moins que moi, qui dois partir pour Damas, au premier signe qui me sera donné ; heureusement il ne sera pas équivoque : en attendant que je m'explique sur ce sujet, j'exige que vous me disiez pourquoi, en faisant avant votre départ cette lecture mémorable dans le Giaffer, je commençai par rire.

« Vous avez eu, reprit Giafar, la bonté de me mettre sur la voie ; le livre indiquoit

240 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
que je deviendrois sottement amoureux  
comme un enfant.

« Je parus un peu triste, dit Haroun,  
il faut que vous m'expliquiez ce second  
sentiment.

« Vous voyiez, dit le visir, mon ami  
renoncer à son bonheur pour faire le mien.

« Et savez - vous pourquoi je pleurai ?  
reprit le calife. — Non, dit le visir. — Ceci,  
reprit Haroun, je dois vous l'expliquer.

« Vous exposez l'homme de la terre le  
plus vertueux à la calomnie la plus noire  
& à d'autres atrocités : ne vous allarmez  
cependant point trop pour lui, puisque le  
ciel y veille sans cesse ; mais dès que le  
disque du soleil paroîtra rouge, il faut  
que je parte pour Damas : faites - moi tenir  
prêts les chameaux les plus vîtes qui soient  
dans mes écuries & dans les vôtres, sans  
qu'on soupçonne que ce soit pour moi :  
qu'Almokadan - Hassan tienne les Zorans  
prêts à partir, comme s'il s'agissoit de quel-  
qu'expédition dans le voisinage, & de légère  
importance ; tandis que je payerai mon  
tribut à la destinée, vous ferez comme j'ai  
fait pendant votre absence : vous gouver-  
nerez seul. Vous me pardonnerez aisément  
de

de vous avoir laissé partir comme un derviche , quand vous saurez que vous ne pouviez rien apprendre & rien faire , qu'autant que vous marchiez seul , inconnu , & ignorant parfaitement ce que vous alliez faire. »

Le jour naissoit quand cette longue conversation finit : Giafar alla chercher du repos dans son palais , où heureusement on étoit prévenu que le calife & lui auroient bien de la peine à se séparer , après avoir été si long-temps sans se voir.

Zobéïde a pris sous sa protection la jeune princesse de Perse ; elle lui a donné des femmes , des eunuques , & un appartement commode.

Zizialé a congédié Markaff , déterminée à ne plus mettre en pratique les leçons de sa nourrice.

Negemet a trouvé tous les agrémens imaginables avec l'épouse de Giafar , qui l'a forcée de prendre son propre appartement : elle reçoit tous les honneurs & les distinctions les plus flatteuses à la cour du calife.

Le jeune Hazad a pour gouverneur Giafar lui-même , qui lui donne la connoissance des affaires & des hommes. Tout va au mieux.

242 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
à Bagdad ; la scène change à Damas, où  
tout est sur le point d'aller au plus mal.

Abdelmeleck-Ben-Merouan étoit rentré  
dans sa capitale la rage dans le cœur ; ce  
tyran caché ( il ne pouvoit pas y en avoir  
d'autres sous la domination du calife Ha-  
roun-Alraschid ) avoit des crimes secrets à  
se reprocher.

L'incorruptible probité de Chebib lui  
avoit toujours été odieuse , il le regardoit  
comme l'espion du calife , & il étoit con-  
vaincu que le grand visir étoit venu à Da-  
mas pour y connoître le sentiment des  
peuples sur le gouvernement actuel.

Giafar , en apparence , en étoit parti  
satisfait ; mais devoit-il se fier à ces appa-  
rences ?

Il avoit remarqué que Chebib avoit dé-  
ployé plus de luxe que jamais pour recevoir  
cet hôte ; & enfin pour se concilier abso-  
lument le second chef de l'empire , il lui  
avoit non-seulement donné son fils unique  
en otage , mais il lui avoit sacrifié sa propre  
épouse , dont la renommée vantoit partout  
les appas.

On savoit que Chebib aimoit tendrement  
son fils , & étoit passionné pour la beauté ;

il n'étoit pas naturel de faire des pareils sacrifices à un étranger , & l'amitié de nouvelle date qui les avoit conseillés , passoit aux yeux d'Abdelmeleck pour une chimère.

Ce roi , tourmenté par ses remords & par sa jalousie , n'est plus occupé que des moyens qu'il pourra employer pour perdre son ennemi. Le goût qu'on connoit à celui - ci pour les belles femmes est le prétexte du crime qu'on va lui supposer.

Il y avoit à Damas , dans le quartier où demeuroit Chebib , un menuisier dont l'épouse passoit pour être la plus belle femme qui fût dans la ville. Les qualités de son ame n'étoient pas en aussi grande recommandation que pouvoient l'être celles de sa figure. Abdelmeleck projette de faire répandre sourdement que Chebib en est amoureux , & veut remplacer par cette conquête , la fille de Sheffandar - Hassan qu'il a cédée à Giafar : de faire ensuite assassiner le mari par des gens à sa main , & d'imputer ce crime à Chebib ; mais il faut préparer des preuves qui en établissent tellement la certitude , que l'accusé périsse par la force de la loi , & ne pa

244 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
roïsse en aucune sorte , victime de la haine  
personnelle.

Il faut ôter tout prétexte à Giafar de  
prendre le parti de Chebib , & que celui-ci  
demeure convaincu aux yeux de ce ministre  
son ami , du crime pour lequel les juges  
l'auront condamné.

Il est nécessaire de se procurer un indice  
frappant ; le roi de Damas , dans un de  
ces momens où il se livroit au faste , avoit  
donné à Chebib une fort belle bague.  
Quand cet homme , attentif à tous les  
égards qu'il devoit au roi , alloit dîner au  
palais , quoiqu'ayant des bijoux plus pré-  
cieux que celui-là , il ne manquoit jamais  
de s'en parer de préférence , avant de  
venir prendre sa place à la table d'Abdel-  
meleck.

Il s'agit de lui faire dérober cette bague  
sans qu'il s'en apperçoive : un eunuque ,  
bateleur consommé , se charge de s'acquit-  
ter de cet emploi , en donnant à laver à  
Chebib après le repas : il exécute ce des-  
sein à la suite d'un souper poussé très-  
avant dans la nuit. Chebib ne s'en apper-  
cevant pas , revient dans son propre pa-  
lais sans sa bague , même sans son poignard ,

car le bateleur avoit passé les ordres d'Abdelmeleck , en lui enlevant cette arme.

Quand le tyran est maître du bijou & du poignard , le reste de l'abominable intrigue va de suite.

Le menuifier en rentrant chez lui est assassiné devant la porte de Chebib. Les assassins n'ont pas été apperçus.

Un huissier du palais d'Abdelmeleck aussi corrompu que son maître , & vendu à l'iniquité , étoit amoureux & aimé de la veuve du menuifier. Il la décide à accuser Chebib de l'avoir fait tenter du vivant de son mari , de s'abandonner à lui , en répudiant son époux ou en le forçant à la répudier : enfin , de lui avoir peu d'instant après l'assassinat , envoyé sa bague avec l'assurance de l'épouser.

Quatre témoins sont prêts à déposer qu'ils ont vu Chebib commettre le crime : la veuve est assurée de la confiscation des biens de Chebib à son profit , & l'huissier de son superbe palais dont Abdelmeleck ne s'est réservé que les meubles.

Le roi de Damas avoit assemblé un divan , dans lequel siégeoit Chebib à la

246 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
tête de tout ce qu'il y avoit de grands  
dans l'Etat.

On vient prévenir Abdelmeleck qu'une femme voilée se présente pour demander justice d'un crime atroce, commis par un homme puissant. Le souverain ordonne sans affectation qu'on la fasse entrer.

La veuve du menuisier se présente en sanglotant, se prosterne & demande justice contre le meurtrier de son mari. Tout le divan est d'accord que si elle le connoît, si elle a des preuves à fournir, on doit lui rendre une prompte justice.

Alors la veuve reprend la parole, & fait toute l'histoire que l'huissier du palais son amant lui a suggérée, sans nommer le coupable. Elle offre pour première preuve, la bague que l'assassin de son mari lui a envoyée, & demande à la remettre sous un cachet, ainsi que de donner le nom des quatre témoins qui ont vu commettre le meurtre, & ramassé le poignard de l'assassin.

Abdelmeleck ordonne que le greffier du divan prenne la bague & le nom des quatre témoins, & la veuve est conduite hors du divan.



Quand elle est retirée , Abdelmeleck prend la parole : « Voilà, dit-il , un crime affreux , & je demande à mes officiers & à mes ministres , quelle est la peine prononcée par la loi , contre un aussi horrible attentat. »

« Sire, reprend le chef de la religion, c'est le dernier supplice. Il est ordonné dans trois livres ; dans celui de Moÿse, dans celui d'Yefac-Ben-Mariann , & enfin dans l'Alcoran. On ne peut faire grâce au meurtrier d'un Musulman. »

Toute l'assemblée se rangea à l'avis du Muphti, jusqu'à Chebib, qui parla le dernier; mais il ajouta que s'il étoit juste de faire périr un coupable, ce n'étoit point sur de simples présomptions , & qu'il falloit sérieusement examiner la plainte & les preuves du crime.

« Rien n'est plus juste , dit Abdelmeleck; & puisque la religion est ici blessée dans la sainte union du mariage qu'on a voulu violer , je charge le Muphti d'assembler les cadis & de faire suivre la procédure , pour que l'on ne donne point de relâche au crime, & que le coupable soit jugé dans le divan qui sera rassemblé demain. »

Chebib couroit les plus grands risques sans s'en douter ; mais au moment même où le menuisier Houffein avoit été assassiné , le phénomène annoncé par le Giaffer s'étoit montré sur Bagdad : le soleil y avoit paru couvert de sang , & Haroun est en chemin pour Damas.

Cependant tout est en rumeur dans cette dernière ville : la maison de Chebib est entourée , & il est prévenu qu'il doit paroître le lendemain au divan , comme accusé d'avoir assassiné Houffein , & d'avoir voulu séduire l'épouse de cet ouvrier.

Le vertueux Chebib élève son ame à Dieu par la prière , & se recommande au grand prophète : après avoir rempli ce devoir , il soupe & se livre au sommeil.

Les habitans restent confondus en voyant un homme aussi bienfaisant , aussi vertueux , soupçonné d'avoir commis un crime de la nature de celui qui lui étoit imputé. Les pauvres qu'il a secourus , auxquels sa bienfaisance va manquer , se lamentent ; ses ennemis qui sont en petit nombre se réjouissent , tandis que les agens d'Abdelmeleck répandent que l'amour effréné pour les femmes , force l'homme même le mieux affermi dans

ses principes à s'en écarter. La nuit qui succède à ce jour se passe dans le tumulte & l'agitation.

Cependant au point du jour les deux aveugles se rencontrent à la porte de la grande mosquée : tous deux venoient y prier pour Chebib.

« Ma femme , dit le plus âgé , a eu un singulier rêve cette nuit. Elle a vu toutes les lampes , qui sont sous le dôme de Coubet-il-Nasser , prêtes à s'éteindre , tout-à-coup il a soufflé un léger zéphir qui les a ranimées , & elles jetoient un si grand éclat , que les yeux n'en pouvoient soutenir la vue. »

Mon père , reprit le jeune aveugle , a vu Markaff , qui lui a dit en le quittant , qu'il alloit se jeter dans l'Abana pour s'y faire prendre à la ligne : c'est , a-t-il dit , pour Chebib. Qu'est-ce que ce grand homme , dans la position où il est , pourroit faire d'un plat de poisson ? Le génie Karkafs mon vieux ami s'est fait si petit en me quittant , que je l'ai entièrement perdu de vue : il m'a dit qu'il alloit se fourrer quelque part , où il n'y avoit que l'air & lui qui pussent pénétrer. C'est Tantoura leur

250 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
reine qui leur a ordonné de s'arranger  
comme cela pour le salut de Chebib. Ce  
digne homme a bien des ennemis ici-bas,  
mon frère , mais Dieu permet qu'il ait des  
amis d'une espèce aussi extraordinaire que  
puissans.

« Que dites - vous là de Chebib ? dit , en  
s'adressant aux aveugles , l'un des trois  
derviches , qui venoient pour entrer dans  
la mosquée : si vous aimez celui dont vous  
parlez , recevez l'aumône au nom de cet  
homme vraiment généreux , & venez prier  
Dieu avec nous dans la mosquée , pour  
qu'il éclaire ses juges & le venge des  
calomniateurs ».

« Vous n'entrerez pas seuls dans la mos-  
quée , dirent trois hommes qui arrivoient  
de trois côtés différens , nous venons ici  
pour le même sujet. »

Un d'eux tenoit un perroquet sur le  
poing : un autre portoit un gros poisson  
dans un panier : le troisième avoit une  
bourse presque vide pendue à sa ceinture ,  
& étoit suivi par un jeune garçon.

Ces nouveaux venus s'adressent aux der-  
viches : « Puisque vous venez prier ici pour

le généreux Chebib , recevez - nous dans votre compagnie. »

« Très-volontiers , dirent les derviches ; mais voilà un oiseau & un poisson qui ne fauroient entrer avec vous.

« Je les garderai , dit le jeune homme qui suivoit le dernier arrivé , & ils entrent tous dans la mosquée. »

Là , les prières les plus ardentes sont entremêlées de sanglots & de gémissemens ; lorsqu'elles furent finies , ces personnes rassemblées par le hasard , ( c'étoit le pêcheur , le traiteur & le limonadier dont on a fait mention en racontant les aventures de Giafar , & les trois derviches hôtes de Chebib ) avant de sortir de la mosquée , s'entretiennent du motif qui les a fait venir de si bon matin à la prière , & se communiquent le dessein qu'ils ont tous de se rendre sur la place où l'on juge.

Le divan devoit se tenir à découvert , & Abdelmeleck avoit fait publier par des crieurs , que tout le peuple étoit maître de venir assister au jugement.

Comme les amis de Chebib sortoient de la mosquée , ils voient un concours de peuple rassemblé autour du jeune homme

252 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
qui gardoit le perroquet & le poisson.  
L'oiseau ne cessoit de crier : *Chebib est innocent.*

C'étoit Tantoura , la reine des génies , qui après s'être métamorphosée en perroquet , & pris la place de celui qui étoit dans la maison du limonadier , n'avoit cessé dès le point du jour , d'étourdir la maison de son cri. Le limonadier avoit pris le parti de venir présenter l'oiseau au divan , lorsqu'il auroit fait sa prière.

Le pêcheur avoit été dès le matin pour jeter son filet dans le fleuve ; il avoit apperçu un gros poisson à fleur d'eau , & lui avoit jeté sa ligne ; en prononçant tout haut : *au nom du généreux Chebib que poursuit la malignité des hommes :* aussitôt le poisson avoit sorti sa tête hors du fleuve pour mordre à l'hameçon dès qu'il y fut tombé.

Le pêcheur étoit venu apporter ce poisson , prétendant que , quoique muet , il déposeroit indubitablement en faveur de Chebib , puisqu'il étoit clair qu'il avoit bien voulu se laisser prendre à son nom.

« Le traiteur dit , qu'il y avoit quelques jours que quatre personages de fort man-

vaïse mine , étoient venus pour se régaler chez lui ; que dans la chaleur du festin ils s'étoient querellés sur le partage d'une grosse somme d'or contenue dans une bourse : un d'entr'eux prétendant qu'il lui en revenoit une plus grande part , puisqu'il avoit plus fait que les autres : ils s'étoient jeté des vases à la tête , & l'on avoit été obligé de les séparer ; il y en eut un qui se plaignit d'être hors d'état de se conduire , parce qu'on lui avoit donné un coup sur le seul de ses yeux dont il put faire usage : l'autre , quoique sain en apparence , étant en effet paralysé.

« J'engageai , continua le traiteur , un de ses camarades à le reconduire chez lui ; ces gens-là sortirent de ma boutique en si grand désordre , qu'ils oublièrent la bourse qui avoit contenu l'or qu'ils avoient partagé , & où il restoit deux sequins ; j'ai pensé poursuivit-il , que devant me trouver aujourd'hui dans la foule , à l'occasion du jugement de Chebib ; la bourse que voilà pourroit retrouver ses maîtres , & je l'ai attachée à ma ceinture.

Quant à nous , dirent les trois derviches , nous sommes hôtes & amis de Chebib , &

254 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
après avoir prié pour lui , nous comptons  
nous transporter sur la place du jugement ,  
pour voir jusqu'où peut se porter la mé-  
chanceté des hommes , contre ce miroir  
de générosité & de vertu.

La petite troupe chemine d'intelligence ;  
partout où la foule s'oppose à son passage ,  
le joli perroquet , porté sur le point par  
le jeune homme , crie d'une voix haute &  
nette , *place ! place !* & chacun se range  
tout naturellement , sans réfléchir sur la  
singularité de l'ordre auquel il obéit.

Enfin , les amis de Chebib sont parve-  
nus jusqu'à l'enceinte dans laquelle le cri-  
minel prétendu doit se trouver en face de  
ses accusateurs ; ils sont même si voisins  
de ceux-ci , déjà rendus sur la place , qu'ils  
les touchent presque : il n'y a qu'une ba-  
lustrade qui les sépare.

Bientôt les sièges préparés pour les juges  
de tous les ordres se remplissent ; on n'at-  
tend plus qu'Abdelmeleck ; il vient pren-  
dre sa place , & ordonne que l'accusé soit  
amené.

Voilà Chebib sur la scène fatale : la veuve  
qui a rendu la plainte , vêtue de deuil ,



& couverte d'un voile traînant jusqu'à terre, est en dehors de la balustrade.

Sur l'ordre qu'elle reçoit, elle alloit se lever pour intenter de nouveau l'accusation contre celui qu'elle prétend coupable de l'assassinat de son mari, lorsque tout-à-coup le perroquet laisse échapper quelques sons de trompette, si parfaitement imités, qu'ils attirent l'attention de leur côté, & empêchent la veuve d'Houssain d'ouvrir la bouche.

On commençoit à se remettre de la surprise qu'avoit occasionné le ramage du perroquet; mais ce n'est plus une imitation, c'est le véritable son des trompettes qui se fait entendre : le bruit des autres instrumens militaires lui répond, & tout annonce l'arrivée du calife, qui vient de descendre de son dromadaire, suivi des principaux chefs de sa garde.

Abdelmeleck descend avec empressement de son trône pour aller au-devant de son souverain : le calife s'avance vers lui d'un air gracieux & ouvert.

« Roi de Damas, lui dit-il, mon arrivée ici ne doit point vous surprendre : chargé de veiller sur le bonheur des Mu-

256 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
sulmans , dont le ciel m'a fait le chef ici-  
bas , je leur dois à tous la même preuve  
de ma vigilance , & je viens applaudir à  
la prospérité dont je suppose que vous les  
faites jouir.

« J'apprends en arrivant que vous êtes  
occupé d'un acte solennel de justice , dont  
vous avez voulu rendre le peuple témoin ,  
la délicatesse s'oppose à ce qu'on suspecte  
les motifs qui vont déterminer les juges.

« J'approuve avec cette précaution celle  
que vous avez prise , d'environner de trou-  
pes le lieu choisi pour une pareille assemblée,  
afin d'y maintenir l'ordre & d'assurer l'exé-  
cution de la loi.

« Comme vous remplissez ici la plus  
pénible fonction attachée au diadème , je  
m'applaudis d'être arrivé assez à temps pour  
vous aider à en soutenir le fardeau , &  
je m'associe à vous pour présider au juge-  
ment. »

Abdelmeleck fut comme foudroyé par  
cette déclaration du calife , il ne put ré-  
pondre que par des paroles entrecoupées  
qui ne présentoient qu'un sens obscur.  
Enfin le calife est monté sur le trône ,

& le roi de Damas tremblant est assis à sa gauche.

Le calife voit devant lui celle qui porte la plainte , il lui adresse la parole , & lui ordonne avec douceur & majesté de la renouveler.

La veuve d'Houffein ne peut soutenir la présence imposante du successeur de Mahomet ; le mensonge expire sur ses lèvres dès qu'elle veut le prononcer , & il lui prend une foiblesse qui la met hors d'état de parler.

Le greffier est obligé de lire la plainte telle qu'elle a été écrite , & montre ensuite la bague , indice prétendu du projet de séduction , ainsi que le poignard qui démontroit l'assassinat.

La bague passe par les mains des juges , & la moitié d'entr'eux la reconnoissent pour avoir appartenu à Chebib , Abdelmeleck confirme qu'il la lui a donnée il y a trois ans.

Le calife prend la bague , la considère : ordonne qu'on la remette à Chebib , & qu'il dise s'il la reconnoit.

« Cette bague fut à moi , reprit Chebib ; je l'ai perdue il y a quelque temps , & ne

258 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
l'ai jamais donnée ni fait offrir à qui que  
ce soit.

« Avez - vous connu la femme qui vous  
accuse , reprit Haroun ? l'avez - vous fait  
rechercher par qui que ce soit ? »

« J'ai ouï parler d'elle , oh sublime ca-  
life ! répond Chebib , mais je ne l'ai jamais  
vue , & n'ai autorisé personne à lui parler  
de moi ; j'ai connu & fait travailler son  
mari ; je lui ai fait du bien & jamais de  
mal. »

« Il y a quatre témoins , poursuivit le  
calife , qui déposent vous avoir vû tuer  
Houssein à quelques pas de votre maison ,  
& rentrer après chez vous. »

« Protecteur des Musulmans ! répondit  
Chebib , c'est à Dieu qu'il appartient de  
confondre l'imposture , & non à moi ,  
qu'elle veut accabler ; mais je vois ici trois  
derviches qui sont mes hôtes , & j'ai em-  
ployé à m'entretenir avec eux tout le temps  
pendant lequel on suppose que j'ai commis  
le crime. »

Le calife ordonna qu'on entendît les  
quatre accusateurs ; leur déposition fut  
absolument conforme.

Réfugiés tous quatre sous un portique ,

où le hafard les avoit raflemblés pendant un orage , cachés derrière des pilaftrés qui leur fervoient d'abri , ils avoient vu & reconnu Chebib , affaffinant Houffein par derrière , de deux coups de poignard ; ils avoient ramaffé cette arme échappée des mains de l'affaffin , & avoient été la porter le lendemain à la veuve.

Le calife demanda à voir le poignard , & le fit montrer à Chebib : « je reconnois , dit-il , ce poignard au manche & à la lame , fur laquelle mon chiffre eft gravé ; je l'ai perdu en même temps que ma bague ; je vois qu'on y a mis des fauffes pierres à la place des diamans dont il étoit orné : on me l'a volé le même jour que ma bague. »

Le calife , fur cette déclaration , fe contenta de dire à Abdelmeleck : « le poignard me paroît bien fufpect ! Effectivement les pierres en font fauffes : elles ont été montées par un joaillier , & nous le trouverons , à moins qu'il ne foit complice du larcin ; il n'eft pas naturel que Chebib , magnifique en tout , affectât de fe parer de pierres fauffes. »

Après cet instant de converfation avec

260 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
le roi de Damas , Haroun interroge le  
premier des témoins : « avez - vous vu  
Chebib , lui dit - il , assassiner Housssein ?

Je jure , répond le témoin , par notre  
grand prophète , que je l'ai vu de mes  
deux yeux.

*Il a menti* , s'écria sur le champ une  
voix ferme , quoique grêle : *il ne voit que  
d'un œil* ; c'étoit le perroquet , porté sur  
le doigt du jeune homme , qui donnoit le  
démenti.

Cette apostrophe causa quelque petite  
rumeur : on en cherchoit l'auteur , quand  
le calife interrogea le second témoin , en  
lui faisant la même question qu'au premier.

Il est aussi sûr , répond cet homme , que  
j'ai vu Chebib assassiner Housssein , qu'il est  
vrai que je suis Musulman.

*Il a menti* , prononce la même voix , *car  
il n'est pas circoncis*.

On s'apperçoit alors que c'est le perro-  
quet qui a parlé ; Achmet-Balan , huissier  
de service auprès du roi de Damas , veut  
prendre l'oiseau , celui - ci lui mord la main  
jusqu'au sang , & d'un coup de bec fait  
sauter la pierre du chaton de sa bague ;  
le diamant roule jusqu'aux pieds de Chebib,

qui le ramasse & dit : « voilà le brillant qui étoit au pommeau de mon poignard ; le calife le reconnoîtra , car je le tiens de ses bontés. »

Le murmure que produisent ces divers incidens s'appaise , & le calife continue l'information , en s'adressant au troisième témoin.

Celui-ci étant à côté du pêcheur , met la main sur le gros poisson , dont la mâchoire avoit été à moitié emportée par le retrait de la ligne.

Je jure , dit-il , que ce que j'ai déposé est vrai , comme il l'est , que je mets la main sur un poisson mort.

L'homme n'a pas plutôt prononcé le serment , que le poisson s'élançant du panier fangle un coup de queue sur le visage du parjure , lui fait jaillir le sang par le nez , faute par-dessus la tête des assistans , & va se plonger dans un canal formé par les eaux de la rivière qui étoit auprès de la place.

Le calife , moins surpris que charmé de ces merveilles , passe au dernier témoin ; celui-ci a cru reconnoître à la ceinture du traiteur une bourse à lui appartenante ,

& qu'il ne croyoit pas avoir laissée dans la boutique. Je jure, répondit-il, que mon accusation est aussi vraie que je suis assuré de voir ma bourse à la ceinture de ce traiteur.

*Tu as menti*, dit de nouveau l'oiseau ; c'est la bourse d'*Achmet-Balan*, l'*huissier du roi*, sa marque est au fond.

Après toutes ces épreuves de la sagacité du perroquet, le calife se tourne vers Abdelmeleck : « vous venez, lui dit-il, mon frère, de voir vérifier ici ce qu'on nous a dit tant de fois, que la bonté de Chebib avoit intéressé en sa faveur tout ce qui respiroit dans la nature. Voyez les efforts que viennent de faire cet oiseau & ce poisson, pour le soustraire à la plus noire & la plus atroce de toutes les calomnies ; si j'ai quelque usage des affaires criminelles, je connois déjà une partie de ceux qui sont impliqués dans cette affreuse conjuration contre la vertu. J'ignore qui en est le chef, mais j'ai le moyen de parvenir jusqu'à lui. »

Alors le calife se tourne vers le perroquet : « joli petit ami de Chebib ! dis-nous le nom du meurtrier d'Houssein, qui vouloit l'être de Chebib ».



*Il est au fond de la bague volée à Chebib,* répond le perroquet ; en même temps il s'envole.

Le calife se fait remettre la bague : on n'a pas besoin d'un joaillier pour faire sortir la pierre du chaton. Karkas , qui s'y étoit renfermé , la fait sauter à point nommé : alors on trouve le nom d'*Abdelmeleck*.

Il est impossible de peindre ce que le roi de Damas avoit souffert pendant l'information que le calife venoit de faire : mais quand ce prince vit les prodiges s'accumuler pour manifester ses crimes , & qu'ils venoient enfin de le mettre à découvert , la confusion le rendit immobile.

« Abdelmeleck , lui dit le calife , de cet air imposant qu'il savoit prendre , descendez du trône que vous avez souillé : quittez sur le champ toutes les marques d'une dignité dont je vous dépouille : allez prendre la place de l'homme vertueux que vos indignes complots vouloient perdre , en lui ravissant l'honneur avec la vie ; vous avez assemblé le peuple pour lui faire voir ici un exemple mémorable de justice , & le ciel m'y a envoyé pour qu'il tombât sur vous & sur vos complices. »

Abdelmeleck ne faisoit aucun mouvement : il étoit pétrifié ; Haroun prit un ton si terrible , que l'effroi plutôt que l'obéissance précipita le malheureux souverain au bas de son trône.

« Qu'on le faisisse , dit Haroun aux officiers de la justice , & qu'on le laisse vivre jusqu'à-ce qu'il ait été témoin du supplice de ceux qu'il a entraînés dans le crime.

« Vous , nobles & citoyens de Damas qui êtes ici présens ; vous étrangers , quel que soit le motif qui vous attire dans ces lieux ; si quelque espèce de crainte vous a empêché jusqu'à ce moment de témoigner en faveur de l'innocence , & de démasquer le crime ; parlez maintenant sans contrainte , & aidez-moi à découvrir les complices de tant d'horreurs. »

« Sire , dit alors un des derviches , mes deux frères qui sont ici & moi nous avons vu les quatre hommes qui ont déposé contre Chebib , sortir ensemble de chez Achmet Balan , le lendemain de la mort d'Housssein le menuisier ; ils allèrent manger chez le traiteur qui est à côté de nous , & prirent dispute en se partageant beaucoup d'or. Un d'entr'eux oubliâ sa bourse & le  
chiffre

chiffre d'Achmet Balan est écrit sur le fond, ainsi que l'oiseau l'a annoncé.

« Qu'Achmet Balan quitte sa robe & sa verge d'huissier, dit le calife, que lui & ses quatre complices soient sur le champ mis à mort, après qu'en leur aura arraché l'aveu de leur crime & le nom de leurs associés; que la veuve d'Houssain soit jetée dans un cachot pour y attendre son sort. »

Les ordres du calife furent exécutés dans le moment, & tous les coupables entraînés vers l'endroit où ils devoient subir leur supplice. Abdelmeleck ne jouit que de la cruelle distinction de mourir le dernier.

Quand ces objets désagréables eurent disparu, le calife reprit son air serein : puis s'adressant à Chebib.

« Venez, mon ancien hôte, mon ami, mon frère, venez vous asseoir à côté de moi; je ne vous ceindrai point la tête du même diadème que votre prédécesseur a souillé; mais je vous fais roi de Damas; je vois que vous allez me résister : songez néanmoins que je ne vous prie point d'accepter le trône, mais qu'au nom de Dieu, toutpuissant sur vous & sur moi, & à celui

266 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
de notre grand Prophète , je vous ordonne  
d'y monter , & à tous les princes & les  
grands qui sont ici , de vous reconnoître  
pour leur roi. »

Chebib , malgré sa répugnance & sa  
modestie , fut forcé d'obéir aux ordres du  
calife , & y fut encouragé par une accla-  
mation générale dont tout Damas retentit.

Après cette cérémonie Haroun devint  
pour la seconde fois hôte de Chebib : ils  
s'entretinrent ensemble des intérêts de  
l'Etat , & le calife donna à Chebib des  
nouvelles de Giafar , de l'aimable Nege-  
met , & du jeune Hazad.

Un courier du grand-visir avoit déjà in-  
struit le nouveau roi de Damas de la géné-  
reuse résolution qu'il avoit prise à l'égard  
de Negemet , & celui-ci s'applaudissoit  
moins du bonheur de se la voir rendue ,  
que de la devoir à un vertueux effort de  
son ami.

Quand la conversation sur ce sujet fut  
épuisée entre le calife & lui , Haroun l'in-  
struisit du projet de marier Hazad avec la  
fille du sultan d'Herak , en lui racontant  
toute l'histoire des deux bagues , que lui  
avoit cachée Giafar.

Le calife se chargea de faire la demande de Zizialé au sultan son père, en lui donnant avis qu'elle étoit à Bagdad auprès de Zobéide. Les ambassadeurs du calife furent expédiés sur le champ au sultan d'Herak.

Haroun - Alraschid, après avoir établi Chebib sur le trône, reprit sans délai la route de Bagdad.

En arrivant il fit frémir son ami, par le récit des dangers qu'avoit couru Chebib, & toute la prédiction du Giaffer fut alors complètement expliquée.

Pendant que le calife regagnoit Bagdad, Chebib devenu roi, presque malgré lui, employoit enfin le trésor des connoissances qu'il avoit acquises à un plus noble usage que celui auquel il les avoit destinées, car quelle espèce de bien n'étoit-il pas en état de faire étant roi, instruit & vertueux?

Le premier essai de sa grandeur d'ame fut de venir au secours de la famille d'Abdelmeleck; il lui rendit tous ses biens, & se conduisit envers elle, moins comme un roi que comme un père: mais sa générosité brilla moins depuis qu'il fut sur le trône, parce qu'elle se partagea davantage; il ne

268 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
se regardoit plus que comme l'économe du  
trésor public , dans lequel il avoit con-  
fandu le sien propre.

Après la disparition subite de la princesse  
Zizialé , le sultan d'Herak & son épouse  
étoient restés plongés dans le plus violent  
chagrin.

Les envoyés du calife & du roi de  
Damas leur occasionnèrent la joie la plus  
vive , en leur apprenant qu'elle étoit auprès  
de Zobéide , & le détail des lettres qu'ils  
reçurent en même temps , leur expliquant  
que le mariage proposé avec Hazad étoit  
un arrangement auquel le fort avoit con-  
tribué , ils s'y soumirent avec d'autant  
plus de facilité , que la générosité de  
Chebib père d'Hazad lui avoit concilié  
l'estime de toute la Perse , & que l'éclat  
de ses vertus étoit relevé à leurs yeux  
par la splendeur du trône.

Le sultan d'Herak partit sur le champ  
pour se rendre à Bagdad.

Des intérêts d'état y appeloient le nou-  
veau roi de Damas. La cour du calife fut  
bientôt grossie par l'arrivée de ces deux  
souverains.

Haroun reçut dans son palais le sultan

d'Herak avec beaucoup de distinction; mais le nouveau roi de Damas fut l'hôte de son ami Giafar.

Les nocés d'Hazad avec la princesse Zizialé, suivirent de près la réunion des personnages dont le consentement étoit nécessaire.

La charmante Negemet reprit ses premiers nœuds avec de nouveaux droits sur le cœur de son époux : des fêtes magnifiques donnèrent de la célébrité à ces heureuses réunions.

Le généreux Chebib, comblé des faveurs de la fortune, & des douceurs de l'amour & de l'amitié, reprit le chemin de ses états, & le sultan d'Herak emmena dans les siens le nouvel époux de sa fille, qui devenoit son héritier présomptif.

Le calife & Giafar, Zobéide & Fatmé éprouvèrent quelques momens de sensibilité à l'instant de la séparation de quatre objets qui leur étoient devenus bien chers; car ces princesses avoient pris autant d'inclination pour Zizialé & Negemet que leurs époux en avoient pour Chebib & son fils; mais le sort avoit décidé que ces deux couples intéressans iroient faire le

270 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
bonheur des Etats sur lesquels ils devoient  
régner, & il fallut que le calife, son visir  
& leurs épouses consentissent à ce der-  
nier sacrifice, pour que l'ouvrage, dont  
ils avoient été les instrumens, ne demeurât  
pas imparfait.

Scheherazade ayant ainsi terminé l'his-  
toire des aventures de Giafar & de Chebib,  
adressa la parole à Schariar.

Sire, votre majesté conviendra que le  
calife Haroun-Alraschid a déployé dans  
ces diverses aventures toute l'activité, la  
prudence & la pénétration qu'on peut  
attendre d'un grand homme. Comme on  
ne sauroit tarir sur les éminentes qualités  
de ce prince célèbre, si mes récits ne  
déplaissent pas à votre majesté, j'entre-  
prendrai celui des aventures d'*Halechalbé*  
& de la *jeune Dame inconnue*, dans lequel  
la pénétration & la justice du calife se  
montrent d'une manière digne de lui. Le  
sultan qui ne se lassoit point d'entendre  
Scheherazade, la pria de commencer son  
récit, ce qu'elle fit en ces termes :



## HISTOIRE

*d'Halechalbé & de la Dame inconnue.*

LE calife Haroun-Alraschid mande son grand-visir Giafar & Mesrour le chef de ses eunuques. Je veux, dit-il, descendre inconnu à Bagdad, & visiter mes hôpitaux : vérifier par moi-même si l'administration en est sage & bien entendue : si les malades y reçoivent les secours & les soulagemens dont ils ont besoin. Je me déguiserai en derviche ; vous, qui m'accompagnerez, choisissez un travestissement à la faveur duquel vous puissiez être absolument méconnoissables.

Le calife est obéi, & se met en marche avec son cortège ; il est au centre des établissemens dont il s'est proposé de faire la visite, chaque chose lui paroît dans l'ordre qu'il désire, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à la porte d'une cour fort vaste, dans laquelle il entend une rumeur ; il adresse la parole à Giafar : « D'où peut venir ce bruit ? lui dit-il. ».

« C'est ici, répond le visir, l'endroit où l'on renferme les fous ; ceux dont la manie n'est pas dangereuse peuvent se promener dans cette grande cour , & ils ont leur loge , ou leur petit appartement tout autour.

« Entrons , dit le calife ; cet objet a aussi son intérêt. Vérifions d'abord si tous sont enfermés par de justes raisons : on laisse la liberté à bien des gens qui mériteroient, par défaut de sens, d'être renfermés ; il y en a peut-être ici à qui il seroit avantageux de la rendre , & pour eux-mêmes , & pour la société. Examinons chacun de nous à part un des habitans de cet enclos ; tirons au fort lequel des trois s'essayera le premier dans ce genre d'examen , & nous nous mettrons à l'œuvre. » Le sort a décidé que Mesrour commencera.

Tous trois étant entrés dans la cour , le chef des eunuques va droit à la première loge ; il y trouve un homme d'environ quarante ans , fumant une pipe d'un air fort sérieux , le coude appuyé sur une table , sur laquelle il y a quelques papiers. Il fait au fumeur un salut qui lui est exactement rendu. « Je pense , lui dit Mesrour , que

vous êtes chargé de surveiller sur ceux qui font du bruit dans la cour.

« La surveillance, répond le fumeur, est un poids dont je suis débarrassé. Je me suis chargé de me surveiller moi-même, & c'en est bien assez.

« Mais sûrement, dit Mesrour, on ne vous tient point ici enfermé au nombre des fous.

« Et pourquoi ne m'y retiendrait-on pas à ce titre? me croyez-vous plus sage qu'un autre? on m'a rendu la justice qu'on devoit rendre à tous les habitans de Bagdad. Je ne puis pas me plaindre; j'ai été jugé par mes pareils, & ils ont l'attention de venir tous les jours ici me visiter.

« Je vous entends, dit Mesrour, nous avons tous un petit grain de folie; cependant, quand cela ne passe pas de certaines bornes, on fait bien de nous laisser la clef des champs, il n'y a que pour les manies extraordinaires . . . .

« Ah! vous avez raison, interrompit le fumeur; les hommes se passent toutes leurs sottises ordinaires, quelque ridicules qu'elles soient; mais quand l'un d'eux peut s'élever par ses idées, ses lumières ou ses

274 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
observations, au-dessus des autres, il est  
une sorte de reproche pour eux de l'es-  
pèce d'avilissement dans lequel ils se lais-  
sent tomber, & ils cherchent alors à se  
soultraire à sa vue. C'est-là mon histoire :  
j'en savois plus que le vulgaire ; on m'a  
sequestré.

« Dans quelle partie excelliez-vous,  
reprit Mesfrou? — Dans la science, qui est  
la clef de toutes les autres, dans l'astro-  
logie. — Et vous la possédiez ? — J'y attei-  
gnois ; mais on a interrompu mes progrès.  
— Vous étiez donc en commerce avec les  
astres ? — C'est cela même. — Et quel étoit  
celui dont vous étiez favorisé ? — La lune.  
— N'êtes-vous plus en faveur auprès d'elle ?  
— Depuis que j'ai cessé d'être libre elle en-  
use avec moi comme il lui plaît ; elle m'eut  
de grandes obligations autrefois, & n'en  
tient pas trop de compte aujourd'hui ; elle  
avoit une énorme verrue sur le nez, je  
l'en guéris : ainsi elle me doit cette belle  
face que vous lui voyez quelquefois. De  
plus, en lui faisant prendre sa marche sur  
le côté, je la sauvai d'une éclipse qu'at-  
tendoient tous les astronomes. Elle me  
témoigna d'abord quelque reconnoissance ;

mais du moment où j'ai été renfermé ; si je m'adresse à elle lorsqu'elle est dans le croissant, elle se trouve encore trop foible pour agir en ma faveur ; m'adressai-je à elle, lorsqu'elle est pleine, elle s'enveloppe de nuages & de brouillards ; mais dans le déclin, toutes ses malignes influences sont à mon service. Ce sont des fluxions, des rhumatismes, des catarres qui me pleuvent dessus. Je cherche à me délivrer actuellement de la dernière marque de sa bienfaisance. Ah ! si je la tiens quelque jour, elle s'appercevra qu'elle n'a pas obligé un ingrat.

« Et comment ferez-vous pour la tenir, reprit Mefrour ? — Rien ne seroit plus aisé, dit le fumeur, si un homme comme vous vouloit m'aider, elle viendra ce soir à neuf heures se mirer, se baigner dans ce puits que vous voyez au milieu de la cour. Je vous donnerai ma table, & vous vous mettrez en embuscade ; elle ne se défiera point de vous, & pendant qu'elle s'amusera à faire trembloter l'eau, vous fermerez tout à coup le puits ; alors nous la tiendrons : ce sera une bonne fortune à

276 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
nous deux, & nous verrons comment elle  
s'y prendra pour justifier sa conduite.

« Elle parlera donc, dit Mesrour, nous  
l'entendrons? — Je ne dis pas que vous  
l'entendiez bien distinctement, reprit le  
fumeur, mais moi qui ai l'oreille exercée  
au point de pouvoir marquer la cadence  
de l'harmonie des corps célestes, je ne  
perdrai pas un mot; pour vous, il s'agit  
de savoir comment votre oreille est faite. »

En disant cela, le fumeur pose sa pipe,  
examine de près l'oreille de Mesrour, &  
la saisissant brusquement, il la tire tout  
à coup de toute sa force, en criant :  
« vous avez l'oreille trop courte. » Mesrour  
pousse un cri douloureux, un gardien  
accourt, fait lâcher prise à l'astrologue,  
& Mesrour tenant son oreille à deux mains  
rejoint le calife & lui raconte sa pitoyable  
aventure.

« Je suis prévenu depuis long-temps, dit  
en riant Haroun, que les fous qui ont un  
air de sagesse sont ceux dont il faut le plus  
se défier; allons, Giafar, dit-il à son grand-  
visir, vous êtes averti d'avance, qu'il ne  
faut pas se faire tirer l'oreille : allez à votre  
examen. Mesrour & moi ne nous éloigne-

gnerons pas de la loge où vous entrerez, afin d'être à portée de vous secourir au besoin.»

Le grand-vifir a déjà jeté les yeux sur une porte, à côté de laquelle est assis un homme à barbe vénérable, dont l'air est imposant ; il débute par une aumône au vieillard avant de le saluer. L'homme qui la reçoit paroît plus attentif à la civilité qu'à l'aumône ; il rend le salut à Giafar, & lui fait signe de s'asseoir sur un siège à quelques pas de lui. « Vous venez sans-doute ici pour vous instruire, jeune homme, lui dit-il, vous devez remercier le ciel d'être aussi bien adressé ; quel est le chapitre de mon livre dont vous vouliez entendre le texte ou l'explication ? »

Le livre dont cet homme paroissoit parler, étoit une petite planche de cèdre carrée, sur laquelle il n'y avoit aucun caractère ; « quel est ce livre ? demanda Giafar.

« Quoi ! vous ne distinguez pas dans ces caractères le doigt de Dieu & la dictée de l'ange Gabriel ? un musulman ne reconnoît pas le divin Alcoran, & dans celui qui le lui présente tel qu'il lui fut inspiré, le grand prophète Mahomet ! »

A cette exclamation, le visir se lève & se retire ; il joint le calife : « Commandeur des fidèles, lui dit-il, j'ai été forcé d'abandonner la partie ; l'homme que je quitte, blasphème à faire trembler, il dit qu'il est le grand prophète.

« Il n'est point sûr qu'il blasphème, reprit le calife, tout homme peut se dire prophète, dès qu'il prouve sa mission par des miracles : allez lui en demander. »

Giafar obéit & revient prendre sa place. « Si vous êtes Mahomet, dit-il au vieux fou, qui a pu vous mettre dans un endroit comme celui-ci ?

« Mon peuple ingrat, répond le prétendu prophète, il n'a pas voulu croire en moi, & cela m'a chagriné sans me surprendre ; il ne croit presque pas en Dieu.

« Mais, reprit Giafar, un prophète prouve sa mission par des miracles, pourquoi n'en avez-vous pas fait ?

« Il auroit fallu, reprit le prétendu Mahomet, que mon peuple m'en eût demandé ; mais il a craint d'être convaincu, il cherche à ne rien croire.

« Vous pourriez donc faire des miracles, »



dit Giafar ? — Doutez-vous que Mahomet en puisse faire ? — Faites-en donc un sur le champ. — Vous ne ferez pas refusé. Montez sur le haut de ce minaret, par ce degré extérieur; précipitez-vous sans hésiter : quand vous ferez à terre, fussiez-vous en mille pièces, d'un mot je vous remettrai sur vos pieds, plus droit & mieux portant que vous ne l'êtes.

« Ah ! dit Giafar en s'éloignant, j'aime mieux vous croire prophète, que de vous obliger à le prouver, » & il vient rendre compte au calife de la proposition qu'on lui a faite.

« Vous apprendrez peu de chose, lui dit Haroun, vous ne voulez rien éprouver. — Si quelqu'un veut s'instruire de cette manière, reprit Giafar, l'homme & le minaret sont là : il peut tenter l'aventure, je n'en serai point jaloux. »

La conversation du prince & de ses confidens fut un peu interrompue par quelques personnages qui vinrent les aborder. Un d'eux étoit calife, & venoit proposer à Haroun de quitter son habit de derviche, & d'accepter la place de visir. Il vouloit le revêtir d'une pelisse superbe ;

280 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
c'étoit un vieux morceau d'étoffe plein de  
trous , sale & rongé de vermine. Un autre  
avec un panier plein de coquilles de noix,  
venoit lui vendre des confitures.

Ces petites scènes courtes & publiques  
ne remplissoient point l'intention d'Haroun,  
ni le but de la convention. C'étoit à lui  
à entrer dans une loge où il put avoir,  
comme ses deux compagnons d'aventures,  
une conversation particulière.

Il passa près d'une , qui lui parut plus  
grande & mieux meublée que n'étoient les  
autres. Un jeune homme d'une figure aussi  
douce que prévenante , y étoit assis sur  
un sofa , & paroissoit plongé dans la  
mélancolie : il tenoit en main l'Alcoran.

Le calife l'aborde , le salue , & lui adresse  
la parole de ce ton caressant & familier ,  
que la robe de derviche autorise à prendre ;  
« oh ! beau jeune homme , lui dit-il , pour-  
quoi trouvé-je parmi les fous un homme  
aussi sensé que vous paroissez l'être ? »

A cette demande , le jeune homme ferme  
son livre , ouvre modestement les yeux ,  
regarde le derviche , & lui répond : « toutes  
les actions de ma vie n'ont pas été sen-  
sées , j'ai donné lieu à l'abus qu'on fait

aujourd'hui du pouvoir pour me retenir ici. — Et ne pourrois-je pas, dit le derviche, apprendre de vous votre histoire, quand vous paroissiez être si bien en état de la faire ?

« Pieux derviche, répond le jeune homme, si vous étiez le calife, je pourrois vous engager à vous asseoir près de moi & m'ouvrir à vous. Je demande tous les jours à Dieu de m'envoyer ce prince équitable ; mais il seroit inutile pour moi d'avoir un autre confident que lui. Vous voyez une victime de son grand-visir Giafar, dont les ordres m'ont fait conduire ici pour une raison qui paroissoit fondée ; mais je puis dire que c'est sans raison que j'y suis retenu maintenant, & sans la religion qui me soutient, je succomberois sous le poids de mon infortune & à l'horreur de ma situation. »

Le calife est au plus haut point d'étonnement d'entendre un discours aussi suivi, aussi raisonnable. Il appelle Giafar & Mesrour, il répète ce qu'il vient d'entendre ; le grand-visir considère attentivement le jeune homme, & assure le calife que le

282 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
prisonnier & son histoire lui sont absolument inconnus.

La curiosité d'Haroun devient plus vive, & le rend pressant; il entre dans le petit appartement avec cette liberté dont usent en général tous les derviches; s'assied à côté de la prétendue victime des ordres de Giafar. « Jeune homme infortuné, lui dit-il, vous savez que les gens de mon état ont bien des privilèges, & surtout celui d'approcher des grands, & de pouvoir leur dire la vérité. Le commandeur des fidèles est de tous le plus accessible pour nous, faites fond sur mon zèle; il me deviendra possible de vous servir, vous allez confier vos malheurs à une oreille discrète, à une âme vraiment charitable. »

Le jeune homme soupira de nouveau, rêva un moment, répandit quelques larmes, & commença ainsi son histoire.

« Je m'appelle Halechalbé, mon père est syndic du commerce de Bagdad; il invita un soir à souper les principaux négocians de la ville, chacun d'eux avoit amené avec lui son fils aîné; après le repas, qui fut abondant & gai, les convives entrè-

rent en conversation sur leurs dispositions à l'égard de leurs enfans.

« L'un envoyoit son fils résider dans un comptoir étranger, l'autre confioit au sien un vaisseau chargé de marchandises, un troisième lui abandonnoit une telle branche de son commerce; en un mot, de tout ce que j'entendis, il résultoit que tous mes contemporains se trouvoient ou utilement placés ou établis. Après avoir raisonné à fond de ces divers arrangemens, la compagnie se retira.

« Demeuré seul avec mon père, je lui fis faire l'observation, que fils du premier dans notre état, je demeurois seul sans emploi; il en sentit la justice, & me proposa de me faire ouvrir un magasin dans un des quartiers de Bagdad, à mon choix.

« Cette ouverture flattoit mon inclination pour le commerce & pour l'indépendance. J'acceptai, & dès le lendemain je fus mis en possession d'un riche assortiment des plus belles étoffes de Perse & des Indes. J'avois des esclaves entendus dans le commerce, qui me soulageoient des embarras de la profession.

« Environné pendant le jour de toute la

284 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
noblesse de Bagdad, dont je me trouvois  
à portée de faire la connoissance, je revenois  
vivre le soir chez mon père. Je faisois  
mes affaires en menant une vie active  
& variée, en un mot, de mon goût. Mon  
père me visitoit souvent dans mon magasin;  
il y voyoit avec plaisir le concours des  
curieux & des chalands des deux sexes:  
il ne recevoit rien de rare de l'étranger  
qu'il ne se fit un plaisir de m'envoyer; le  
directeur de son propre commerce en avoit  
l'ordre.

« J'étois un jour entouré de beaucoup  
de monde dans mon comptoir, quand deux  
femmes d'un extérieur très-apparent s'y  
présentèrent. L'honnêteté ayant fait abandonner la place aux autres curieux, une  
des deux femmes déranger son voile, assez  
pour me laisser entrevoir une beauté dont  
mes yeux furent subitement éblouis.

« Elles s'assirent sur un sofa, demandèrent les plus riches étoffes, en firent le  
prix avec moi, & en achetèrent pour trois  
mille écus; sur ce marché, de compte  
fait, j'en gagnais cinq cent avec elles: les  
marchandises sont pliées, & des esclaves  
les enlèvent par les ordres de celle des

deux Dames qui me parut être la maîtresse. Je me préparois à tendre, pour ainsi dire, la main pour recevoir mon payement, quand la jeune Dame prend la parole.»

« Halechalbé, me dit-elle, je n'ai point apporté d'argent avec moi; mais vous ne ferez point inquiet pour ce qui vous est dû, sous peu de jours je reviendrai ici vous l'apporter, & je compte faire chez vous des emplettes plus considérables.»

L'autre femme prit la parole. « Ah madame! dit-elle, vous parlez au fils du chef du commerce, homme d'une opulence reconnue, & dont le calife même fait apprécier le mérite, comme si vous doutiez qu'il ne tînt à honneur de faire à une Dame comme vous un aussi mince crédit!»

« Le discours de cette femme, l'impression qu'avoient fait sur moi les beaux yeux de sa maîtresse à la faveur du désordre de son voile, un peu de timidité naturelle, firent, que non-seulement je n'osai demander mon payement, mais que je n'insistai pas pour savoir le nom de la Dame à qui je faisois crédit; elle me quitte après m'avoir salué très-honnêtement, & je

demeure sur ma porte planté comme un terme, sans prendre la précaution de la faire suivre par un esclave.

« Quand je fus seul, l'imprudence dans laquelle je venois de tomber se présenta à ma pensée : à qui avois-je livré mes effets ? avois-je dû oublier, d'après les leçons de mon père, que Bagdad fourmilloit d'aventurières capables de se présenter sous toutes sortes de formes, & de prendre tous les tons ? Alors tout, jusqu'à ces beaux yeux qu'on m'avoit laissé voir, me devint suspect. Je me crus volé, & revins à la maison de mon père, tremblant d'essuyer les reproches que je pensois m'être attirés.

« Ma mère eut bientôt apperçu mon chagrin : elle m'en fut habilement faire avouer la cause, & chercha à me calmer comme elle put. — Le marchand qui ne fait pas perdre, me dit-elle, ne mérite pas de gagner ; si vous êtes embarrassé de compter avec votre père, ma bourse y suppléera.

« Je me rendis le lendemain à mon magasin, le cœur navré d'avoir été dupe, & de la perte que j'essuyois : cependant, je n'étois pas sans espérance du retour de



la Dame ; mais le soir arriva sans qu'elle eût paru ; ce jour malheureux fut suivi de deux autres pareils , & ma mère voyoit augmenter mon affliction sans pouvoir y apporter de remède.

« Elle avoit beau me dire qu'elle suppléeroit à ce revers par sa propre bourse , que je devois regarder ce qui m'arrivoit comme un malheur utile , puisque ce n'étoit qu'en en éprouvant que l'homme parvient à s'instruire. Les discours de ma mère étoient inutiles , & rien ne pouvoit me consoler de m'être laissé duper par deux beaux yeux , par de l'étalage & des complimens ; ma vanité blessée étoit un grand tourment pour moi.

« Le quatrième jour , la Dame inconnue arriva enfin chez moi tout à coup , suivie de ses esclaves ; on jette une grosse bourse sur mon comptoir. — Beau jeune homme , me dit-elle , je vous apporte votre argent , voyez si le compte y est : à cet aspect aussi désiré de moi , qu'inespéré , mes craintes , mes chagrins s'évanouissent ; en un mot , je me sens renaître comme subitement.

« Mon inconnue s'est fait apporter de

288 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
nouvelles étoffes , elle fait un choix , & enlève de ma boutique des marchandises pour la valeur de trois cent pièces d'or ; dans mon enthousiasme , j'en aurois livré pour deux mille ; dès qu'elle a disparu , je reviens trouver ma mère , & lui montre autant de joie que je lui avois laissé voir de tristesse & d'abattement : je lui raconte ma bonne aventure du jour , & deviens susceptible d'entendre toutes les raisons qu'elle avoit inutilement employées jusqu'alors , pour me persuader que dans le trafic , *qui ne risque rien , n'a rien.*

« Enfin , mon respectable derviche , je continuai de faire le même commerce avec la jeune Dame inconnue , jusqu'au moment où ayant emporté toujours de chez moi des étoffes pour la valeur de plus d'argent qu'elle n'y en avoit laissé , elle se trouva me devoir environ dix mille écus , équivalent de tout le profit que j'avois pu faire dans mes diverses négociations avec elle.

« Un jour , après avoir fait ouvrir mon magasin , j'étois à peine assis sur mon sofa , qu'une femme âgée vint m'y accoster ; je crus qu'elle vouloit quelques pelisses ou quelques étoffes , & lui proposois de lui en

en faire voir. — Non, mon fils, me répondit-elle, je suis chargée auprès de vous d'une commission de toute autre importance, je viens ici de la part de la jeune Dame qui vous doit dix mille écus. Je ne vous apporte pas votre paiement, mais je suis chargée de vous dire de sa part, que si vous êtes devenu son marchand d'étoffes, à l'exclusion de tous ceux qui font le même commerce que vous à Bagdad, c'est parce que son cœur vous accordoit un autre genre de préférence; en un mot, mon fils, elle est belle, jeune & riche, & désire se marier avec vous; quand vous l'aurez vue, quand elle vous aura parlé, si ce nouveau marché vous convient, la dot que vous devez fournir est toute trouvée dans les dix mille écus dont elle vous est redevable, sinon, ils vous seront comptés, & vous les emporterez chez vous; mais pour vous mettre à portée de savoir si l'affaire vous convient, il faut vous déterminer à me suivre.

« Pendant ce discours de la vieille femme, un feu qui m'avoit été jusqu'alors inconnu, pénéroit dans mes veines, & sa

290 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
violence augmentant par l'espoir qu'il m'offroit , je me trouvai brûlant d'amour.

« Les beaux yeux de la Dame, dès le premier instant où elle me les avoit laissé voir , m'avoient ébloui & aveuglé sur mes intérêts au point de lui laisser emporter mes effets , sans savoir comment j'en recevrais le prix ; depuis lors , dans toutes les autres visites qu'elle m'avoit faites , si le voile m'avoit exactement caché les traits de son visage , l'ampleur de ses vêtemens n'avoit pu me dérober l'élégance de sa taille , la grâce de tous ses mouvemens , la forme de son pied , & la beauté de ses mains.

« D'ailleurs , elle contestoit avec moi sur les prix , avec tant d'honnêteté , un son de voix si angelique , qu'elle ne sortoit jamais de mon magasin sans en avoir emporté quelque chose de plus que mes marchandises ; mais je ne savois pas trop ce que c'étoit : elle étoit à peine hors de chez moi , que je me trouvois mal à mon aise , & je me disois , cette Dame est bien charmante ! puis je tombois dans une longue & profonde rêverie.

« Quand la vieille m'eut donné à enten-

dire que la Dame inconnue m'aimoit, je me sentis le plus passionné de tous les hommes. J'ordonne à mes esclaves de fermer le magasin, d'aller prévenir mon père & ma mère que je ne rentrerois point à la maison, devant aller me réjouir avec mes amis dans un jardin éloigné de la ville, & je me livre à la conduite de la vieille femme.

« Vous ne vous repentirez pas, me dit-elle en marchant, de votre confiance en moi, mais il faut que vous m'en donniez une nouvelle preuve : si la Dame ne vous convenoit pas, si les propositions qu'elle doit vous faire n'étoient pas de votre goût, après vous être séparés, il lui convient de demeurer toujours inconnue pour vous ; sa délicatesse l'exige, & j'ai ordre de vous mettre un bandeau sur les yeux pour que vous ne puissiez jamais reconnoître la maison où vous allez entrer. »

« Je me soumis sans peine à cette condition ; nous nous retirons sous un portique, & là, cachés par deux colonnes avancées, elle me bande les yeux avec un mouchoir de soie très-épais. Elle me fait tourner trois ou quatre fois sur mes talons, me

292 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
prend par la main, & me fait marcher à  
côté d'elle pendant un bon quart-d'heure.  
Tout-à-coup nous nous arrêtons, je l'en-  
tends frapper à une porte qui s'ouvre ;  
j'entre, la porte se ferme.

« Un moment après, on me rend l'usage  
de la vue, & je suis remis à la conduite  
de deux femmes esclaves d'une grande  
beauté & d'une parure recherchée : elles  
me font passer par sept portes, au-delà  
desquelles je suis reçu par quatorze autres  
esclaves, d'une figure aussi remarquable,  
& si richement vêtues que j'en fus ébloui.  
Je me trouvois alors dans une pièce  
superbe, où tout étoit marbre, jaspe ou  
dorure. J'ouvrois les yeux de toutes mes  
forces pour me convaincre que j'étois  
éveillé, tant mon aventure avoit l'appar-  
ence d'un songe. Alors la vieille, qui  
m'avoit toujours suivi, se détache pour un  
instant, & revient peu après suivie d'un  
esclave qui portoit un déjeûné sur un grand  
plat de vermeil. Je m'assis pour me ra-  
fraîchir.

« Pendant que je satisfaisois mon appé-  
tit, la vieille femme comptoit sur une  
table les dix mille écus qui m'étoient dus.

« Voilà, me dit-elle, toute votre somme, ne soyez point inquiet si ma maîtresse ne paroît point encore, vous ne devez vous voir qu'après le contrat passé, la loi le commande & la décence l'exige. »

La vieille avoit à peine fini de parler, qu'un cadi parut, accompagné de dix personnes de sa suite. Je me levai pour le saluer ; alors la vieille adressant la parole à l'homme de loi, lui dit : « La jeune personne qui veut se marier avec ce marchand vous a choisi pour tuteur ; consentez-vous à remplir cet office ? »

« Le cadi répond, qu'il se tient pour fort honoré du choix qu'on a fait de lui ; il dresse sur le champ le contrat dans toutes les formes, & le fait signer aux témoins qu'il avoit amenés ; on sert une ample collation pour lui & pour sa suite ; on lui donne un habillement magnifique & trois cent sequins, après quoi il se retire, en chargeant la vieille femme de faire agréer ses remerciemens à sa maîtresse.

« J'étois si étourdi de ce que je voyois, que sans prendre garde que je laissois là mon argent, au moment où le cadi se retiroit, je fis un mouvement pour le suivre ;

294 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
la vieille me force à me rasseoir. — Etes-vous fou ? me dit-elle ; faut-il vous avertir qu'après le contrat suit la noce ? allons ! soyez plus sage , tranquillisez-vous jusqu'à la nuit , où tout sera prêt pour achever la cérémonie.

« Je demeurai dans le salon ; un grand nombre d'esclaves y étoient attentives à mes moindres mouvemens , pour prévenir jusqu'à mes fantaisies ; j'étois dans une position extraordinaire : je ne ressentais plus , pour ainsi dire , l'empire du sentiment qui m'avoit fait accourir aussi légèrement les yeux couverts d'un bandeau ; l'amour demouroit comme étonné au fond de mon cœur , par l'imposant du luxe qui m'environnoit , & du cérémonial de ce singulier mariage.

« Vers le soir , on me sert un repas superbe , des confitures de toute espèce , & des vins exquis , j'en fis un usage fort modéré ; dès que j'eus fait signe qu'on pouvoit desservir , la vieille femme vint me prendre par la main pour me conduire au bain.

« J'y fus reçu par huit belles esclaves couvertes de pièces d'étoffes de soie ; elles



m'enveloppent d'étoffes pareilles, entrent dans l'eau avec moi, & me servent avec toute l'attention & le respect qu'on auroit pour le calife lui-même.

« Imaginez, mon respectable derviche, quel devoit être mon étonnement ? j'en étois presque stupide. J'en fus bientôt tiré par l'apparition de vingt autres esclaves, plus belles & plus parées encore que toutes celles dont j'avois été environné.

« Les unes tenoient des flambeaux, d'autres des cassolettes remplies de parfums exquis, dont l'odeur, se joignant à celle du bois d'aloës, dont on s'étoit servi pour chauffer le bain, embaumoit l'air, & cette agréable vapeur s'élevoit jusqu'au plafond de l'appartement.

« On m'enlève à ces délices pour m'en faire goûter d'autres ; vingt esclaves me précèdent & me conduisent dans un appartement superbe, où on me fait asseoir sur un sofa d'étoffe d'or ; une musique mélodieuse m'y attendoit, elle étoit en même temps si gaie & si vive, si propre à inspirer le plaisir, que je ne tardai pas à me sentir un peu ranimé ; alors les esclaves

me proposèrent de me conduire à l'appartement destiné pour les noces.

« Je me lève; une grande porte s'ouvre, & je vois arriver celle qui m'avoit destiné à être son époux, précédée de vingt autres esclaves qu'elle seule pouvoit surpasser en beauté.

« A son aspect, je demeurai presque sans sentiment; mais à l'instant, cette première impression fit place à l'amour, & ma passion acheva de prendre sur moi cet empire dont la force me fait endurer aujourd'hui, à chaque instant de ma vie, des tourmens plus cruels que la mort.

« Précédée par ses vingt esclaves, comme je l'étois par les miennes, la belle inconnue & moi nous prîmes la route du grand appartement préparé pour les noces; on nous y fait asseoir sur le même sofa.

« La vieille se présente alors, à la tête de quatre esclaves portant sur des plats d'or divers rafraîchissemens, des confitures esquises, & de toutes les espèces de fruits, dont nous nous présentâmes mutuellement; après quoi le service disparut, & nous restâmes seuls.

« J'étois presque tremblant; ma char-

mante inconnue me rassura, & me prenant la main : Halechalbé, me dit-elle, je vous aime depuis le jour où la curiosité m'attira dans votre magasin ; le même sentiment m'y a ramenée plusieurs fois, sous le prétexte de marchander & d'acheter des étoffes. Le petit commerce que nous avons fait ensemble m'a donné occasion de vous connoître, & n'a fait qu'augmenter mon penchant, au point de me faire désirer de m'unir avec vous pour la vie ; me ferez-vous le sacrifice de votre liberté ? »

« Madame, lui répondis-je, vos charmes n'ont pas manqué leur effet sur moi, dès le premier instant où vous parûtes à mes regards. Je ne vous vis jamais sans éprouver un trouble inconcevable, mêlé cependant d'un plaisir bien doux : jamais vous ne vous éloignâtes sans m'occasionner de vifs regrets : en vous attendant chaque jour, j'étois sans cesse occupé de votre image. Je n'osois me faire l'aveu de ma passion à moi-même ; mais puisque vous le prévenez par celui de votre amour pour moi, je vous jure que rien n'égale la vivacité de mes sentimens, & que le sacrifice de la liberté est bien peu de chose pour

298 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
celui qui voudroit donner sa vie pour vous.

« Eh! Halechalbé, me dit-elle, la vérité semble s'exhaler par votre bouche! Ne donnez point votre vie, elle est nécessaire à mon bonheur; mais si nous devons nous lier pour toujours, écoutez les conditions auxquelles l'abandon de ma personne & de mon cœur est absolument attaché.

« Vous ignorerez mon nom & mon état jusqu'à-ce que des circonstances que je ménage, m'aient mise dans le cas de vous avouer publiquement pour mon époux; vous ne ferez dans cette enceinte aucune perquisition pour vous en instruire. La porte de la maison ne s'ouvrira qu'une fois l'année.

« Ah! Madame, m'écriai-je, je me tais, j'ignorerai, je resterai! — Arrêtez, dit-elle, j'ai à vous imposer une condition plus rigoureuse. Comme je me donne toute à vous, il est juste que vous soyez tout à moi.

« Mes esclaves devenues les vôtres, doivent vous obéir en tout, mais vous ne leur parlerez que pour leur service; si vous descendiez à la moindre familiarité avec une d'entr'elles qui ne fut pas un

simple témoignage de bonté ; si ..... Je dois vous faire connoître mon caractère. J'ai du penchant à la jalousie : si je devenois victime de cette passion funeste par votre faute, j'ignore à quels excès le ressentiment ne pourroit point me porter contre vous.»

« Rassurez-vous , lui dis-je, oh mon adorable épouse ! la force de mon amour vous met à l'abri de la plus légère indiscretion de ma part. Je pourrois mourir de chagrin de vous avoir déplu , mais je ne crains pas d'être jamais victime du malheur de vous avoir offensée.

« A la vivacité , & à l'air de sincérité dont mes protestations étoient accompagnées , les yeux de mon inconnue se baignent de larmes. — Halechalbé , me dit-elle , mettez la main sur mon cœur , voyez comme il étoit agité de la crainte de vous voir refuser mes conditions , nous allons être unis pour toujours ; n'eussiez-vous qu'hésité j'immolois mon bonheur à ma délicatesse , & nous étions pour toujours séparés.

« Pendant ce discours j'avois la main sur son cœur , dont l'émotion passa bientôt dans le mien. Je pressai tendrement mon

300 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
épouse dans mes bras ; elle y perdit con-  
noissance. J'appelle une esclave, le plus  
léger secours fait évanouir un accident  
dont la cause n'étoit pas dangereuse ; l'idole  
de mon cœur a ouvert ses deux beaux  
yeux, & je les vois se tourner amoureu-  
sement vers moi....

« J'abrège, trop respectable derviche,  
le récit du reste des événemens de mon  
mariage ; il ne peut vous intéresser, & la  
mémoire que j'en conserve fait actuelle-  
ment le tourment de ma vie.

« Dans l'enchantement où me tenoit ma  
passion, je passai quinze jours dans l'oubli  
du reste de la terre, j'avouerai même à  
ma honte, dans celui de mes devoirs les  
plus essentiels, puisque je ne songeai point  
aux inquiétudes dont mon père & ma  
mère devoient être dévorés à mon sujet.

« Enfin, peu-à-peu, la nature reprenant  
ses droits, je commençai à rêver triste-  
ment à la douleur à laquelle les auteurs  
de mes jours, si pleins de tendresse  
pour moi, étoient nécessairement livrés. Il  
m'échappa quelques soupirs qui partoient  
du fond de mon cœur, & la nouvelle  
situation de mon ame se peignit sur mon

visage. Mon épouse attentive, s'aperçut bientôt de l'altération que j'éprouvois ; elle m'en surprend le secret, & entrant dans ma peine, elle m'ouvrit d'elle-même la voie qui devoit me conduire à m'en délivrer.

« Cher Halechalbé, me dit-elle, je vous loue de votre attachement pour votre père & votre mère, ils me deviennent chers par rapport à vous : nous nous sommes donnés des loix, mais nous en sommes nous-mêmes les juges, il ne faut pas souffrir qu'elles blessent la nature, vous irez voir vos parens, & vous passerez sept jours avec eux ; vous reprendrez aussi votre commerce. J'ai bien des raisons pour vous engager à le suivre.

« D'abord il servira de manteau à nos liaisons. Il vous fournit l'occasion de vous montrer ou de disparaître à volonté, sans donner le soupçon que ce soit pour une intrigue de l'espèce de la nôtre ; de plus il vous met à portée d'acquérir par des procédés honnêtes, francs & généreux, l'estime du public, dont nous aurons besoin un jour de concilier le suffrage, car le calife Haroun règne ici, & il a des oreilles

302 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ;  
partout , fans compter les fiennes dont il  
fait volontiers ufage. Allez donc ; mon  
cœur vous fuivra partout où vous ferez ,  
s'il pouvoit fe rendre vifible , vous le ver-  
riez fans cefle voltiger autour de vous ;  
d'ailleurs vous ferez fous ma main : nous  
avons notre vieille confidente ; je puis par  
fon moyen vous procurer la fatisfaction  
d'entendre parler de moi , tandis que  
j'aurai celle de recevoir de vos nouvelles ,  
de vous faire connoître mes défirs. Surtout ,  
ajouta - t - elle , vos parens ne pouvant pas  
ignorer votre mariage , recommandez-leur  
le filence le plus profond fur cet objet.

« En finiffant ce difcours , comme le jour  
commençoit à tomber , mon époufe ordonna  
à la vieille de me mettre un bandeau fur  
les yeux , & de me conduire hors des  
portes du palais , jufques fous le portique  
où je m'étois fomis la première fois à  
cette cérémonie. Dès que ma conductrice  
m'eut rendu la vue , je volai à la maifon  
de mon père. Une de nos voisines alloit  
y entrer ; elle me reconnoît à la lueur de  
la lumière d'une boutique , devant laquelle  
je paffois. — Halechalbé , s'écria - t - elle !  
quoi ! c'eft vous ! au nom du ciel n'allez pas



vous montrer inopinément à votre mère. Entrez un moment chez moi, pendant que mon mari ira la prévenir de votre retour; le chagrin de votre perte la désespère, la joie occasionnée par votre apparition subite pourroit la faire mourir.

« D'où venez-vous, méchant jeune homme? me dit-elle dès que nous fûmes assis. Comment avez-vous pu laisser de bons parens dans l'ignorance de ce que vous étiez devenu?

« J'étois pris au dépourvu, devant cacher mon mariage à tout le monde, & n'ayant pas une histoire toute prête pour le premier curieux. Je payai de présence d'esprit, & fus obligé de recourir à un mensonge.

« Vous m'étonnez, Madame, répondis-je, en me parlant du chagrin que j'ai occasionné à mes parens. Ayant trouvé une occasion prête pour me rendre à Balsora où j'avois une information aussi pressante qu'importante à prendre, sur un de mes débiteurs les plus considérables, je n'ai pas eu un moment à perdre & je suis parti sans avoir le temps d'instruire mon père de mon départ; mais j'ai expédié dès que

304 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
je l'ai pu un exprès, auquel il faut qu'il  
soit arrivé quelqu'accident, puisqu'on n'a  
point eu de mes nouvelles. La voisine se  
paya de l'excuse. — En attendant, me dit-  
elle, vous êtes mort-ici pour tout Bagdad,  
& de plus enterré magnifiquement; car  
on vous fit hier de superbes funérailles. Je  
vous conterai tout cela quand mon mari  
aura été préparer nos voisins à revoir leur  
mort en bonne santé.

« Le mari s'étant chargé avec plaisir de  
la commission, la voisine revint à son récit.

« Votre esclave vint dire à votre mère  
que vous passeriez le reste du jour & la  
nuit dans un jardin avec vos amis. On se  
tranquillisa le soir & le lendemain; mais  
les jours suivans tous les marchands de  
Bagdad furent en mouvement pour vous  
chercher. On envoya dans tous les jardins  
des environs de la ville, dans les bois,  
dans la campagne fort au loin, & ne vous  
trouvant nulle part, ni personne qui vous  
eût apperçu, on augura qu'une imprudence  
de jeunesse vous avoit fait tomber dans  
un de ces pièges trop communs à Bagdad,  
où les jeunes gens sans mœurs, ou sans

expérience, trouvent souvent la mort en pensant courir au plaisir.

« Votre père & votre mère s'arrachèrent les cheveux dans leur douleur. Votre famille & vos amis prirent le deuil, & on imagina de trouver une sorte de consolation dans de fausses funérailles, où toutes les pleureuses de Bagdad ont joué leur rôle, mais où il s'est répandu bien des larmes véritables ; car l'affliction de vos parens touchoit tout le monde.

« J'étois bien mal à mon aise, oh vertueux derviche ! pendant ce récit. Je voyois les fuites affreuses de l'oubli de moi-même & de mes devoirs ; & j'ai toujours regardé mes disgraces, & l'égarement qui en a été la suite, comme un châtiment du ciel, d'avoir pu oublier dans les bras de l'amour, les devoirs les plus sacrés de la nature.

« Notre voisine m'ayant raconté la partie de mon histoire, dont il étoit nécessaire que je fusse au fait, se leva. — Il est temps, dit-elle, que vous alliez vous montrer. Mon mari doit à présent vous avoir annoncé. Venez confirmer le rapport qu'il aura fait de votre retour.

« J'entrai donc dans la maison pater-

306 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
nelle. Je ne saurois vous peindre la joie de  
mon père, encore moins celle de ma mère,  
qui s'évanouit dans mes bras.

« Quoi ! tu reviens de Balfora ? dit mon  
père : pauvre enfant ! la perte que tu pou-  
vois faire n'égalait pas à mes yeux les  
risques que tu viens de courir, & les  
fatigues que tu as essuyées.

« Mon père, dis-je, en continuant d'ap-  
puyer, devant les voisins, l'histoire que  
j'avois jugé à propos d'imaginer, je ne fais  
pas si notre correspondant doit manquer,  
mais je vais vous remettre des nantisse-  
mens capables de vous rassurer contre  
toutes vos craintes ; voilà un diamant pour  
mettre à votre turban : en voilà un pour  
le pommeau de votre poignard, un autre  
pour la poignée de votre cimeterre, & un  
bracelet pour ma mère. Je pense que cela  
doit être à-peu-près l'équivalent des som-  
mes dont nous pouvons être à découvert  
avec lui.

« On m'embrassa de nouveau, sans me  
demander de plus amples explications ; en  
un moment, le deuil répandu dans la mai-  
son, s'évanouit : chacun se revêtit d'habits  
de fête. Les musiciens remplirent la mai-

son , mille bougies l'éclairèrent , & un festin splendide y rassembla les amis de mon père & les miens. La soirée & la nuit s'écoulèrent pour toute la compagnie, dans les divertissemens & la bonne chère.

« Le lendemain matin , je crus devoir détruire dans l'esprit des auteurs de mes jours , les idées que la prudence m'avoit fait établir la veille , pour donner le change au public. Je leur racontai mon mariage avec toutes ses circonstances , en les suppliant de garder le secret , auquel mon bonheur étoit attaché. Leur étonnement augmentoit à chaque circonstance ; les riches bijoux que je leur apportois de la part de mon épouse étoient des preuves parlantes.

« Il faut , disoit ma mère , qu'il ait épousé la fille d'un génie ! — On ne fait pas venir le cadi pour ces noces-là , disoit mon père , & ils ne savoient que penser ; mais ils me voyoient heureux , & ils étoient contents.

« Je parlai à mes parens de reprendre mon commerce ; ils furent enchantés de voir que la fortune ne m'ôtoit pas l'esprit d'activité , d'économie , & dès le lendemain je reparus dans mon magasin.

« On témoigna dans le quartier la satisfaction qu'on avoit de me revoir. Comme l'espoir du gain ne me gouvernoit plus, je me montrai aisé, désintéressé dans les négociations, & j'attirai chez moi tout Bagdad ; le soir je revenois dans ma famille, comme à l'ordinaire.

« La veille du septième jour je prévins mon père que j'allois de nouveau disparaître. Il prit des mesures pour me faire remplacer par un commis intelligent, qui s'attachât à suivre mes principes. Quant à ma nouvelle absence, il étoit aisé de la colorer du prétexte de quelqu'affaire au-dehors.

« Le septième jour, sur le soir, la vieille vint me trouver. — Votre épouse, me dit-elle, vous attend avec impatience : comme celle que j'avois de la rejoindre n'étoit pas moins vive, je ne me fis point presser pour suivre mon guide. Le même mystère fut observé pour me conduire au palais où ma présence étoit désirée, & mon épouse m'attendoit à la première porte : ses belles mains, elles-mêmes, me délivrèrent de mon bandeau.

« Je passai quinze autres jours, plus

délicieux encore que les premiers, dans les jouissances que peut procurer un amour mutuel , & au milieu des délices , des plaisirs , des amusemens que pouvoient rassembler autour de nous l'empressement & la richesse de mon épouse.

« Au bout de ce terme , qui m'avoit paru bien court , je revins à la maison de mon père , & de-là à mes affaires : mes parens me reçurent avec les plus grandes marques de tendresse ; mais j'en jouissois à peine , que j'aspirois à voir arriver le septième jour , où la bonne vieille devoit venir me mettre le bandeau sur les yeux , pour me conduire dans un séjour qui étoit devenu pour moi le paradis sur la terre.

« Mon épouse , de son côté , paroissoit aussi sensible que moi à notre séparation. Dès que j'étois absent du palais , son seul moyen de se distraire étoit de prendre un instrument de musique , & de chanter en se faisant accompagner par ses esclaves , les vers que sa passion lui dictoit : comme elle me les montroit à mon retour , j'en ai retenu quelques-uns , que je vous réciterai , ne fut-ce que pour vous prouver

310 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
que j'étois aussi passionnément aimé que  
j'aimois moi-même.

Oh ! mon amant , que l'absence est cruelle !

Reviens : j'aspire à ton retour,  
Comme feroient à la clarté du jour  
Des yeux plongés dans la nuit éternelle.

Pourquoi te séparer de moi ?

Quand je te vois je suis ravie.

Reviens, cher flambeau de ma vie,

Je ne puis vivre que par toi.

Tout dans mon cœur porte le désespoir ;

Rien ici pour moi n'a de charmes

Quand je n'ai pas le plaisir de te voir ;

Et je pourrois m'y noyer dans mes larmes.

« Jusqu'ici, j'ai peint mon bonheur ; il  
ne me reste plus qu'un affreux revers à  
vous retracer. Il prit son origine dans une  
passion que conçut pour moi Zaliza, l'es-  
clave favorite de mon épouse ; elle la  
déguisa soigneusement aux regards de sa  
maîtresse & de ses compagnes, mais elle  
me la déclara sans aucune réserve.—Je  
fus obligé, pour arrêter ses importunités,  
de la menacer de les découvrir à mon  
épouse. La rage & le désir de la vengeance  
s'emparèrent du cœur de cette esclave.

« Un jour, dans mon absence, sa maî-  
tresse chantoit mes louanges & notre amour ;



Zaliza accompagnoit avec les autres esclaves , mais en entendant un couplet sur sa fidélité , elle affecta de laisser tomber son luth , comme par un mouvement d'impatience , & ne le ramassa point.

« Pourquoi , lui dit mon épouse , laissez-vous votre luth à terre ? c'est , répond Zaliza , que je ne saurois entendre chanter la fidélité des hommes , parce que je n'y crois pas : Halechalbé , continua-t-elle , est très-aimable , il vous aime sans doute ; eh qui ne vous aimerait pas ? mais sa tendresse est-elle égale à la vôtre ? je n'en crois rien , il n'est pas plus fidelle qu'un autre , & je vous en donnerai des preuves quand vous le voudrez.

« Ces paroles perfides firent couler dans le cœur de mon épouse le funeste soupçon de la jalousie ; cependant , elle ne me donna pas lieu de m'en appercevoir. Dans les termes convenus entre nous , je revenois chez mon père & à mes occupations , & en retournant auprès de mon épouse , je m'y voyois accueilli aussi obligeamment , aussi tendrement qu'à l'ordinaire.

« Etant un jour dans mon magasin , deux heures avant le moment où la vieille

312 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
avoit coutume de se présenter pour me  
conduire chez mon épouse, un crieur public  
annonçoit dans la rue un encensoir d'or,  
garni de diamans, à vendre pour deux  
mille sequins. Je fais appeler le crieur par  
un esclave. A qui, lui dis-je, appartient  
cet encensoir? — Il est, me répond cet  
homme, à une jeune Dame que voilà, &  
il me montrait une femme bien faite &  
très-bien mise; engagez-la, repris-je, à  
me parler.

« La femme reprend l'encensoir des  
mains du crieur, lui paie son salaire, &  
s'avance vers moi. Madame, lui dis-je,  
puisque cet encensoir vous appartient, je  
fais où le placer, voudriez-vous m'en  
accommoder? — Dès qu'il vous fait plaisir,  
Halechalbé, me dit la Dame, il est à vous,  
& je n'en demande pas d'argent. — Je ne  
suis point, répondis-je, dans l'habitude de  
faire de semblables marchés. — Ni moi,  
dit la Dame, de recevoir le prix d'un pré-  
sent que je désire faire au plus aimable  
& au plus aimé de tous les hommes.

« Halechalbé, continua-t-elle, je fré-  
quente depuis longtemps votre magasin?  
Hélas! vous ne m'avez pas remarquée;  
mais

mais votre figure , vos manières m'ont enchantée , & m'enchantent de plus en plus ; je m'estime trop heureuse de pouvoir vous offrir cet encensoir , puisqu'il peut vous convenir.

« Je le reçois , lui dis-je , Madame , si vous en acceptez de moi la valeur.

« L'argent ni l'or , dit-elle , n'en ont point à mes yeux. L'amour que j'ai pris pour vous m'a fait perdre le repos. Ne me traitez pas avec rigueur , le penchant qui vous entraîneroit vers moi ne vous abaisseroit point ; grâce au ciel , je pourrois tirer quelque orgueil de mon origine ; méconnue de vous , si je ne puis aspirer aux derniers témoignages de votre tendresse , laissez-moi vous donner un seul baiser , & l'encensoir est à vous.

« Je ne puis , Madame , lui repliquai-je , consentir à ce que vous fassiez un aussi mauvais marché ; prenez votre argent , ou gardez votre encensoir , un baiser n'est pas un prix marchand.

« Il est sans prix , répond la Dame , pour quelqu'un qui meurt d'amour. Je n'ai point apporté cet encensoir ici pour le vendre , mais pour vous le donner , accep-

314 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
tez-le à ce prix, & vous me sauvez la vie.

« Oh ! vénérable derviche ! j'avouerai ma foiblesse, je me laissai gagner par ce langage amoureux & par ces louanges. Ne me défiant de rien, ne pouvant démêler les traits de la Dame au travers de son voile : vaincu par mon amour-propre autant que par ses sollicitations, je me retire dans un endroit sombre de mon magasin, je présente la joue ; au lieu de la baiser, je me la sens mordre avec une violence qui me force à pousser un cri, & je reste seul, l'encensoir à la main, la joue baignée de sang & le visage défiguré.

« Je parvins à arrêter le sang ; mais je ne pus dissiper l'enflûre, ni faire disparaître les marques de la cruelle morsure.

« Dans ce moment la vieille femme arrivoit pour me chercher, elle me parut surprise de l'état où elle me trouvoit.

« J'imaginai de dire que j'étois tombé sur du verre brisé : je me préparois à faire la même histoire à mon épouse, mais la traîtresse Zaliza l'avoit prévenue & bien instruite. C'étoit elle qui m'avoit joué ce tour perfide, dont elle avoit sans-doute rendu compte à mon épouse d'une ma-

nière à me faire paroître beaucoup plus coupable que je ne l'avois été. Arrivé au palais , au lieu d'y être reçu par une épouse empressée & tendre , comme à l'ordinaire , je tombai au pouvoir d'un juge irrité & implacable.

« Qui vous a blessé à la joue ? me demanda mon épouse dès que je fus devant elle. J'allois lui parler des morceaux de verre : dès les premiers mots elle m'interrompt ; d'où tenez-vous cet encensoir que vous avez à la main ? Il me coûte deux mille sequins , répondis-je en balbutiant. Menteur que vous êtes , il vous coûte bien davantage , repartit mon épouse les yeux enflammés de colère , le compte en est sur votre joue. Homme vil & bas ! vous avez fait commerce de vos faveurs , mais cette infamie vous coûtera cher. Morigen , dit-elle , en s'adressant à son premier eunuque , qu'on lui coupe la tête.

« Déjà Morigen se faisoit de moi , quand la vieille , notre confidente , vint se précipiter aux pieds de mon épouse. Ah ! Madame , lui dit-elle , ne commettez pas un pareil crime ! ne vous exposez pas

316 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
à des remords qu'il vous deviendrait impossible de supporter.

« L'action de la vieille esclave fit rentrer mon épouse en elle-même ; elle parut rêver un moment, & changeant de sentiment, elle ordonne qu'on m'applique la bastonnade. Pendant que l'eunuque Morigen exerçoit sur moi cet ordre rigoureux, dont j'essayoïs de supporter les douloureux effets sans me plaindre, elle se saisit d'un theorbe, & en faisant raisonner les cordes d'un air dans lequel on pouvoit distinguer, avec la rage de la jalousie, une maligne satisfaction ; elle compose & exécute sur le champ ce couplet.

Si mon époux m'est infidelle ,  
Mon mépris le renvoie à celle  
Dont il veut être favori ;  
Et, quel qu'en soit le sacrifice ,  
Je souffrirai qu'elle en jouisse ,  
Mais quand ma main l'aura flétri.

« Les douleurs que je ressentois m'empêchèrent d'en entendre davantage. J'avois absolument perdu connoissance, & ne la recouvrai que dans la maison de mon père, sur un lit où je me vis entouré de ma famille, & des gens de l'art occupés à me

procurer du soulagement : on m'avoit emporté après la fatale exécution , & on avoit frappé à la porte de la maison de mon père , après m'avoir déposé sur le seuil.

« Je demeurai quarante jours à me rétablir des suites du mauvais traitement que j'avois effuyé. Au bout de ce terme, quand je commençai à pouvoir me lever, mon père chercha à entrer dans ma confiance. Je ne dissimulai pas la moindre circonstance de ma dernière aventure. — Ah ciel ! me dit-il, mon fils ! vous vous êtes uni à un monstre d'injustice & de barbarie.

« Arrêtez , mon père, m'écriai-je ; ma femme fut cruelle, je l'avoue, mais elle crut avoir lieu de se plaindre ; je lui ai manqué dans le temps même qu'elle me combloit de sa tendresse & de ses bontés ; je sens que je l'adore encore, & mon amour s'accroît par le sentiment de ma faute & par le désespoir où je suis de me voir à jamais séparé d'elle. Ah ! plut-au-ciel qu'elle me voulut pour le dernier de ses esclaves.

« Vos sentimens, reprit mon père, ne sont pas d'un homme, sentez mieux la

318 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
dignité de votre sexe , il m'est impossible  
de décider à quelle espèce d'être vous avez  
été lié par la cérémonie d'un contrat :  
je le croirois fantastique , sans les preuves  
qu'il nous a laissées de sa réalité , & sur-  
tout par la dernière. Ne rougissez - vous  
point , homme bien né , qui pouvez pré-  
tendre à entrer dans l'alliance des meil-  
leures maisons de Bagdad , de vous être  
laissé emporter par une passion folle , à  
vous charger d'un lien aussi bizarre , aussi  
inégal que celui auquel vous vous êtes sou-  
mis ; oubliez votre odieuse furie.

« Chaque mot que disoit mon père , en  
invectivant contre mon mariage & mon  
épouse , étoit un coup de poignard dans  
mon cœur.

« Je la découvrirai quelque jour , cette  
odieuse créature , ajouta mon père ; j'irai  
la dénoncer au calife , & je lui ferai ôter  
les moyens de trouver de nouvelles vic-  
times.

« Au lieu de tenir compte à mon père  
de son ressentiment , mon cœur se révoltoit  
contre ses idées de vengeance , & se pla-  
çoit entre lui & ma cruelle , mais char-  
mante épouse.



« Bientôt la disposition de mon ame, malgré les secours de la médecine, altéra ma santé & déranger mon esprit ; je devins rêveur, mélancolique, atrabilaire, je refusai toute consolation, je rebutois ma tendre mère, & j'étois un fléau pour les domestiques ; on ne pouvoit rien apprêter qui fût à mon goût, j'accusois la maladresse des cuisiniers.

« Un d'eux se présentant un jour pour se justifier : tiens, lui dis-je, en renversant la table, & foulant aux pieds tous les plats, voilà le cas que je fais de ton zèle & de ton adresse. Il voulut repliquer ; je me jetai sur lui pour le frapper à mort. Ses cris, ses hurlemens attirèrent ma mère : elle veut m'arracher des mains l'objet de mon emportement ; elle hatarde de joindre aux réprimandes quelques corrections de la main ; dans mon aveuglement j'eus le malheur de la frapper. Mon père arrive, & n'est pas plus ménagé ; enfin on m'enchaîne. Je me souviens que je passai la main sur ma bouche, elle étoit couverte d'écume, en un mot, je perdis connoissance, & ne la recouvrai que pour me trouver dans le triste séjour où vous me

320 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
voyez. On m'apprit alors que j'y étois  
détenu par l'ordre du grand-vifir Giafar.

« Il s'est écoulé déjà bien des lunes  
depuis que je gémis dans cette humiliante  
captivité. La solitude, & plus encore que  
toute autre chose, la faculté de m'aban-  
donner ici à ma passion, quelque malheu-  
reuse qu'elle soit, sans entendre charger  
de malédictions celle que j'aimerai toute  
ma vie , m'ont rendu ma tranquillité  
d'esprit.

« Ici ! oh respectable derviche, je suis  
dominé par la tristesse, & jamais par l'hu-  
meur ; je ne reconnois rien en moi qui  
doive autoriser à me garder encore enchaîné  
dans cet hôpital : hélas ! il semble que les  
miens m'y aient oublié ; mais le grand-  
vifir devoit faire ici des inspections ,  
puisque c'est lui dont on suit les ordres,  
& tâcher de ramener mes parens à moi,  
puisque je ne les offensai que dans un  
accès de folie, & que j'ai recouvré assez  
de raison pour me conduire.

« Voilà ! oh vénérable derviche, toute  
mon histoire. Voici toute ma consolation,  
c'est l'Alcoran, & l'espoir que quelque  
jour le commandeur des fidelles, qui cher-

che à tout voir de ses yeux, pourra tourner les pas vers ce triste séjour. Je le demande à Dieu cent fois par jour; mais hélas! mes prières n'ont point été jusqu'à lui.

« Continuez vos prières, mon cher enfant, reprit le calife: vous en connoîtrez bientôt l'efficacité, & votre demande sera exaucée. » Après ces paroles consolantes, Haroun retourne à son palais avec Giafar & Mefrour.

« Que pensez-vous, dit le prince, à ses compagnons d'aventures, de l'histoire que nous venons d'entendre? car vous étiez à portée & n'en avez pas dû perdre un mot.

« Je pense, dit Giafar, que ce jeune homme, dont je n'ouïs jamais parler, quoiqu'il m'accuse de son malheur actuel, bat la campagne, & vous a raconté des visions ou des mensonges.

« Tout ne sauroit être faux dans son récit, reprit le calife, & je vous ordonne de songer aux moyens d'en vérifier les faits: vous m'en parlerez demain. »

Le lendemain le grand-visir vint rendre compte de ce qu'il avoit imaginé pour parvenir à connoître quel fond on devoit

322 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS  
faire sur les plaintes & sur l'histoire d'Halechalbé.

« Les gens, dit ce ministre, dont l'esprit est dérangé, varient toujours dans les récits qu'ils font, si votre hauteſſe ſe fait amener le jeune homme; ſ'il répète devant vous ſa longue hiſtoire, avec la même ſuite qu'il y a miſe hier, & ſans en altérer les circonſtances, alors il ſera à propos de faire les recherches néceſſaires pour ſ'éclaircir de la vérité des faits; » l'avis du viſir ayant paru très-ſage, l'ordre d'aller chercher Halechalbé fut expédié ſur le champ.

Dès que le jeune homme fut au pied du trône, le calife lui adreſſe la parole. « Halechalbé, on m'a aſſuré que vous aviez été enſermé à l'hôpital des fous, par une ſuite d'aventures fort extraordinaires; rappelez bien vos eſprits, ne doutez point du deſir que j'ai de rendre juſtice à tous mes ſujets; mais dans le récit que j'exige de vous, n'omettez aucune circonſtance, & ſongez au reſpect que vous devez à la vérité & à ma préſence. » Halechalbé voit que le pronotiſtic du derviche ſe vérifie; rempli de confiance, & pénétré de ſon

sujet, il recommence son histoire & ne varie pas même dans les termes.

Giafar est forcé de convenir que ce qu'il vient d'entendre pour la seconde fois, porte un caractère de vérité auquel il est impossible de se refuser. Il ne s'agit plus que de découvrir la trop chère & trop cruelle ennemie d'Halechalbé, pour lui en faire justice ; la sagacité du visir lui en fait bientôt appercevoir les moyens.

En mandant tous les cadis de Bagdad, pour savoir qui d'entr'eux a passé le contrat, on s'expose à ébruiter l'affaire, sans parvenir à en trouver le nœud ; si quelqu'un d'entr'eux a contrevenu à la loi en passant un contrat aussi extraordinaire, il n'en voudra pas convenir : on peut d'ailleurs avoir apposé un homme pour en jouer le rôle.

En réconciliant Halechalbé avec son père, en l'engageant à confier de nouveau la gestion de son commerce à son fils, il est à présumer que la vieille viendra rôder autour ; n'y fût-elle conduite que par sa simple curiosité, des espions disposés pourront se saisir d'elle, & on la forcera de nommer sa maîtresse.

Le calife approuva le plan, & sur le champ le chef du commerce fut mandé.

Ce père malheureux, par l'égarement absolu dans lequel il supposoit que son fils étoit encore, fut très-surpris de se trouver avec lui aux pieds du trône du calife; plus encore de le voir honoré des bontés d'Haroun.

Aux premières ouvertures de réconciliation qui lui sont faites par le grand-visir, il tend les bras à Halechalbé, qui s'y précipite. Là, on convient des mesures à prendre pour tendre au dénouement de l'aventure, & le père d'Halechalbé s'engage à exécuter fidèlement ce qui lui est ordonné.

Le père & le fils gratifiés de deux riches habillemens, par la munificence du calife, reviennent dans leur maison, & dès le lendemain Halechalbé se voit rétabli dans son magasin, aussi richement fourni qu'auparavant.

Le jeune homme chercha sans doute à faire oublier à ses parens, par des soumissions, des prévenances & des caresses, les sujets qu'il leur avoit donné de se plaindre de lui. Toujours rempli de sa passion,

il tâche de leur en dissimuler les effets, & de surmonter sa mélancolie. Il ne s'y abandonnoit que dans les momens, où libre de toute autre affaire, il se trouvoit seul & livré à lui-même.

L'épouse d'Halechalbé n'avoit pas joui long-temps de la satisfaction de sa vengeance. Revenue à elle-même, elle se reprocha bientôt sa cruauté & ses excès : elle en vint au point de s'inquiéter sur le sort de l'amant qu'elle avoit trop sévèrement traité, même en le supposant ingrat & coupable.

Bientôt l'amour reprit tout son empire ; elle lutta pendant quelques jours contre un sentiment qu'elle n'osoit avouer ; mais le silence lui devenant trop à charge, elle ordonne, comme par un simple mouvement de commisération, à la vieille esclave, de s'informer de ce que peut être devenu son malheureux époux.

« Hélas ! Madame, lui répondit-elle, la compassion que j'ai de lui m'a déjà fait courir à la maison de son père, & j'ai appris par les gens du quartier, que ce pauvre jeune homme est en danger de la vie. — En danger de la vie ? répond

326 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
la Dame ! que je suis malheureuse ! je fais mourir le seul homme que j'aie aimée, le seul au monde que je puisse aimer ! que ne puis-je lui faire savoir que le fil de ma vie est attaché à la sienne ? mais tout me le défend.... vas, cependant, & ne tarde pas à t'informer de ses nouvelles, autant que tu pourras le faire sans exposer mon honneur.» La bonne vieille reçut avec plaisir cette commission. Pendant quelque temps elle put entretenir les espérances de sa maîtresse sur le retour de la santé de son époux ; mais bientôt ses recherches furent absolument vaines, les voisins devinrent muets sur son compte, dès l'instant où Halechalbé en démence avoit été conduit secrètement à l'hôpital des fous.

Alors sa maîtresse se livre à son désespoir : elle s'enferme avec sa confidente pour pouvoir pleurer sans contrainte & se livrer à sa douleur. Alors ce théorbe, dont elle s'étoit servie pour insulter à son malheur, lui servoit à exprimer ses plaintes.

La Dame inconsolable ne pouvoit plus faire des vers, comme elle en faisoit lorsque l'amour tranquille, ou la vengeance



l'inspiroient ; elle n'articuloit que quelques mots entrecoupés par ses soupirs & ses larmes.

« Hélas ! il me fuit, disoit-elle, il s'est banni pour moi !..... vas, mon amant ! cherche les tigres dans les forêts, tu dois moins les redouter que ton épouse !... tu m'oublies ? tu as raison ; c'est un soulagement que je n'éprouverai jamais. »

La bonne vieille confidente rôdoit un jour par la ville, sans trop imaginer qu'elle en pût rapporter quelque nouvelle agréable à sa maîtresse ; lorsque passant dans le quartier où étoit le magasin d'Halechalbé, elle voit qu'il est ouvert ; elle regarde, & le reconnoît lui-même, assis sur un sofa, plongé dans ses rêveries ; elle se décide à y entrer. Dès que la vieille voit le jeune homme, elle veut se jeter dans ses bras ; dès qu'il l'apperçoit lui-même, il veut courir à elle ; mais les espions du grand-visir, qui ne perdoient pas l'esclave de vue, se jettent entr'eux deux : ils l'enlèvent & la conduisent à Giafar.

Quelle fut la surprise du visir, en reconnoissant dans la femme qu'on lui amène

328 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
Nemana, la vieille gouvernante de Zéraïde sa fille chérie. « Quoi ! lui dit-il, vous que ma fille honore de ses bontés, je vous trouve mêlée dans l'intrigue du mariage d'Halechalbé ? quelle est la femme que vous lui avez fait épouser ? — Ah ! mon prince & mon maître, répond Nemana, toute éperdue ; qui aurois-je pu servir que la princesse Zéraïde votre fille ? »

Giafar demeure interdit, en apprenant que sa fille s'est mariée à son insçu & sans son consentement ; connoissant l'intérêt que mettoit le calife au développement de cette affaire, au lieu de retourner à son propre palais pour s'éclaircir avec Zéraïde, il se rend sur le champ auprès du commandeur des fidèles, se faisant suivre par Nemana & par les espions qu'il avoit mis à sa poursuite.

« On a trouvé, dit-il, oh ! très-sage calife, la vieille impliquée dans le mariage d'Halechalbé, elle est à la porte, je l'ai interrogée. L'épouse d'Halechalbé, continua le visir, n'a fait que se prévaloir de la loi prononcée par l'Alcoran, en faisant châtier son mari, surpris dans une faute qui le méritoit : les droits des époux l'un

sur l'autre, sont réciproques ; Halechalbé s'est abandonné aux caresses d'une femme étrangère.

« Il me semble, dit Haroun à Giafar, que vous pressez un peu trop les termes de la loi. Vous la rendez bien sanginaire, & vous exposeriez trop de têtes dans Bagdad, si le droit de se faire justice étoit accordé indistinctement à tous ceux qui sont, ou se croient offensés de cette manière.

« Tous les mariages, reprit Giafar, ne sauroient être soumis à la rigoureuse application de cette loi. Mais, quand la fille qui se marie, en s'y soumettant elle-même dans toute sa rigueur, est d'ailleurs en état d'exiger que celui qu'elle veut bien épouser s'y soumette, & qu'il s'y est soumis librement, l'offensée, en se vengeant, n'a fait qu'user de son droit légitime.

« Jusqu'ici, dit Haroun, malgré vos belles raisons, je me sens enclin en faveur du malheureux Halechalbé ; il me reste à connoître quelle est la femme dont vous plaidez aussi bien la cause.

« C'est ma fille, répondit le visir, un peu embarrassé. — Vous venez de me mettre

330 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
au fait , reprit le calife ; je vois que la  
suite de mes affaires vous fait trop négli-  
ger les vôtres. Vous ignorez ce qui se  
passe dans votre propre maison ; on s'y  
marie, on y dispose de la vie d'un homme  
sans vous en donner la moindre connois-  
sance , concevez de quelle conséquence il  
seroit d'abandonner l'exécution d'une loi  
de rigueur , à une main dirigée par la  
passion. Je fais les droits que les femmes  
s'arrogent dans les mariages inégaux. Si  
la politique souveraine les force quelque-  
fois à donner la main à un inférieur , elles  
peuvent jusqu'à un certain point s'en pré-  
valoir : c'est pour elles un dédommagement  
du sacrifice qu'elles font ; mais votre fille  
Zéraïde n'a sacrifié qu'à son goût , & de  
toute manière , le fils du chef du com-  
merce est devenu son égal : il l'aime ; il  
l'idolâtre malgré les cruautés exercées  
contre lui , ne sera-t-elle pas trop heureuse  
qu'il redevienne son époux ? Vous n'igno-  
rez pas que d'un regard je puis faire un  
prince du plus vil de mes sujets. J'élèverai  
le père d'Halechalbé , par esprit de jus-  
tice , & prendrai soin du fils par rapport  
à lui & à vous , sachez le nom du cadi

qui a passé le contrat, & pourquoi il a osé le faire sans votre aveu, d'autant que sans cet aveu, l'acte pourroit devenir nul; observez que rien ne manque à sa forme.»

Après avoir parlé de cette manière à son grand-visir, le calife fait approcher Halechalbé. « Jeune homme, lui dit-il, votre femme vous sera rendue, & vous serez maître de lui pardonner ou de la punir. Elle est fille de mon grand-visir, mais rien ne doit vous en imposer, pour vous empêcher de suivre les mouvemens de votre cœur ou les dispositions de votre ame.

« Oh! commandeur des fidelles, s'écria le jeune Halechalbé, pourrai-je garder du ressentiment contre celle que j'aime plus que ma propre existence? Je n'aspire qu'au bonheur de la revoir, & si je puis reconquérir son cœur de l'aveu de son père, je leur voue à tous deux un amour & un respect qui n'auront d'autres bornes que ma vie.

« Giafar, reprit le Calife, je vous recommande les intérêts de votre fille & de votre gendre; regardez-le dès aujourd'hui

332 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
comme un homme attaché à mon service  
& sur lequel j'ai des vues.»

Le grand-vifir retourne à son palais  
tenant Halechalbé par la main & suivi  
de la vieille , qui se sentant libre , s'échappa  
bientôt pour aller prévenir sa maîtresse  
de la visite qu'elle alloit probablement  
recevoir.

Le vifir qu'elle a précédé arrive chez  
lui ; Zéraïde se lève pour venir à sa ren-  
contre , & lui rendre les témoignages ordi-  
naires de son attachement & de son res-  
pect : un geste de la main , un regard  
sévère la forcent de s'arrêter.

« Supprimez ces démonstrations , lui dit  
Giasar , il ne peut y avoir d'amour où  
manque la confiance , ni de respect avec la  
désobéissance. Vous vous êtes mariée sans  
mon aveu , & dans un accès de délire ,  
vous avez abusé de l'autorité que je vous  
ai donnée sur les gens de votre maison ,  
pour vous porter au plus coupable excès  
contre votre mari , à un crime qui nous  
expose au ressentiment du calife.

« En donnant , continua le vifir , votre  
main au fils du chef du commerce de  
Bagdad , homme respectable , estimé de

« tout le monde, considéré du calife, pensez-vous vous allier à un vil esclave? & si la vie de ceux-ci est à ménager, avez-vous cru pouvoir disposer capricieusement de celle de votre époux? Je vous l'amène: il est votre maître, il peut disposer à son tour de votre vie, tombez à ses genoux, & songez que vous ne pouvez regagner mon estime qu'en lui faisant oublier par vos soumissions l'indigne & cruel traitement qu'il a reçu de vous. »

Pendant que le visir parloit, Zéraïde tremblante seroit tombée morte à ses pieds, si elle n'eut apperçu dans les yeux d'Halechalbé bien plus que de la compassion pour l'état de confusion dans lequel elle se trouvoit réduite; il ne lui fut point pénible de se précipiter à ses pieds, elle les baïsa avec transport. Le jeune époux au comble du bonheur relève Zéraïde, l'embrasse, & leurs larmes se confondent pendant quelques instans. Cette scène attendrissante toucha Giafar, qui aimoit passionnément sa fille; père & ministre tout-à-la-fois, il se trouva désarmé; mais il falloit faire appeler le cadi pour réparer l'irrégularité du contrat de mariage; il

334 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
apprit qu'il s'appeloit Yalleddin , & le  
fit mander sur le champ.

Yalleddin arrive , & ne donne pas le  
temps à Giafar de lui demander pourquoi  
il a consenti à marier Zéraïde en secret ,  
& sans le concours d'aucune autre volonté  
que celle de la jeune personne. « Votre fille  
me fit appeler , dit ce juge : elle me fit  
connoître l'excès de sa passion , & je crus  
devoir me rendre à ses désirs , pour lui  
éviter , quoique par une irrégularité de  
ma part , une conduite plus irrégulière  
encore : elle me proposa d'être son tuteur ;  
dans cette qualité que j'acceptai , & ne  
désapprouvant pas son choix , je crus ren-  
dre un service essentiel à ce couple inté-  
ressant , & prévis bien que vous ne le  
désapprouveriez pas un jour. »

Giafar , loin de marquer du méconten-  
tement au cadi , lui témoigna généreuse-  
ment sa reconnoissance ; mais il ordonna  
que l'esclave Zaliza lui fut remise , pour  
la faire punir après en avoir tiré l'aveu  
de l'odieux stratagème qu'elle avoit em-  
ployé pour la désunion des deux époux ,  
qu'il laissa à eux-mêmes , après avoir assuré  
Halechalbé qu'il lui seroit aussi cher que



son propre fils. Ensuite il donna des fêtes magnifiques pour donner tout l'éclat possible à une union autorisée & goûtée du calife , & qui fut un sujet de joie pour tous les habitans de Bagdad.

C'est ainsi qu'Halechalbé passa presque inopinément de l'hôpital des fous , au comble des honneurs où il fut élevé par Haroun-Airaschid , & de la situation la plus affreuse au plus haut degré de bonheur.

Schahriar , s'apercevant que l'histoire d'Halechalbé étoit finie , témoigna le plaisir qu'elle lui avoit fait , & loua l'excellente conduite du calife. Il se déchaîna contre l'abus que faisoient les femmes de l'autorité , pour peu qu'on leur en laissât prendre. Scheherazade trop prudente pour combattre ouvertement cette opinion , prit un détour pour essayer de l'affoiblir , & démontrer qu'elle étoit un peu générale. Sire , reprit-elle , j'aurois encore à vous entretenir de bien des aventures mémorables du grand calife Haroun & de sa famille. J'en fais d'autres qui lui sont arrivées , lorsqu'il étoit déjà avancé en âge , & qui achèvent de donner une belle idée de l'heureux règne de ce soleil de justice

336 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
& de prudence ; mais elles sont longues ,  
& j'ai besoin d'en rappeler à ma mémoire  
tous les faits , parce qu'ils sont aussi inté-  
ressans qu'extraordinaires. En attendant ,  
si votre majesté ne dédaigne pas , ainsi  
que le grand Haroun lui-même , de s'amu-  
ser un instant d'une histoire populaire qui  
fit autrefois les plaisirs des gens du com-  
mun , je vous raconterai celle de *Xaïloun* ,  
*surnommé l'imbécille* ; elle fait encore pro-  
verbe à Bagdad , où on la récite tous les  
jours parmi le peuple.

Le sultan , persuadé qu'une histoire  
racontée par sa belle épouse ne pouvoit  
être qu'amusante , quelque bas qu'en fut le  
sujet , l'engagea à la commencer sur le  
champ , & Scheherazade reprit ainsi la  
parole.



L'IMBÉCILLE ,

## L'IMBÉCILLE,

O U

## HISTOIRE DE XAÏLOUN.

SIRE, il y avoit à Bagdad un jeune homme nommé Xailoun, né de parens honnêtes, & demeuré orphelin en bas âge, avec peu de fortune. Sa taille courte & ramassée annonçoit une constitution robuste. Ses traits eussent été assez agréables s'il n'eut pas absolument manqué de physionomie. Dès son enfance, comme il étoit dépourvu de jugement, il servoit de jouet à ses camarades. Il étoit d'ailleurs d'un caractère fort doux; dès qu'il eut passé l'âge de puberté, sa famille présument qu'une femme raisonnable pourroit le gouverner & en faire au moins un honnête homme, résolut de le marier, & lui fit épouser une fille plus âgée que lui de deux ans, sage, prudente & d'un état pareil au sien.

Oitbha, femme de Xailoun, s'aperçut bientôt des défauts de son mari. Ce pares-

338 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
seux dormoit dès qu'il avoit le ventre  
plein, & ne se réveillait que pour manger  
de nouveau : s'il se donnoit quelque mou-  
vement, c'étoit pour rôder par la ville,  
se fourrer dans les foules & tout regar-  
der sans rien voir. De temps en temps  
cette sottise indiscretion lui attiroit des trai-  
temens fâcheux, & il revenoit à la mai-  
son la mâchoire en sang, ou l'œil poché.  
Cela mortifioit Oitbha ; elle aimoit son  
mari, parce qu'à sa gloutonnerie, à sa  
paresse & son extrême simplicité près, il  
étoit bon homme & sans fiel.

Pendant que Xailoun menoit cette vie,  
ses affaires se dérangoient ; il dévorait  
son petit patrimoine dans l'inaction & le  
sommeil, & il tomboit insensiblement dans  
l'imbécillité.

Oitbha avoit essayé les caresses, les  
remontrances, les reprimandes, mais Xai-  
loun ne changeoit pas de conduite. Sa  
femme vouloit l'assujettir au moins à un  
petit travail, pour commencer peu-à-peu  
à le mettre sur la voie de gagner sa vie,  
mais il n'étoit pas possible de lui rien  
faire faire.

Enfin un jour qu'à force de prières, il

s'étoit déterminé à aller étendre du linge, pour le faire sécher au soleil ; comme elle vint quelque temps après pour voir s'il avoit rempli sa tâche, elle le trouva accroupi à terre en conversation réglée avec un (1) kardouon, qui étoit sur un tas de pierres. Xäiloun parloit, & le petit animal sembloit lui répondre par ce signe de tête qui lui est ordinaire : en attendant le linge étoit à terre.

« Que fais-tu là, Xäiloun ? dit Oitbha. — Je cause avec mon cousin. — Le kârdouon est ton cousin ? — Oui il l'est ; & s'adressant à l'animal : n'es-tu pas mon cousin, kardouon ? » L'animal répondit alors par son inclination de tête habituelle. La patience échappe à Oitbha qui étoit vive, elle prend une branche de térébinthe qui se trouve sous sa main, & en donne trois ou quatre coups à Xäiloun, qui la regarde d'un air hébété, &

---

(1) *Kardouon*. Petit animal de 14 pouces de long semblable au Crocodile du Nil par la forme. Quand on le regarde il a un mouvement de tête de haut en bas, semblable à celui par lequel nous désignons le consentement donné à une chose. Il ne fait aucun mal.

340 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
se dépêche de ramasser le linge & de  
l'étendre.

Oitbha fait ses réflexions. « Voilà de  
la famille qui nous vient. Je ne pourrai  
pas , par mon seul travail , fournir à ma  
subsistance , à celle de mes enfans & de  
ce gros paresseux. Puisque je puis m'en  
faire craindre , il faut que je le corrige  
du péché de fainéantise ; il est fort , je le  
contraindrai à travailler pour gagner sa vie. »

Après avoir ainsi raisonné avec elle-  
même, dès que Xailoun est rentré, elle  
reprend sa verge de térébinthe à la main,  
& s'effaye à lui faire déranger le peu de  
meubles qui sont dans la maison, & à les  
lui faire remettre en ordre ; s'il s'arrête  
un moment , les coups pleuvent sur lui.

Xailoun obéit ; mais sitôt que le travail  
est fini , il s'échappe , & va rôder dans  
Bagdad , d'où il ne rentre que fort tard &  
fort maltraité. Il s'étoit inconsidérément  
mêlé dans une bagarre & avoit attrapé  
des coups.

Oitbha voit que la baguette de térébin-  
the n'est pas suffisante pour fonder toute  
l'autorité qu'elle a besoin de prendre , elle  
se saisit d'un bâton.

« D'où viens-tu ? lui dit-elle ; je t'apprendrai à sortir sans ma permission, & à t'aller faire estropier comme tu l'es ; en même-temps elle lui donne vingt coups de bâton bien appuyés sur les épaules, le fait asseoir, & panse les plaies qu'on lui a faites aux mains & au visage. »

Quand le pansement est fini elle le fait coucher. « Repose-toi, dit-elle, demain nous verrons autre chose. Il faut que tu changes absolument, gros imbécille que tu es, sinon tu nous ferois tous mourir de faim & de chagrin ; tu as besoin de travailler pour vivre, il faut que tu le fasses : tu es gros & fort, tu iras chercher de l'ouvrage dans Bagdad, & si tu ne rapportes pas du profit à la maison, le bâton ira son train. »

Xaïloun s'endort fort triste, se disant à lui-même. « J'aurai du bâton si je ne me change pas, & comment ferai-je pour changer & n'être plus Xaïloun ? »

Le lendemain Oitbha vit que son mari avoit encore le visage trop meurtri des coups qu'il avoit reçus la veille. Elle panse ses meurtrissures, en lui disant ;

342 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
« rumine ! rumine ! butord ; mais songe à  
changer du tout au tout. »

Les traces du mauvais traitement qu'on  
avoit fait au paresseux ont disparu , sa  
femme le fait lever : « Sors de la maison ,  
lui dit-elle , va louer ta journée à quel-  
que maître dans Bagdad , il n'y a pas ici  
du pain pour toi , & si tu y rentres sans  
en apporter , tu vois le bâton : voilà  
celui qui te recevra tous les jours jusqu'à  
ce que tu sois entièrement changé. »

Xaïloun a la tête faite de manière qu'il  
ne peut retenir que les derniers mots. Il  
faut qu'il apporte du pain & qu'il revienne  
changé , sinon la sensibilité qui lui reste  
encore sur les épaules l'avertit qu'il sera  
reçu à coups de bâton.

Il passe devant la maison d'un boulan-  
ger ; le pain qu'on venoit de tirer du four ,  
étoit en avant sous la tente : il excitoit  
l'appétit par sa couleur , sa forme , sa  
bonne odeur ; c'étoit en hiver , il faisoit  
froid , & la chaleur qui sortoit du four  
étoit un attrait de plus pour lui ; car il  
étoit mincement vêtu.

Le boulanger , gras & vermeil , assis  
près de son four , avoit un air de prof-



périté très-engageant, & les garçons qui travailloient au pétrin, vêtus d'une grande propreté, présentoient l'image de la gaieté, de la santé & du bonheur.

« Oh ! dit Xaïloun, si je puis entrer en boutique ici, ce fera tout juste mon affaire, voilà le pain qu'on m'a dit de chercher pour moi. Si je puis manger seulement pendant huit jours de bon pain comme celui-là, je deviendrai gras & rouge comme tous ces gens-là, & je serai changé. »

Après cette réflexion, il entre dans la boutique ; le boulanger le regarde, & sur son apparence robuste, le prenant pour un journalier qui demande du travail, il lui adresse la parole : « Que veux-tu, mon ami ? cherches-tu à t'occuper ? veux-tu m'aider dans mon travail ? »

« Je le veux bien, dit Xaïloun. — En ce cas commence à prendre cette serpe : délie ce fagot, coupe les branches pour m'en fournir à mesure que je les mettrai dans mon four. »

Xaïloun s'affied & s'acquitte de son emploi. L'heure du dîner vient, on lui donne un de ces pains qu'il avoit tant convoités. Le boulanger apprend que son nouvel

344 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
ouvrier a femme & enfans : en le congédiant le soir, il lui donne trois autres pains pour eux, & le renvoie joyeux à la maison.

Oitbha le reçoit très-bien, & quand elle fait ce qu'il a fait : tu vois, lui dit-elle, qu'en se donnant de la peine on gagne du pain : occupe-toi de l'idée de travailler tous les jours de ta vie & de changer entièrement.

Le lendemain Xailoun vouloit dormir un peu tard ; mais Oitbha le réveille avec sa baguette : « allons, dit-elle, marche à la boutique, ou je prends le bâton. »

Xailoun s'habille & fort bien vite. « Ah ! dit-il, quand ferai-je changé, pour qu'on ne me parle plus de bâton, » & il se rend à son travail.

Il faisoit ce métier-là depuis huit jours, & la petite maison étoit largement pourvue du nécessaire : tous les matins la réprimande alloit son train, & quelquefois le bâton, quand on se montroit un peu engourdi.

Cependant Xailoun ne trouvoit plus le pain aussi bon que le premier jour ; il falloit qu'il ne fut pas changé, puisque

sa femme le grondoit & le battoit tous les matins, & il lui sembloit dur, pour lui qui aimoit tant à vagabonder dans Bagdad, de se voir prisonnier toute la journée à la gueule d'un four, & de ne pouvoir pas dormir la grasse matinée.

Il résout en lui-même que cette manière de changer ne vaut rien, & qu'il en doit chercher une autre.

Sa femme l'a réveillé le matin avec le secours ordinaire. « Lève-toi vite, fors, va gagner de quoi vivre, & apporte quelque chose à la maison, ou je ne t'y reçois que pour te bâtonner. Nous ne vivrons pas ensemble comme mari & femme, que tu ne sois changé. »

Cela est fort bon, disoit Xaïloun entre ses dents ; mais me voici changé en prisonnier, & ce changement-là ne me convient pas, cherchons ailleurs, & il court tout Bagdad sans trop savoir ce qu'il cherchoit.

Toujours rôdant, il arrive près de la boutique de Seydi-Hassan, natif de Damas, le plus renommé de tous les traiteurs de Bagdad ; elle étoit en bel air, sur les bords du Daggiala.

Sous la tente (1), en avant de la maison, étoit un grand bassin couvert d'une pyramide de riz, assaisonné des épices les plus précieuses, & environné de viandes hâchées, préparées avec autant de propreté que de délicatesse. La vapeur de ce plat excite Xaïloun.

Il voit dans cette même boutique fix jeunes gens occupés au travail, vêtus à merveille, beaux à ravir, & tous lui semblent aussi gais que bien portans. Il ne lui paroît point extraordinaire que des gens qui ont à discrétion du pilau (2) aussi excellent que celui qu'il voit, jouissent de tant d'avantages, & il se persuade qu'en vivant comme eux il leur ressemblera bientôt; mais il faut aborder le traiteur pour obtenir qu'il lui permette de travailler dans la boutique. La faim, le désir de changer, rendent Xaïloun éloquent. « Auriez-vous, dit-il à Seydi-Hassan, de l'ouvrage à me donner? — Cela ne manque pas ici, dit le traiteur; allez à mes gar-

(1) Il y a une tente devant chaque boutique.

(2) *Pilau* ou *Pelau*, nom que les Arabes donnent au riz apprêté de cette manière.

cons, ils vont vous employer tout de suite.»

Voilà Xaïloun mis à l'ouvrage sur le champ ; on lui donne à dîner des restes de toute espèce, & en quantité. Il s'en remplit, il s'en gorge, ne doutant pas qu'il n'eût attrapé enfin le moyen unique de parvenir au changement auquel il aspire.

Après dîner il reprend ses fonctions : elles n'étoient pas pénibles. Il s'agit de dresser les tables pour les gens qui venoient manger chez le traiteur ; de porter des plats, d'en rapporter, de desservir.

Le soir il revient à la maison avec une pyramide de restes, sur un grand plat ; il rentra tard, Oitbha étoit inquiète ; dès qu'elle le voit chargé de tant de denrées, & ne rapportant pas de pain de chez son maître le boulanger, elle ne doute pas qu'il n'ait été courir la ville comme à l'ordinaire, & qu'il n'ait dérobé quelque part le plat & ce qui est dessus.

« D'où viens - tu, vagabond ? où as - t - tu pris ce plat, voleur ? » voilà les apostrophes dont elle l'accueille : quelques coups de bâton bien appuyés les accompagnent.

Xaïloun veut faire entendre que ne se trouvant pas bien de vivre prisonnier

348 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
auprès d'un four , il a désiré d'être changé  
en mieux , qu'il a travaillé chez Seydi-  
Haffan.

« On ne fauroit t'avoir donné tout cela ,  
répond Oitbha ; viens avec moi , je ne  
veux pas qu'on nous prenne pour des  
voleurs : » elle prend son voile , se fait  
suivre par Xaïloun , portant le plat , &  
court chez le traiteur.

Seydi est émerveillé de tant de bonne  
foi : il ajoute quelqu'autres dons de la  
même espèce à ceux qu'il avoit faits , &  
renvoie les bonnes gens dans leur maison.

Voilà Xaïloun heureux pour quelque  
temps , allant tous les jours chez Seydi ,  
mangeant à son appétit , & rapportant  
chaque jour de quoi mettre l'abondance  
dans le ménage ; pourvu qu'il se levât  
matin , il ne recevoit ni coups , ni repri-  
mandes , mais s'il y manquoit , il s'y voyoit  
toujours exposé ; il avoit mis dans sa tête  
qu'il falloit qu'il changeât au point de  
devenir méconnoissable à sa femme ; &  
c'étoit dans cette espérance , que mangeant  
le plus qu'il pouvoit , pour devenir jouffu  
& vermeil comme les autres garçons du  
traiteur , il alloit se regarder très-souvent

à un miroir qui étoit dans la boutique ; il observoit s'il ne grandissoit pas un peu.

Un jour Seydi-Hassân l'ayant observé , lui demande ce qu'il faisoit-là. « Je regarde si je suis changé , répond Xailoun , puis il touchoit alternativement son visage , ses habits , en levant les épaules en signe de mécontentement.

« Tu voudrois donc changer ? dit Seydi. — Oui , dit Xailoun. — Mais tu es au moment de le faire si tu le veux , reprit le traiteur , je puis te changer de poste : le marmiton est mort , je te donnerai sa place.

« Aurai-je aussi ses habits , dit Xailoun ? — Sans-doute , reprend Seydi , cela va sans dire. — Changeons vite , dit Xailoun. Il y a long-temps que je demande à Dieu tous les jours d'être changé. »

On se fait , dans la boutique , un amusement de revêtir le nouveau marmiton de ses habits de service. Il ne se sentoît pas de joie de penser qu'il alloit être changé , & ressembleroit bientôt aux autres serveurs de Seydi-Hassân.

La seule odeur auroit dû l'avertir du désavantage de son nouvel équipage ; mais

350 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
il ne pouvoit fuivre qu'une idée à la fois ;  
le voilà gras de la tête aux pieds, couvert  
d'un tablier sale : on le conduit au lavoir,  
on lui donne la vaisselle & les chaudrons  
à écurer ; faute d'adresse & d'usage, il se  
met de l'ordure & du noir sur le visage  
& sur les mains , presqu'autant qu'il en  
enlève.

On lui apporte bien à manger ; il s'en  
acquitte à merveille. On lui donne de  
nouvel ouvrage, il se presse de l'achever  
pour aller considérer dans la glace l'heu-  
reux effet de son changement ; en se regar-  
dant, il se fait peur à lui-même : il sort  
de la boutique, & s'enfuit en disant,  
« mon Dieu ! mon Dieu ! je vous demandois  
d'être changé : mais ce n'étoit ni en pri-  
sonnier, ni en marmiton ; cependant, se  
disoit-il, ce changement-ci pourroit em-  
pêcher ma femme de me reconnoître &  
de me battre. Allons à la maison. »

Il arrive à sa porte toujours courant &  
les mains vides. Oithha voit entrer cette  
figure hideuse dans sa maison, & prend  
le bâton pour s'en défendre & le chasser.  
A la voix & à la harbe elle reconnoît  
Xailoun, & n'en frappe que mieux, avec



d'autant plus de raison , qu'elle n'a rien pour le souper , & qu'il n'apportoît rien à manger.

Oitbha le fait mettre au lit , va reporter l'équipage de marmiton chez Seydi , & apprend le détail de la métamorphose de son mari : elle revient de mauvaise humeur. Si Xaïloun ne retourne pas chez le traiteur , il faut qu'il aille le lendemain chercher un autre maître , ou il peut s'attendre au traitement le plus rigoureux : on ne lui donnera pas même de la paille pour se coucher.

Voilà Xaïloun de nouveau en quête pour se procurer du travail & un changement , parcourant les rues de Bagdad.

Tout près d'une des plus grandes mosquées , il apperçoit la boutique d'un pâtissier. Il y règne encore bien plus de propreté que dans celle du rotisseur ; les ouvriers qui travaillent la pâte , le bras nud jusqu'au dessus du coude , laissent appercevoir une chair fraîche , blanche & potelée , telle que la voudroit avoir Xaïloun.

Les pâtés succulens qui leur donnent cette fraîcheur , sont étalés sous la tente devant la porte ; ils répandent une odeur

352 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
propre à réveiller l'appétit , même de  
moins affamés que Xailoun. Il pense que  
s'il peut en remplir son estomac pendant  
quelque temps , & enfoncer les bras dans  
cette belle pâte , il ne peut manquer de  
changer entièrement d'apparence.

Il entre donc dans la boutique , & offre  
tout niaisement ses services au maître  
pâtissier. Celui-ci le considère plus qu'il  
ne l'écoute. Sa vigoureuse constitution,  
démontrée par sa conformation extérieure,  
donne l'idée d'un homme dont on peut  
tirer beaucoup d'ouvrage. Ses services sont  
agréés sur le champ.

Le nouveau garçon pâtissier est au comble  
de la joie. Les travaux qu'on lui impose  
sont aisés ; il se gorge de cette excellente  
pâtisserie , & le soir , il en porte à sa  
femme de bons morceaux.

Oitbha est étonnée de le voir revenir  
avec ces nouveaux fruits de son travail.  
« C'est que j'ai changé , lui dit Xailoun , »  
& il lui explique qu'il a pris une autre  
profession.

Oitbha le voyant en train de travailler,  
est contente. Son mari n'est pas au comble  
de ses vœux ; car il ne met pas encore

les mains à la pâte ; mais , comme on étoit dans le mois du Ramadan , on le chargeoit de pâtisserie , qu'il alloit vendre dans les places & sur les passages.

On lui avoit appris à connoître la menue monnoie. Il favoit qu'il devoit rapporter autant de pièces de cette monnoie qu'il livroit de pièces de pâtisserie , & il rendoit un fidelle compte. C'étoit tout ce que pouvoit produire son génie , & jusques-là le pâtissier n'avoit pas exigé davantage ; mais il vint un moment où il prétendit obtenir de lui un service plus essentiel.

Le temps de la fête accabloit la boutique d'ouvrage ; on y alloit manquer de farine fraîche , parce que l'âne qui tournoit au moulin étoit mort.

Xaïloun n'avoit pas suivi de près les travaux de cet animal. Le maître lui dit : « nous allons manquer de farine , & par conséquent de pâtisserie ; j'ai perdu mon ouvrier , je ne pourrai pas d'ici à quelques jours m'en procurer un autre , il faut que tu changes d'emploi , Xaïloun , & que tu me fasses de la farine , j'aurai bien soin de toi pendant le temps du travail.

« Je ne demande qu'à changer, dit celui-ci, c'est pour cela que je suis ici ; mais je changerai donc aussi d'habit.

« Bien entendu, répond le pâtissier, qu'en faisant le travail du mort, il faut que tu ayes son habillement. »

Xaïloun est au comble de sa joie : « enfin dit-il en lui-même, je vais être changé véritablement. »

On le conduit sous le hangard où est le moulin, on commence par lui mettre un bandeau sur les yeux & le harnois ; puis on l'attache au bras.

« Allons, marche, lui dit le pâtissier ! marche donc ! donne un coup de collier, & cela ira de suite. »

Xaïloun fait un effort, & le moulin marche : le travail devient un peu moins lourd ; mais il est toujours rude : « est-ce fait ? crioit Xaïloun, tout neuf à ce métier. — Non, non ! répond le pâtissier ? marche ! marche ! tu fais bien ; la farine est belle, on te la donnera à bluter.

« Bluter ! disoit Xaïloun, c'est apparemment un autre changement. Tant mieux ; car celui-ci n'est pas bon, » & cependant il souffloit : il étoit en sueur. Le pâtissier ne

l'encourageoit que de la voix; mais il ne lui donnoit pas un moment de relâche : enfin , il ne lui permit de s'arrêter qu'à l'heure du dîner.

Alors on le détache ; & après l'avoir conduit hors du moulin , on lui ôte le bandeau. Il est question de lui donner à manger ; ce n'est plus de la pâtisserie qui est devant lui , c'est un plat de grosses fèves & d'oignons accommodés à l'huile de lin. Il lui falloit une nourriture très-forte , proportionnée au travail qu'on exigeoit de lui.

Le changement en général n'étoit pas ce qui lui déplaisoit , il espéroit toujours y trouver son compte ; mais les fèves étoient coriaces , & l'huile lui tenoit à la gorge. Il mouroit de faim , il fallut bien manger ; à peine a - t - il fini , qu'on lui propose le moyen de faire la digestion de ce mauvais repas.

« Allons , Xaïloun , dit le pâtissier , il n'y a pas à reculer ; il faut achever la mouture , sans cela la boutique chommeroît demain ; » l'on se met après lui ; l'un lui remet le bandeau , l'autre le harnois ,

356 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
& le voilà de nouveau à faire tourner le moulin.

Pour le coup, l'estomac plein, le corps gonflé de vents, par l'effet de la nourriture qu'il avoit prise, fatigué par le travail de la matinée, tout en sueur, essoufflé, il s'arrête de temps en temps.

« Allons donc ! crie le pâtissier, marche ! si le courage te manque, je m'en vais t'en donner, comme j'en donnois à ton prédécesseur.

« Du courage ! dit en lui-même Xaïloun, qu'est-ce que du courage ? cela pourroit être bon. » Il s'arrête & dérange son bandeau pour voir un peu ce qu'on va lui donner.

Il apperçoit son maître, tenant à la main un fouet qu'il fait claquer en l'air. Il rabaisse son bandeau, continue de remplir sa tâche sans s'en faire prier, & dégoûté du courage avant d'en avoir fait l'essai.

Le jour baisse ; Xaïloun n'est plus à l'attache, il se presse d'arracher son bandeau, il rentre dans la boutique, & trouvant la porte ouverte, blanc comme un spectre, & tout harnaché qu'il est, il se sauve chez lui avec la vitesse d'un trait,

Craignant toujours d'être remis à la barre du moulin & qu'on ne lui donnât du courage.

Qu'on se fasse l'idée d'un homme très-barbu, couvert de fleur de farine de la tête aux pieds, de manière que les fangles, dont il étoit harnaché, paroissent ne faire qu'un avec son vêtement.

Quand Oitbha voit arriver ce spectre, qui vient s'asseoir hardiment chez elle, elle en fut d'abord effrayée ; mais elle reconnoît bientôt le personnage à l'attitude.

« Quoi ! dit-elle, c'est toi, gros imbécille ? où as-tu été te faire harnacher comme te voilà, au lieu d'aller travailler chez ton maître, pour nous en rapporter de quoi vivre ? » bientôt le bâton joue, & force la farine à s'écarter du pourpoint.

Xaïloun tâchoit de conjurer l'orage. « Vous me dites de demander à Dieu de me changer, je le lui demande : j'ai été prisonnier, marmiton, & aujourd'hui me voici âne, pour faire de la farine.

« Oh ! la grosse bête ! » dit Oitbha ; & la compassion l'empêche de pousser plus loin la correction : elle le délivre de ses

358 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
fangles, l'enferme, va chez le pâtissier lui  
reporter le harnois, & lui reprochant  
d'avoir abusé de la simplicité d'un pauvre  
homme, elle se fait rendre la robe de  
Xailoun, le prix de sa journée, & revient  
chez elle.

Les fatigues du travail, les coups de  
bâton, & l'indigestion occasionnée par le  
ragoût à l'huile, retinrent Xailoun au lit  
tout le lendemain, sans que sa femme le  
presât de se lever; mais au troisième jour,  
contrainte elle-même par le besoin, elle  
fut obligée d'envoyer son butord de mari  
au travail.

« Allons, lui dit-elle, prends ton parti;  
retourne chez celui de tes maîtres qui vou-  
dra de toi; mais si tu ne reviens pas avec  
quelque profit de ton travail, tu peux  
aller coucher à la rue : change de con-  
duite, car pour moi je n'en changerai  
jamais.

« Changer de conduite ! dit Xailoun en  
lui-même, je voudrais bien savoir com-  
ment cela se fait ? Par exemple, quand je  
me conduis dans les rues pour aller à la  
rivière, je puis passer par un endroit ou  
par un autre ; mais cela ne me mène qu'à



la rivière. Voyons . . . si je me conduisois dans la campagne, au lieu de me conduire dans la ville, je pense que je ferois mieux; je demande tous les jours à Dieu de me changer, mais on fait tant de bruit dans Bagdad, qu'il ne sauroit m'entendre; quand je serai en pleine campagne, s'il n'est pas sourd, il n'en fera pas de même.»

Sur cette réflexion, Xaïloun s'empresse de sortir de la ville pour aller faire sa prière dans la campagne, bien assuré d'y pouvoir rencontrer à son aise le plein midi (1), sans être offusqué par des maisons.

A quelque distance de la ville, une grande porte ouverte l'invite à entrer dans un vaste jardin; il voit de tous côtés des poiriers, des pommiers, des grenadiers : enfin des arbres fruitiers de toutes les espèces, plians sous la quantité des fruits dont ils étoient chargés. Cet endroit devient à ses yeux le paradis terrestre; il aimoit passionnément les fruits & n'en avoit jamais mangé à discrétion : cette vue le jeta dans l'extase.

---

(1) Les Musulmans se tournent vers le midi pour faire leur prière.

« Voilà, disoit-il, un bon pâturage pour l'homme, je me rappelle notre ânesse : quand ma femme l'acheta, elle étoit maigre, efflanquée & galeuse : ma femme dit, je m'en vais la mettre dans un bon pâturage ; quinze jours après la bête étoit si changée que je ne la reconnus pas. Je suis de chair & d'os tout comme elle ; il m'en arrivera autant, si je puis demeurer ici.

« L'homme à qui tous ces fruits appartiennent en a tant, qu'il ne sauroit les manger tous ; il m'en donnera autant que je voudrai, & je changerai comme fit notre ânesse ; je ne me reconnoîtrai pas moi-même ; car je pense que si elle s'étoit mirée, elle ne se feroit pas reconnue. »

A la suite de ces réflexions, Xaïloun entre plus avant : il pénètre enfin jusqu'à l'endroit où le propriétaire, monté sur un grenadier, cueilloit des fruits que sa femme recevoit, pour les arranger dans un panier.

Xaïloun offre assez délibérément ses services. Le jardinier regarde sa femme, & sur un signe qu'elle lui fait, il les accepte : on le fait monter sur un pommier très-chargé, & il en cueille les fruits, en observant

observant d'en manger d'abord presque autant qu'il en cueille : le propriétaire ne s'y oppose pas.

On convient de lui donner un petit salaire chaque mois, pour faire l'ouvrage qu'il y aura à faire. Sur la somme, il n'y entend rien : sur le travail, il lui semble qu'il s'agit de cueillir des poires, des prunes, des abricots, & autres fruits dont il pourra manger à son aise, & il acquiesce à tout.

On lui fait faire quelques petits ouvrages dans la maison, dont il s'étoit mis au fait chez le traiteur & le pâtissier; il mange à dîner & à souper du pilau avec le maître, des fruits toute la journée, & ne doute pas que bientôt il ne soit aussi heureusement métamorphosé que son ânesse.

De temps en temps, on lui donne à conduire à Bagdad deux ânes chargés de fruits : ces animaux en connoissent le chemin, ainsi Xaïloun n'a pas même la peine de les conduire.

Pendant ce temps Oitbha étoit en couches, & ne pouvoit se donner aucun mouvement pour la recherche de son mari.

362 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
Xaïloun ne l'avoit pas oubliée ; mais il attendoit les heureux effets du pâturage dans lequel il s'étoit mis , pour pouvoir arriver chez lui entièrement changé ; mais malheureusement, il n'y avoit pas de miroir dans la maison de son maître, dans lequel il put observer les progrès de sa transformation.

La satisfaction & les espérances de Xaïloun devoient avoir un terme. Il y avoit deux taureaux dans l'étable de la maison , qui servoient aux travaux du labourage. Xaïloun les menoit boire tous les jours ; ils étoient familiers avec lui , & il les appeloit ses compagnons. Un jour, par un effet du sort, peut-être par la faute du conducteur , un des deux taureaux tomba dans une fondrière, & se cassa la jambe.

Le jardinier prit de l'humeur , le labourage pressoit , & il ne pouvoit r'apparier son couple avant la prochaine foire , il s'adresse à Xaïloun.

« Eh bien ! lui dit-il, tu as perdu un de mes ouvriers de labourage, je ne puis le remplacer de quelque temps ; pour que

L'ouvrage se fasse, il faut que tu changes de métier chez moi.

« Changer ! reprend Xaïloun, c'est ce que je demande à Dieu tous les jours, & je crois qu'il m'a fait venir ici pour cela.

« En ce cas, puisque tu es de si bonne-volonté, il faut que tu aides au compagnon qui te reste, à achever de me labourer une pièce de terre qui est commencée. »

Xaïloun n'est pas sorti du jardin, & ne fait ce que c'est que ce labourage qu'on lui propose. Son habit usé lui déplait : « me donnerez-vous l'habillement ? dit-il à son maître.

« Je te le donnerai complet, lui répond le jardinier, de la tête aux pieds, mon ami, pour que tu sois plus à ton aise. — En ce cas, dit Xaïloun, je vais quitter celui-ci sur le champ.

« Non, répond le maître, celui que je vais te donner ira fort bien par dessus l'autre. » Deux habits l'un sur l'autre paroissent à Xaïloun un changement décidé : pour le coup il projette d'aller se montrer à sa femme avec deux habits. Le soleil étoit alors très-ardent, les mouches & surtout les taons, fatiguoient cruellement

364 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
le bétail. Le jardinier ramasse une demi-douzaine de peaux de chèvres, pour en couvrir Xailoun de la tête aux pieds, en lui ménageant seulement des passages pour la vue & la respiration : tout le reste du corps est enveloppé.

L'imbécille regarde & laisse faire, toujours empressé de changement ; un moment après il est mis au joug, & le jardinier, en faisant vigoureusement claquer son fouet en l'air, entame son travail.

Quand Xailoun entend les claquemens du fouet, n'eut-il pas été fort comme un taureau, il en auroit trouvé la vigueur, il emporte son compagnon ; mais pendant le travail, les mouches font une cruelle guerre à l'un & à l'autre : le moindre espace à découvert sur le dos de Xailoun lui devient funeste, elles ont trouvé le défaut de la cuirasse.

Il faut dételer pour dîner ; si Xailoun osoit, il déserteroit ; mais le fouet qui est à côté du jardinier lui en impose. On lui dit de manger ; la faim qui le dévore le lui ordonne ; mais bientôt, sans qu'il ose souffler, il est remis au joug.

Le soir est venu : on quitte le travail ;

le jardinier va reconduire son taureau à l'étable. Xailoun profite du moment; gagne la porte de la maison & vole vers Bagdad, couvert des peaux contenues par le harnois ou cousues sur lui, & sans oser regarder en arrière, tant il appréhende qu'on ne le poursuive, & que le fouet ne l'atteigne.

La nuit étoit venue, & les portes de la ville sont fermées : le malheureux fugitif n'a point d'autre asile que les cimetières qui sont hors de la ville : il s'arrange dans le premier qui lui offre un abri, & là, succombant à la fatigue qu'il a essuyée pendant le jour, il s'endort profondément. Vers les six heures du matin il est tout-à-coup réveillé par un grand bruit; des fossoyeurs venoient creuser la sépulture d'un mort, dans l'endroit même où il se trouvoit. La terre y avoit été fraîchement remuée par des animaux sauvages & carnassiers, qui l'avoient fouillée pour déterrer un cadavre, dont il restoit encore des ossemens épars sur la surface de la fosse, & à moitié rongés.

Pendant que ces ouvriers s'entretiennent sur les entreprises des animaux, qu'un

366. SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
d'entr'eux soutient que les bêtes ne peuvent fouiller à trois pieds en terre , & que ces déprédations viennent plutôt de la part des mauvais génies , qui viennent dévorer les froides reliques des morts , un d'entr'eux apperçoit le pauvre Xaïloun , dormant sous l'abri choisi par cet infortuné. Toutes les peaux de chèvre dont il est couvert lui donnent une apparence si hideuse , que le fossoyeur s'écrie : « ah ! voilà le mauvais génie ! »

A ce cri , Xaïloun éveillé se met sur son séant ; il est heureux pour lui qu'un mouvement de terreur ait saisi ses adversaires : il a le temps de se lever.

Si ses ennemis avoient pu lire dans ses regards & sur son visage la frayeur dont il étoit saisi lui-même , à la vue de trois péles de fer prêtes à l'affommer , c'étoit fait de lui ; mais le masque de peaux de chèvre leur déguise les mouvemens de son ame , & pendant qu'ils restent le bras en l'air , la crainte lui donne de la vigueur ; il s'élance comme un trait , passe au milieu d'eux , & prend la fuite.

Le courage est revenu aux adversaires de Xaïloun , dès qu'ils lui ont vu prendre



un parti timide ; ils lui lancent leurs pèles , courent après lui , en criant de toute leur force : « voilà le mauvais génie qui mange les morts dans les cimetières , courez dessus , tuez , exterminatez-le ! »

Le peuple se rassembloit , venoit au-devant du monstre , & couroit devant lui dès qu'il l'avoit vu , en criant , autant que la peur pouvoit le lui permettre « voici le mauvais génie qui mange les morts ! »

Les chiens se mirent de la partie ; mais l'animal absolument inconnu pour eux les tenoit en défiance : ils le suivoient en aboyant ; mais à une certaine distance.

Les fossøyeurs se trouvant embarrassés par la foule , qui augmentoit à chaque instant sur le passage , appuyoient de loin les chiens , & disoient : « jetez-lui des pierres , lancez-lui des bâtons ! » mais l'idée de la puissance & de la méchanceté des génies , ôtoit le courage. Les enfans craignoient d'être engloutis tous vivans par le mauvais esprit qui mangeoit les morts.

Cependant à travers un désordre dont le bruit se répandoit déjà jusqu'aux extrémités de l'immense ville de Bagdad , Xäiloun protégé par cet horrible déguisement ,

368 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
parvenoit jusqu'à sa maison ; il y entre ,  
& la foule se presse à la porte.

C'étoit là que l'attendoit une grêle de coups inévitable. Oitbha , d'autant plus intrépide qu'elle est mère & nourrice, voit arriver l'horrible animal , prend le bâton dont elle savoit supérieurement faire usage, & tandis que le pauvre mari, essoufflé de la course, ne peut pas même articuler son nom, elle le force à sortir de sa maison.

Là, il tombe dans les mains des fossoyeurs, qui le prennent par toutes ses peaux, & le conduisent en prison, au milieu d'une populace triomphante, qui fait passer de bouche en bouche la nouvelle qu'on mène en prison le mauvais génie, la terreur des cimetières , qui étoit entré chez Oitbha pour y manger son enfant.

Le géolier, prévenu, tremble de frayeur en entendant parler du prisonnier qu'on lui amène, & dont on lui a fait trente descriptions plus terribles les unes que les autres.

Enfin, l'objet lui est présenté, un des fossoyeurs ayant arraché à Xailoun une des pièces de son armure, a découvert que ce qu'ils ont poursuivi avec tant d'acharne-

ment, est un homme couvert de peaux de chèvre ; mais il n'en paroît alors que plus coupable de s'être habillé en bête, pour venir manger les morts & les petits enfans.

« Infâme ! lui dit un des officiers de la prison, en lui adressant la parole, es-tu possédé du démon, pour aller prendre tes repas dans le sépulcre des fidelles musulmans, & te nourrir de leur chair ?

« Moi, dit Xaïloun, à qui on a ôté son masque, je n'y allois pas pour manger ; j'y allois pour dormir ; j'ai marché sur des os en passant, mais je n'y ai pas touché. »

La niaiserie du discours & du maintien de Xaïloun déconcerte tous les assistans & les apaise ; on ne fait plus qu'une question au monstre dépouillé : « mais n'allois-tu pas, lui dit-on, chez Oitbha pour manger son enfant !

« Moi ! je ne veux pas manger mon enfant, j'allois dans ma maison. »

Il y avoit à la porte, parmi les curieux, trois ou quatre voisins d'Oitbha ; on rend le propos du prétendu mauvais génie : les voisins demandent à entrer & reconnoissent Xaïloun ; ils rendent également un témoignage si authentique de sa bonté & de

370 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
sa stupidité , que le juge survenu pour  
examiner le fait , ordonne qu'on reconduise  
Xaïloun à Oitbha , avec toutes ses peaux.

Le retour du mari fut annoncé à la  
femme , quelques instans avant qu'il parut ;  
elle fut alors bien mortifiée de l'avoir si  
mal reçu sans le connoître , & d'avoir  
donné lieu à ce qu'il essuyât encore plus  
de mauvais traitemens : quant au scandale  
de l'aventure , il étoit inévitable ; il devoit  
toujours être su le lendemain , dans tout  
Bagdad , que Xaïloun étoit le prétendu  
mauvais génie qui mangeoit les morts ;  
mais elle avoit regret aux coups de bâton  
qu'elle lui avoit donné de trop ; car elle  
l'avoit traité cette fois en ennemi véritable.

Quand elle vit Xaïloun , elle se sentit  
faïtie d'un mouvement de compassion ; elle  
remercia ses voisins de le lui avoir ramené ,  
& tâcha de tirer de lui d'où il venoit  
après une aussi longue absence , & qui  
pouvoit l'avoir aussi ridiculement trans-  
formé.

Xaïloun , qui n'avoit qu'une façon de  
s'expliquer , lui dit les motifs qui l'avoient  
porté à s'éloigner de la ville , pour cher-  
cher un changement plus avantageux , &

comme il avoit eu le malheur d'être changé en bœuf, & puis, sans savoir comment, en mauvais génie.

Oitbha savoit qu'il ne pouvoit mentir ; elle le fit coucher, & pansa avec beaucoup d'attention les contusions qu'il avoit reçues, & l'inflammation occasionnée par la piqure des taons ; après quoi elle lui donna à manger, & prit son parti pour la conduite qu'elle devoit tenir le lendemain.

Dès qu'il fit jour, comme elle ne pouvoit abandonner son enfant, elle le mit sur son ânesse dans un des paniers, & les peaux & le harnois appartenant au jardinier dans l'autre : elle alla prier les voisins qui lui avoient ramené son mari la veille, de l'accompagner jusqu'à la maison où Xailoun avoit été employé hors de Bagdad, & s'étant couverte de son voile, elle en prit le chemin avec eux.

Arrivée chez le jardinier, elle le reprimanda sévèrement d'avoir abusé de la simplicité d'un musulman pour le réduire à l'état de bête : elle lui fit le récit des affronts auxquels il avoit exposé son mari, lui remit les peaux de chèvre, le harnois, & lui demanda fièrement le salaire qu'avoit

372 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
gagné Xailoun : « si je n'avois pas mon  
mari à ménager, lui dit-elle, je vous ferois  
venir devant le cadi : vous êtes heureux  
que je ne veuille rien ajouter à l'éclat  
qu'a déjà fait son affaire ».

Le jardinier fut confondu ; il tira deux  
sequins de sa poche : c'étoit quatre fois  
plus que le salaire qu'il avoit promis ;  
Oitbha auroit voulu refuser ce qu'elle ima-  
ginoit bien qu'on lui donnoit de trop ; la  
somme étoit exorbitante pour elle ; mais  
elle avoit deux voisins avec elle , & elle  
ne fut pas fâchée de laisser croire que son  
mari pouvoit gagner deux sequins par  
mois. Son affaire finie, elle prit la robe de  
Xailoun, & revint à la maison.

Cinq jours se passèrent sans nouvelles  
aventures ; pendant cet intervalle, le blessé  
se rétablit parfaitement : alors Oitbha reprit  
le style des remontrances, sur la nécessité,  
non de se faire changer en marmiton, en  
bœuf, en âne, en mauvais génie ; mais de  
changer de manière à mener une vie labo-  
rieuse & utile à sa famille.

De ce que Xailoun a pu vendre des  
pâtisseries par la ville, elle conclut qu'elle

peut en faire un marchand de (1) terre pour les enfans ; elle va lui en faire fouiller, lui en fait remplir les deux paniers de l'ânesse, & le voilà chargé de distribuer cette denrée dans Bagdad, à tant la mesure ; mais il faut qu'il s'annonce aux chaulands par un cri redoublé ! « Terre pour les enfans ! terre pour les enfans ! »

La harangue n'est pas longue, l'ânesse avertie par un coup de fouet, donné de la main d'Oitbha, enfile une rue, & Xaïloun, à califourchon sur les paniers, chemine, criant à tue tête ! terre pour les enfans ; ce manège va assez bien pendant quelque temps ; mais bientôt le son de la voix s'affoiblit, le sommeil gagne le crieur, & l'ânesse le promène dans les rues à sa fantaisie : elle rencontre les bords de l'Euphrate : elle y boit autant qu'il lui plaît & commodément ; après quoi, comme elle a laissé son ânon à l'étable, elle y est rame-

---

(1) C'est une espèce de terre rouge pulvérisable, très-sèche & de bonne odeur, dont on se sert en Arabie ; on en met sous les enfans dans leur berceau depuis les reins jusqu'aux genoux. Cette terre n'est recouverte que d'un linge : elle boit l'humidité & préserve de la mauvaise odeur & des gergures de la peau.

374 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
née par l'instinct , & veut entrer dans la  
maison avec sa charge.

La porte est trop basse , la tête de Xaï-  
loun frappe rudement contre le seuil : le  
coup , qui se fait entendre dans la maison ,  
l'ayant presque renversé , le réveille , & il  
se met à crier : « terre pour les enfans ! »  
en saignant du nez & avec une forte con-  
tusion au front.

Oitbha voit revenir son mari , & devine  
le métier qu'il a fait. Tout en lui essuyant  
le nez avec de l'eau & du sel ; elle lui  
détache quelques soufflets. « Vilain pares-  
seux ! lui dit-elle ! tu mérites qu'on te fasse  
marcher avec le fouet comme un âne ?  
Oh ! tu changeras , ou je te donnerai tant  
de coups , que je te ferai oublier tous ceux  
que tu as reçus. Vas chez le boulanger , le  
pâtissier , le traiteur , même chez le jardi-  
nier , va demander de l'ouvrage à un de  
tes anciens maîtres ; ils te reprendront  
tous , butord que tu es ; mais ne pense pas  
à rentrer ici sans y rapporter de quoi te  
nourrir. Je n'ai point d'asile à donner à un  
fainéant tel que toi. »

Xaïloun est de nouveau mis à la porte  
de la maison , pour aller chercher fortune ;



il pense qu'à la dernière fois, il ne s'est point assez éloigné de la ville pour se faire entendre de Dieu, à qui il demande toujours de le changer.

Pour le coup, sans suivre de chemin, il s'écarte un peu dans la campagne, il y trouve un tas de ruines; c'étoient celles d'un palais qui devoit avoir été la demeure d'un homme très-puissant.

En s'amusant à considérer ces débris, il apperçoit un kardouon qui est sur un monceau de pierres amoncelées au hasard, l'animal paroît avoir les yeux sur lui. « Ah ! ah ! mon cousin ! lui dit-il, je croyois que tu demeurois à la ville, te voilà donc ici ? »

Le petit animal sembloît répondre par son inclination de tête ordinaire. « Tu me reconnois bien, poursuivoit Xaïloun, tu m'entends ? qui t'empêche de me parler ? » le kardouon ne pouvoit faire que son signe ordinaire.

« Oh ! pour le coup, tu m'impatientes ! dit Xaïloun ; parle, ou je te lance une pierre. » Le kardouon, par son inclination de tête ordinaire, semble provoquer le pauvre butord, qui lui jette la pierre, &

376 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
l'animal se cache dans le tas sur lequel il se trouve.

Xaïloun se pique au jeu ; il pense que le kardouon ne se tait que par malice, il prétend le prendre dans l'endroit où il s'est fourré, & le forcer à entrer en conversation avec lui ; en un quart d'heure les pierres sont enlevées, le terrain déblayé. Le kardouon a fait sa retraite par les derrières de son fort ; mais Xaïloun est détourné de sa poursuite, par un autre objet de curiosité qui se présente à lui.

En chassant le kardouon, il a découvert une pierre carrée de marbre noir, à laquelle est attaché un anneau : il s'en fait, fait un effort, & soulève la pierre ; alors un escalier qui conduit à un souterrain se présente à lui ! « ah ! ah ! dit-il, voici la maison de mon cousin, il faut que j'aille voir s'il y est, » & il descend.

La lumière pénétrant dans le souterrain, par l'ouverture, lui fait distinguer des urnes qui sont rangées à l'entrée. « Voici, dit-il, apparemment les pots où mon cousin met ses provisions. » Il en découvre un, & en retire la main pleine de pièces d'or.

Il se rapproche de l'ouverture du souterrain.

rain pour examiner l'objet qui est dans sa main ; sans faire attention à la dureté , au poids ; n'ayant jamais vu de cette monnoie , il croit que ce sont des carottes coupées par tranches , comme il a vu sa femme en faire sécher au soleil , & pensant que cela appartient à son cousin , qu'il suppose retiré au fond du caveau , où l'obscurité empêche qu'on aille le chercher. « Oh ! ça ! mon cousin ! dit-il , en lui adressant la parole , viens , & parle-moi , ou je vais prendre de tes carottes pour en porter à notre ânesse ! »

Le kardouon n'ayant pas jugé à propos de répondre , ni de se montrer ; Xaïloun délibère comment il fera pour emporter les carottes.

Il se souvient qu'étant avec sa femme dans une maison de leur voisinage , on leur donna des prunes , & que sa femme en avoit rempli le fond de son turban , après y avoir mis des feuilles.

Il a apperçu des feuilles de bardanne à l'entrée du souterrain ; il en va cueillir , en garnit exactement l'intérieur de sa toque , comme il avoit vu faire à sa femme , & va la remplir des prétendues carottes.

Après cette expédition, qui de sa part lui semble fort intelligente, il dit adieu à son cousin, & reprend le chemin de Bagdad.

Tout en marchant, il veut essayer de rogner, ne fut-ce que d'une tranche, le repas de l'ânesse; mais elle lui semble bien dure; il suppose que son cousin doit avoir de bonnes dents, s'il mange cela sans le faire cuire, & il jette au loin la pièce qu'il a mordue; enfin il arrive chez lui.

Oitbha est surprise de le voir si-tôt de retour : « d'où viens-tu ? lui dit-elle, qu'apportes-tu là dans ces feuilles ? »

« J'ai été voir le cousin dans sa maison de campagne, dit Xailoun ; il n'a pas voulu me parler : j'ai ouvert sa porte : je suis entré chez lui : j'ai mis la main dans ses pots de provisions, & j'en rapporte des carottes de quoi faire faire un bon repas à notre ânesse ; mais il faudra les faire cuire, car elles sont bien dures. »

Pendant ce discours, Oitbha a pris le turban, & a vu que c'étoit de l'or : elle fait que son mari ne peut pas l'avoir volé à dessein, puisqu'il ne fait pas ce que c'est ; mais il lui importe de savoir où il l'a trouvé. « Voilà qui est bon, » dit-elle, en

allant ferrer ce qui étoit dans le turban, crainte d'être surprise par quelqu'un; puis elle dispose Xailoun de manière à lui faire raconter son histoire sans le troubler; & démêle qu'il a trouvé un trésor.

L'endroit désigné par Xailoun ne sauroit être qu'à une demi-lieue de Bagdad. Le jour n'est pas assez avancé pour qu'on ne puisse pas en mettre le reste à profit, & le caveau étant resté ouvert, peut attirer des curieux, plus instruits que ne l'est son mari.

Elle prend son parti sur le champ : elle bâte son ânesse, prend deux besaces, qu'elle met dans des paniers, fait monter Xailoun dessus, achète deux pains, pour qu'il puisse manger en route, & se fait conduire à la maison du cousin.

Elle trouve l'entrée du souterrain ouverte, comme Xailoun le lui avoit annoncé, & l'urne où il avoit puisé encore découverte; elle se fait apporter les besaces, les remplit de manière que l'ânesse n'en eût que sa charge, & les fait porter hors du caveau par Xailoun, qui les trouvoit un peu lourdes.

Pendant qu'Oitbha faisoit son expédition, Xailoun appeloit son cousin de toutes ses

380 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
forces. Ce bruit inquiétoit sa femme ; mais elle sentoît qu'elle n'avoit point de temps à perdre : enfin elle est sortie du souterrain , l'ânesse a sa charge.

Alors , en femme soigneuse , elle fait reposer par Xaïloun la pierre sur l'ouverture , & la fait recouvrir de tous les débris qu'il en avoit écartés ; après quoi , elle reprend à pied le chemin de sa maison , faisant conduire par la bride & à pas lents l'ânesse qui avoit une bonne charge.

Oitbha serre soigneusement les besaces ; comme elle est prudente , ce qu'elle a retiré du turban lui sert peu-à-peu à se procurer une aisance qui ne puisse attirer les regards de personne. Alors cependant , loin de forcer son mari à sortir de la maison comme auparavant , elle l'engage , & même lui ordonne d'y rester : elle le nourrit bien , & renouvelle ses habits ; mais comme ce sont toujours des vêtemens de même étoffe : quoiqu'habillé de neuf , il ne lui paroît point qu'il soit encore changé , & c'est à cela qu'il aspire dans le fond de son cœur , pour être à l'abri d'être ou battu , ou grondé.

Cependant , sa femme voulant lui faire

faire bonne chère , & n'ayant pas pris encore d'esclave, le charge d'aller acheter de la viande, du ris, & des pois chiches; il a la valeur de chaque objet dans un paquet séparé : il va chez le boucher, & y remplit sa commission, il en fait de même pour le ris; mais il a oublié les pois chiches, & en rapporte la valeur, avec les provisions dont il a fait l'emplette.

Ce sont des pois chiches que je t'ai dit d'acheter, lui dit Oitbha, retourne vite, & n'oublie pas.

Pois chiches, reprend Xaïloun, & pour le coup il se promet bien de ne pas l'oublier; mais un de ses camarades le rencontre, & le voyant mieux vêtu & de meilleure mine qu'à l'ordinaire, veut s'amuser à ses dépens. « Oh! oh! Xaïloun, lui dit-il, te voilà bien mieux habillé que quand tu étois mauvais génie, & tu as gagné de l'embonpoint depuis que tu ne vis plus dans les cimetières. »

Voilà de nouveau Xaïloun troublé, quand on rappelle à sa mémoire la plus cruelle de ses infortunes. « Quand ma femme ne me diroit pas tous les jours que je dois changer, se dit-il à lui-même, je deman-

382 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
derois toujours à l'être pour qu'on ne  
vienne pas me dire que j'ai été âne, bœuf,  
& mauvais génie ; mais qu'est-ce que je  
vais chercher , ce font.... c'est..... ce  
font.... » il ne peut jamais trouver dans  
sa mémoire, des pois chiches.

Il pensoit à ne pas retourner chez lui,  
pour s'épargner la honte de demander de  
nouveau à sa femme ces mots si difficiles  
à retenir ; mais il vouloit manger de la  
viande & du ris ; il faut qu'il se hasarde.

Quand Oitbha le voit rentrer encore  
une fois les mains vides , la patience fut  
près de lui échapper ; mais si elle lui avoit  
fait un crime de sa paresse , tant qu'elle  
eut besoin de le tenir en activité, elle ne  
pouvoit lui en faire un de son imbécillité.  
« Je te demande des pois chiches, dit-elle,  
entends-tu ? des pois chiches ; répète sans-  
cesse des pois chiches , jusqu'à-ce que tu  
sois sur le marché ; pour le coup , si tu ne  
fais pas ce que je te dis , je te corrigerai  
d'importance. »

Xaïloun, intimidé de la menace, s'en va  
répétant sans-cesse, des *pois chiches* , des  
*pois chiches*.

Il passe au coin d'une rue, où un mar-



chand vendoit des perles, & annonçoit sa marchandise, en criant fort haut, (1) *au nom de Dieu, des perles*; des curieux s'approchoient, & manioient les perles étalées dans des boites; Xaïloun attiré par un objet nouveau pour lui, & occupé en même temps de retenir sa leçon, met la main dans la boite en prononçant très-haut, *des pois chiches*, (2) *des pois chiches*.

Le marchand croyant que Xaïloun se moquoit de lui, & déprécioit sa marchandise, en la voulant faire passer pour fausse, le frappe rudement. « Pourquoi me frappez-vous ? dit Xaïloun. — Parce que tu m'insultes, répond le marchand; me crois-tu capable de tromper le public? — Non, dit Xaïloun; mais je disois.... Et comment faut-il donc que je dise? — Si tu veux bien dire, repartit le marchand; crie comme moi, *au nom de Dieu, des perles*.

(1) En arabe *Bessim Alla Lunos*. On annonce toutes les marchandises par ce cri *Bessim alla*; au nom de Dieu.

(2) On appelle en arabe les pois chiches *chummo*, & les perles *lunos*. On voit que la ressemblance du son de ces deux mots, pouvoit bien induire en erreur l'imbécille Xaïloun.

« Oui, dit Xaïloun, je crois que c'est là ce que ma femme m'a dit de dire, » & il poursuit son chemin en répétant à demi voix. *Au nom de Dieu, des perles.*

Il passoit auprès de la boutique d'un homme à qui on venoit d'en voler. Cette manière de crier des perles, moins forte qu'à l'ordinaire, parut suspecte à ce marchand. « Mon voleur, dit-il, vient apparemment de me reconnoître ; il a baissé le ton, en annonçant la marchandise dont il veut se défaire, lorsqu'il a passé devant moi ; » sur ce simple soupçon, il court après Xaïloun & l'arrête : « Montrez-moi, lui dit-il, vos perles. »

Xaïloun se trouble, le marchand croit tenir son voleur : il lui met la main très-rudemment sur le collet, & appelle main forte : on entoure le faux vendeur de perles, & le marchand découvre enfin qu'il n'a arrêté & maltraité qu'un imbécille. « Pourquoi, lui dit-il, cries-tu que tu vends des perles ? — Comment dois-je donc dire ? répond Xaïloun. — Cela n'est pas vrai, dit le marchand sans vouloir l'écouter, cela n'est pas vrai.

« Cela n'est pas vrai ! dit Xaïloun, répétons

répétons donc, *cela n'est pas vrai*, pour ne pas l'oublier, » & il répétoit en marchant de toutes ses forces *cela n'est pas vrai*.

Son chemin le conduit vers une place où un homme vendoit des *machs* ; (1) il crioit, *au nom de Dieu, des machs*.

Xaïloun, poussé par sa curiosité ordinaire, la bouche pleine des derniers mots qu'il avoit retenus, vient mettre la main dans le sac comme les autres, en disant : *cela n'est pas vrai*.

Le villageois vigoureux donne un coup à Xaïloun, qui lui fait faire la pirouette. « Il te convient bien, lui dit-il, de venir donner un démenti à ma denrée, tandis que c'est moi qui la cueille & qui la sème.

« Moi ! dit Xaïloun, je ne donne point de démenti, je cherche à dire comme il faut dire. — Eh bien ! répond le villageois, il faut dire comme moi, *au nom de Dieu, des machs*. »

Xaïloun, pour pouvoir retourner chez lui, & éviter quelqu'autre mauvaise aventure, se met à répéter ce nouveau cri ; le

(1) *Mach*, espèce de petite lentille fébrifuge qu'on ne porte au marché qu'à certains jours de l'année.

386 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
hasard fait qu'il se trouve sur le bord de l'Euphrate ; un pêcheur s'y morfondoit depuis deux heures à jeter son filet ; à chaque instant il changeoit de place, sans prendre un seul poisson. Xaïloun, que tout amuse, se met à le suivre, toujours répétant pour ne pas l'oublier, *au nom de Dieu, des machs.*

Tout - d'un - coup, sans que Xaïloun se doute de quoi que ce soit ; le pêcheur faisant semblant d'étendre son filet pour le tordre, ayant doublé & quadruplé dans sa main la corde à laquelle il est attaché, prend l'imbécille par le côté, & le frappe à coups redoublés, en lui disant : « abominable forcier, cesseras-tu de maudire ma pêche, au nom de Dieu !

Xaïloun emploie sa force & se dégage. « Moi, forcier ! dit-il, en voilà bien d'une autre ! » & il pleuroit. Le pêcheur le regarde. « Pourquoi, si tu ne l'es pas, lui dit-il, portes-tu malheur par tes paroles à tous mes coups de filets ! — Je ne porte point de malheur : on m'a dit que je devois dire comme j'ai dit. »

Alors le pêcheur imagine qu'un ennemi peut avoir engagé l'homme simple qu'il

vient de frapper , à venir maudire sa pêche pour lui nuire sans s'exposer.

« Je suis fâché , frère , de vous avoir battu , dit-il à Xailoun ; mais vous avez eu tort de prononcer les paroles que vous disiez , puisque par-là vous me portiez malheur , à moi qui ne vous ai rien fait.

« Mais je ne veux pas vous porter malheur , dit Xailoun , je cherche les paroles que ma femme m'a dit de dire. — Les savez-vous ? — Oui , je les fais. — Mettez-vous à côté de moi , & quand je jetterai le filet , vous direz , *au nom de Dieu , au lieu d'un , sept des plus grands & des plus puissans.* — Je crois qu'il n'y en avoit pas si long que cela. — Si , il y en avoit aussi long ; mais il ne faut pas qu'il s'en manque une parole , & je vous en donnerai pour porter chez vous ; mais souvenez-vous bien qu'il ne faut pas qu'il s'en manque une parole. Alors le pêcheur lui répète de nouveau , dites , *au nom de Dieu , au lieu d'un , sept des plus grands & des plus puissans.* »

Xailoun répète de toutes ses forces pour ne pas oublier ; mais , comme il craint les coups de corde. « Il m'en donneroit , dit-il , en lui-même , je n'ai que faire de cela ?

388 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
& dès qu'il voit le pêcheur occupé à retirer le filet, il s'enfuit de toute la force de ses jambes, toujours répétant, *au nom de Dieu, au lieu d'un, sept des plus grands & des plus puissans.*

Il prononce ces paroles au milieu d'une foule de peuple; car la foule, sans qu'il fût pourquoi, l'attiroit toujours : il étoit alors à côté d'un char mortuaire qui portoit un cadî en terre; les Mollahs qui entourent le corps sont scandalisés de l'imprécation horrible qu'ils entendent. « Malheureux, lui disent-ils, oses-tu bien troubler une cérémonie comme celle-ci, en y venant dévouer tout haut à la mort les plus grands de Bagdad? ne te suffit-il pas qu'elle ait frappé celui que nous conduisons ici. »

Xaïloun, bon musulman, étoit élevé dans un grand respect pour les Mollahs; l'air & le ton dont ce reproche lui étoit fait, lui sont plus sensibles que des coups de corde. Il s'écarte tout tremblant? « Ah! mon Dieu! mon Dieu! s'écrie-t-il tout haut, qu'est-ce que je devois donc dire? »

Une vieille esclave qui suivoit le convoi le tire par la manche; « tu devois, lui

dit-elle, dire, *Dieu préserve son corps & sauve son ame.* »

« Eh! que ne me disoit-on cela! » dit Xaïloun, & il va répétant, jusqu'à-ce qu'il se trouve dans une rue, dont le passage est barré par un âne mort qu'on mène sur une charette. Il se met à la suivre, en criant, *Dieu préserve son corps & sauve son ame.*

Les gens attroupés autour de la charette se récrient : « ah le malheureux qui blasphème! ah le chien d'infidelle! » & c'est à qui le frappera de la main ou du bâton. Il s'élance par dessus une des roues de la charette, & s'enfuit à toutes jambes.

« Malheureux Xaïloun, se dit-il, tout éploré, te voilà encore plus mal changé que quand tu l'étois en âne, en marmiton, en bœuf, en mauvais génie; tu es forcier, & pis que tout cela infidelle! » & il pleuroit, n'osant retourner chez lui crainte d'être battu; puisqu'il avoit oublié entièrement les mots que sa femme lui avoit recommandé de dire, & qu'il ne rapportoit rien à la maison : il ne savoit où donner de la tête.

Dans cette perplexité, le hasard le con-

390 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
duit devant la porte de la maison de la mère d'Oitbha , il y avoit beaucoup de monde rassemblé autour d'une des sœurs de sa femme qui étoit malade. Lui, qui se présentoit timidement partout , hors dans les rues , n'est point encouragé à entrer , en voyant une nombreuse compagnie ; il se tient derrière la porte , & laisse entrevoir son visage.

C'est Xailoun , dit la belle-mère , elle lui adresse la parole. « Que veux-tu , Xailoun ? un morceau de chèvre ? — Non. — Du ris ? — Non. — Quelque chose à boire ? — Non. » Tous les gens qui sont là , lui demandent tour - à - tour , si il veut telle chose ou telle autre , en passant en revue tout ce qui se boit & se mange , & l'imbécille répond toujours non. « Ah ! dit la malade , je vois ce qu'il demande , ce sont des pois chiches. »

A ce mot , Xailoun emporté par la joie , se précipite dans l'appartement , se rue vers un sofa , sur lequel sa belle-sœur est à demi couchée , & pour lui témoigner sa reconnoissance , il lui saisit les deux bras avec tant de force , que , moitié surprise , moitié douleur , elle s'évanouit.



Pendant qu'on s'empresse à donner du secours à la malade, la belle-mère s'adresse à Xaïloun : « butord , cheval que tu es , que viens-tu chercher ici pour tuer ma fille ? — Des pois chiches ? — Est-ce que je vends des pois chiches ? — Des pois chiches , » disoit Xaïloun , quoiqu'étonné de s'être entendu nommer cheval : il avoit été âne , mais il n'avoit pas encore été cheval ? « Que veux-tu dire avec tes pois chiches ? — Des pois chiches ! ma femme m'a dit des pois chiches , » & il avoit à la main le petit paquet pour les payer , qu'il avoit soigneusement gardé au milieu de toutes ses fâcheuses aventures.

La mère d'Oitbha conçoit que sa fille a chargé de cette emplette l'imbécille commissionnaire. Il y avoit un marchand vis-à-vis sa porte : elle montre la boutique à Xaïloun ; va là , lui dit-elle , & demande des pois chiches. »

Le marchand prend l'argent , livre les pois chiches. Xaïloun , triomphant , accourt chez lui , & répète encore des pois chiches , jusqu'à-ce qu'il ait mis sur la table la denrée qu'il venoit d'apporter. Il lui en avoit tant coûté pour avoir oublié ces

392 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
deux mots , qu'il étoit déterminé à les  
avoir sur la langue pour le reste de sa vie.

Il n'étoit point question pour Oitbha de  
faire cuire les pois chiches : elle tâche de  
savoir de Xailoun ce qu'il est devenu toute  
la journée , il lui fait un récit confus de  
ses aventures , se plaignant surtout amère-  
ment d'avoir été pris pour un forcier ,  
pour un infidelle , tandis qu'il ne cherchoit  
que des pois chiches.

La seule chose qu'il y ait de clair dans  
son récit , est que sa femme a une sœur  
malade , & que Xailoun a été chez leur  
mère commune.

Oitbha gémit de ne pouvoir mettre dans  
le moment son mari à l'abri de tant d'aven-  
tures ridicules ; mais en attendant qu'elle  
puisse employer ce qu'elle a de richesses  
à cet objet , elle se résout à souffrir quel-  
que temps , & à le préserver autant qu'elle  
le pourra de nouveaux accidens.

Le lendemain Oitbha s'arrange pour  
aller voir sa sœur malade. Elle allaite son  
enfant , recommande à Xailoun de le bercer  
s'il se réveille , & s'il crie : si l'ânesse a  
soif , il doit la faire boire , & avoir soin  
de donner à manger à une poule qui couve.

« Enferme-toi bien dans la maison , lui dit-elle ; tu pourrois t'endormir , & l'on viendrait nous voler. » Après l'avoir instruit , du mieux qu'il lui est possible , elle sort , lui laissant amplement de quoi déjeuner.

Xaïloun s'acquitte de cette première partie de ses fonctions , de manière à ce qu'on ne put rien lui reprocher , après quoi il fait un somme ; l'enfant se réveille & crie ; il le berce , & jusques-là , tout va à merveille.

Comme il n'a rien de mieux à faire , il s'occupe des objets qui sont autour de lui ; il voit que la poule s'inquiète beaucoup , elle porte continuellement sa patte à sa tête pour se gratter. « Cette pauvre bête a des poux , dit Xaïloun : j'en ai aussi , ma femme me peigne ; je ferois bien de peigner la poule. »

Il se lève , prend le peigne & la poule , & essaye d'attraper les petits insectes qu'il voit ; mais la poule se débat , & la tête glisse sous le peigne. Il lui semble alors qu'il lui sera bien plus aisé de tuer les ennemis de la bête avec une grosse épingle , & comme il n'y va pas légèrement ,

394 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
il l'enfonce dans le crâne, & voilà la poule  
morte.

Quand Xailoun voit le meurtre qu'il a  
commis, il en est consterné; mais ce qui  
le mortifie encore plus, c'est que les œufs  
vont se refroidir.

Pour comble d'embarras, l'ânesse se met  
à braire. « Oh! pour le coup, dit-il, je  
n'ai pas le temps de tirer de l'eau : tu fais  
bien me mener droit à la rivière quand  
je suis sur ton dos, tu iras bien à présent  
sans moi; » il va lui ouvrir la porte, la  
referme sur elle, & voilà l'ânesse & son  
ânon au trot dans les rues de Bagdad.

Après cette expédition, notre homme  
approche du berceau de l'enfant le grand  
plat de terre dans lequel étoient les œufs  
de la poule, & s'assied dessus; il pouvoit  
le faire sans les écraser; mais il falloit gar-  
der l'équilibre.

L'enfant se réveille, il le berce sans  
changer d'attitude. L'enfant se réveille  
encore; mais on le berceroit alors inutile-  
ment. C'est la faim qui le fait crier, &  
rien ne peut l'appaiser.

Xailoun, bon homme dans le fond, ne  
connoissant pas de plus grand tourment

que celui de la faim. « Pauvre petit ! disoit-il, tu mourras si on ne te donne pas du lait ; ta mère ne revient pas ; mais j'en dois avoir, j'ai autant de gorge qu'elle. »

Alors il défait son vêtement, prend l'enfant, & toujours couvant ses œufs, il se l'applique contre son sein, comme eut pu faire une nourrice, de manière à le couvrir presque entièrement de sa barbe.

L'enfant trompé cesse de crier, & applique ses lèvres au sein stérile qui lui est offert, & Xailoun enchanté le berce dans ses bras comme il a vu faire : il essaye aussi de chanter ; puis il se dit. « Ma femme veut que je change ; elle va être bien étonnée de me trouver changé en poule & en nourrice.

Pendant ce temps, l'enfant ne trouvant rien de ce que l'instinct lui faisoit chercher, se dépite & se met à crier sans relâche.

L'embarras de Xailoun augmente : bientôt il est au comble : sa femme frappe à la porte, & n'est déjà pas de bonne humeur ; elle y a trouvé l'ânesse & l'ânon, & pense que Xailoun s'est acquitté plus

396 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
que négligemment de ses commissions.  
« Ouvre donc ! » lui dit-elle.

« Je ne saurois, » lui répond son mari.  
Oitbha entend crier son enfant. « Ouvriras-tu, butord ! lui dit-elle. — Je ne peux pas, répond Xailoun ; je couve, je nourris. »  
La vigoureuse Oitbha ramasse une pierre, & d'un seul coup elle fait sauter la ferrure.

Alors elle voit Xailoun dans sa ridicule posture ; mais, quelque animée qu'elle puisse être, le devoir de mère va avant tout : elle lui enlève son enfant, à qui elle donne son propre sein ; puis jette un coup-d'œil irrité sur Xailoun & sur ce qui l'entoure : elle voit la poule morte auprès de lui.  
« Qui est-ce qui a tué cette poule ? — C'est que je l'ai peignée. — Où sont les œufs ? — Je les couve. »

A ces deux nouveaux traits de stupidité, la patience échappe à Oitbha, elle lui détache un soufflet de la main qu'elle avoit libre. « Lève-toi de là, imbécille ! lui dit-elle ; si un de nos voisins fut entré avec moi, vois ce qu'il auroit dit ? N'es-tu pas assez déjà la fable de la ville ? »

Quoique le soufflet ne fut pas bien lourd, il fit perdre l'équilibre à Xailoun, & la

couvée est écrasée. Il vient de s'en appercevoir, & craignant que le malheur qui vient d'arriver ne retombe encore sur lui, il se laisse aller de côté, un coude appuyé sur la terre, prêt à pleurer comme un enfant.

« Te lèveras-tu, animal ! » dit la femme en le menaçant : alors Xailoun se lève, & se tourne de manière qu'Oitbha ne put manquer de voir ce nouveau chef-d'œuvre de son mari.

Oitbha ne regrettoit ni la poule, ni les œufs ; mais elle rêvoit comment elle pourroit faire pour que son mari fut, ou parut, moins imbécille. Le grand point étoit d'abord de le faire rester à la maison : il étoit son mari, le père de ses enfans ; c'étoit par son moyen qu'elle se trouvoit maîtresse d'une fortune qu'elle ne pouvoit réaliser que par son secours ; elle ne manquoit pas de raisons pour en prendre soin, & pour tâcher de le soustraire aux disgrâces auxquelles l'exposeroient sans cesse sa curiosité & son imbécillité.

Elle faisoit donc ce qu'elle pouvoit pour le retenir auprès d'elle, le nourrissoit très-bien, & employoit tour-à-tour les bonnes

398 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
façons & les menaces, pour l'empêcher de  
se livrer à son humeur vagabonde ; mais  
elle combattoit un penchant invincible.

Xaïloun, dès qu'on cesse de l'épier, tout  
occupé de son changement, qui étoit devenu  
son unique idée, sort pour chercher à s'en  
procurer enfin les moyens.

Il faut s'accoutumer à lui entendre répé-  
ter les mêmes propos. « J'ai demandé à  
Dieu d'être changé, & il ne m'a pas  
entendu, ni dans Bagdad, ni hors de  
Bagdad : c'est peut-être ma faute, & non  
pas la sienne : ne m'a-t-on pas toujours dit  
qu'il falloit qu'un Musulman se tournât  
au midi pour le prier ? il est donc au midi,  
il faut que j'aille l'y chercher, & sûrement  
il m'entendra. »

En réfléchissant de cette manière, il est  
déjà bien loin de la ville, toujours dirigeant  
ses pas vers son nouveau but ; il apper-  
çoit de loin une forêt : « il faut que j'aille  
voir ce grand jardin, se dit-il, j'y pourrai  
manger des fruits à mon aise : il est plus  
grand que celui où j'étois, il y en aura  
bien davantage ; en en mangeant beau-  
coup plus, je pourrai être changé ; car  
enfin, quoique je ne sois pas âne, je suis



de chair & d'os, comme notre ânesse.»

Xaïloun venoit de raisonner de toute la portée de son génie : quand il est entré dans la forêt, la hauteur des arbres l'étonne ; il n'apperçoit point de fruits.

A mesure qu'il s'enfonce dans le bois, il entend du bruit ; il y court selon son usage : le voilà tombé au milieu d'une bande de voleurs, qui se partageoient un vol qu'ils venoient de faire ; ces brigands l'entourent, & délibèrent, après l'avoir faisi, s'ils lui couperont la tête & les pieds : « ah mon Dieu, mon Dieu ! s'écria Xaïloun, est-ce que vous voudriez que je fusse changé en mort ? »

Il n'y avoit pas encore un coup de porté, lorsqu'un des voleurs, à cheval, vient avertir ses camarades qu'on apperçoit des cavaliers à l'entrée du bois. Les voleurs laissent là Xaïloun & le butin, & sur-le-champ montent à cheval, pour chercher à s'échapper comme ils pourront.

La frayeur de l'imbécille est dissipée : la curiosité a repris ses droits. Il s'amusoit à défaire des paquets, pour voir ce qui étoit dedans, lorsqu'une partie des cavaliers, envoyés à la poursuite des

400 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
voleurs , l'entoure : on le prend pour un  
d'entr'eux : on lui lie les mains , en le mal-  
traitant de paroles , & on le conduit dans  
les prisons de Bagdad.

Il se voit remettre entre les mains du  
geolier , comme étant un de ces voleurs  
qui avoient fait un coup considérable , &  
les cavaliers annoncent qu'on amènera  
bientôt ses camarades.

« Courir au midi , se dit Xaïloun , pour  
y être changé en voleur ! assurément , quoi-  
qu'on ait pu me dire , Dieu n'est pas là ;  
mais je n'ai pas long - temps été âne ,  
bœuf , ni mauvais génie , je ne resterai pas  
long-temps voleur. »

Pendant qu'il fait cette réflexion dans  
le cachot où on vient de le renfermer ,  
il excite la curiosité d'un compagnon à  
qui le crime plus que l'infortune l'a associé :  
c'étoit Fetah , voleur aussi fameux que  
redouté , qu'on avoit surpris la veille ,  
occupé à un vol de conséquence.

Depuis long-temps le procès de Fetah  
étoit fait : pris par la justice , il avoit  
toujours trouvé le moyen de s'échapper ,  
& quand Xaïloun arriva , il s'occupoit de

quelque nouvel expédient pour se tirer d'affaire.

Fetah considère son compagnon de disgrâce à la lueur d'une lampe qui les éclaire : il lui adresse la parole pour savoir les raisons de son emprisonnement : Xaïloun , qui ne demande que l'occasion de parler , lui dit , qu'ayant été au midi pour demander à Dieu d'être changé , afin que sa femme ne put ni le battre ni l'empêcher de sortir , il avoit été tout d'un coup changé en voleur.

Fetah augure bien pour son projet de cette première ouverture : il apperçoit que son compagnon est un imbécille , dans le sens duquel il faut donner pour le faire tomber dans quelque piège : au bout d'une heure il est au fait de ce qu'est Xaïloun , de ce qu'il a fait & pensé dans toute sa vie , & d'après la manie de l'imbécille de vouloir absolument être changé , le brigand forme le plan de se transformer lui-même tout de suite , de manière à pouvoir échapper.

Fetah , pour se rendre méconnoissable , en cas qu'il fut pris en faisant son dernier vol , s'étoit noirci la barbe , les cheveux ,

402 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
& épaissi les fourcils , qu'il avoit naturellement très-clairs : c'étoit aussi la couleur de ceux de Xaïloun : en noircissant sa barbe & ses cheveux , le voleur n'avoit pas ménagé sa peau , & ressembloit plutôt à un Nègre qu'à un Arabe : il avoit le visage sanguin , & Xaïloun aussi : en se lavant bien lui-même , en noircissant Xaïloun , & en l'engageant à changer d'habits , la métamorphose sera bientôt opérée & complète : voilà le plan de Fetah.

« Mon frère , dit-il à Xaïloun , vous avez eu tort d'aller chercher Dieu au midi : il a son palais partout : quant à moi , si je voulois changer avec vous , & que vous voulussiez changer avec moi ; en priant ici , avec fort peu de chose , cela seroit fait sur-le-champ : vous ne seriez plus vous ; vous seriez moi ; voyez pour le coup si on vous prendroit pour un voleur , & si votre femme oseroit vous battre ? »

« Vous êtes bien noir , dit Xaïloun. J'avois le visage à-peu-près comme cela quand je fus changé en marmiton , & ma femme me battoit tout de même.

« Cette couleur là ne vous plaît donc pas ? — Non , dit Xaïloun. — Vous allez voir ,

dit Fetah, qu'il est bien aisé d'en avoir une autre : il n'y a qu'à bien prier ; tournons-nous le dos : vous allez chercher Dieu au midi, & moi j'irai au nord, nous le prendrons de partout. Demandons tous deux tout bas d'être changés : je vous avertirai quand tout sera fait.»

Xaïloun obéit avec beaucoup d'empressement ; Fetah trempe un mouchoir dans sa cruche d'eau, & enlève adroitement tout le noir qui déguisoit sa chevelure, sa barbe & son teint. Il noircit à la fumée de la lampe un vase d'étain, dans lequel on lui avoit apporté à manger, & se barbouille les mains de noir. Tout-à-coup, il se retourne. « Regardez-moi, dit-il à Xaïloun, me trouvez-vous bien changé? »

Xaïloun resta émerveillé ; car le coquin de Fetah étoit d'une assez belle figure : « Quoi ! dit l'imbécille, je changerai comme vous venez de faire ? — Oui, dit Fetah, pourvu que vous me laissiez vous dessiner mes traits sur la face. » Xaïloun y consent, & en un moment Fetah le rend plus noir qu'il ne l'étoit lui-même. « Ce n'est pas tout, dit-il, il faut aussi changer nos

404 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
habits, & comme vous voyez, le mien est  
absolument neuf.

Voilà Xaïloun transformé. Fetah veut  
lui donner la preuve que tout est pour son  
plus grand avantage. « Vous allez voir,  
dit-il, maintenant, comme vous allez être  
servi ici. J'entends ouvrir les portes, le  
guichetier vient, donnez-lui cette pièce,  
& dites-lui d'un ton ferme. Qu'on m'aille  
chercher du pilau, & une épaule de mouton  
pour mon dîner. »

Xaïloun, habitué à répéter ce qu'on lui  
dit, donne la pièce sans la regarder, &  
rend l'ordre au guichetier. Celui-ci s'ap-  
proche de la lampe, voit qu'on lui a donné  
de l'or ; il salue Xaïloun, par respect pour  
son or, & va s'acquitter de sa commission.

Pendant que Xaïloun jouit de la satis-  
faction d'être changé, de manière à im-  
primer du respect, & Fetah de l'espérance  
de s'échapper par l'effet de sa ruse : on  
travaille en sens inverse ; pour tous les  
deux : le calife, instruit que le fameux  
Fetah a été pris, ordonne qu'on le con-  
duise hors de la ville, pour y subir à la  
rigueur la sentence déjà rendue contre lui.

On a arrêté & interrogé une partie des

voleurs , parmi lesquels Xaïloun s'étoit fourré. On leur a demandé qui étoit cet homme ; ils ont unanimément déposé que c'étoit un imbécille , à qui ils s'étoient amusé à donner la peur , & il est décidé qu'il sera mis en liberté.

Un juge arrive à la prison , & ordonne qu'on lui amène l'imbécille ; le guichetier vient , & frappant sur l'épaule de Fetah. « Allons , marche , imbécille , lui dit-il , » on va te faire ton compte , » & Fetah le fuit. — « Sortez , lui dit le juge , allez-vous-en chez vous , pauvre homme , & soyez moins sot à l'avenir , si vous pouvez.

« Qu'on fasse venir Fetah , » dit le juge ; le guichetier vient à Xaïloun. « Monseigneur , vous n'avez pas le temps d'achever votre épaule de mouton , le juge vous demande ; je ne vous rends pas votre reste , cela n'en vaut pas la peine. Si vous avez quelque'autre pièce pareille , vous pouvez me la donner , votre affaire ne fera pas longue , & dans peu vous n'aurez besoin de rien. »

Xaïloun écoute le guichetier d'un air niais , il demeure bien convaincu qu'il est absolument changé : il a vu traiter son

406 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
camarade d'imbécille , & lui , on lui parle  
d'un tout autre ton ; de plus on l'assure , &  
il le croit , que bientôt il ne manquera de  
rien ; cependant il ne fait aucun mou-  
vement.

« Marchez donc ! dit le guichetier , il  
ne faut pas donner la peine de vous faire  
tirer d'ici par force , si vous m'en croyez ,  
marchez de bonne grâce.

« Moi , répond Xaïloun , je ne veux pas  
donner de peine , & voilà que je marche.  
Le guichetier le regarde , & lui dit : « sui-  
vez-moi. » Xaïloun obéit comme un enfant ,  
& est conduit à la chambre de justice. Le  
juge lui adresse la parole.

« Fetah , voici votre sentence , écou-  
tez-en la lecture ; » sur le champ le greffier  
lit une liste de délits avérés , pour lesquels  
le criminel étoit condamné à être pendu  
hors de la ville de Bagdad , au lieu ordi-  
naire des exécutions. »

« Qui est-ce qui a fait tout cela ? dit  
Xaïloun , est-ce qu'il n'y a pas sur ce  
papier là que je suis changé ? Je le suis  
pourtant , voyez. »

Le juge , qui ne connoit point le voleur ,  
présume que Fetah veut faire l'imbécille



pour se soustraire au supplice, & n'ordonne pas moins qu'on s'achemine vers le lieu de l'exécution.

Oitbha n'étoit pas demeurée tranquille depuis la disparition de son mari ; elle avoit rêvé à toutes les espèces d'accidens qui pouvoient être arrivés à un homme de cette trempe. Elle ne soupçonnoit pas qu'il se fut éloigné de Bagdad. Il pouvoit s'être noyé dans l'Euphrate, s'être trouvé compromis dans quelque bagarre, avoir été blessé, porté dans un hôpital ; elle a déjà parcouru toute la ville pour prendre des informations.

Elle arrive enfin à la prison, dont on lui dit qu'on vient de renvoyer un imbécille. Elle retourne chez elle, & n'y trouve point Xailoun ; toujours plus allarmée, elle revient à la prison.

Un brigand renommé dans Bagdad, Fetah enfin, à ce qu'on lui dit, en sort pour être conduit au supplice : il marche tête nue ; mais n'en est alors pas plus reconnoissable pour elle. Le noir répandu sur ses cheveux, le visage & la barbe du personnage le déguisent, l'habillement achève de la tromper ; mais il y a dans

408 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
l'attitude & dans la marche du personnage,  
dans sa manière niaise de s'arrêter pour  
regarder à droite & à gauche sur son  
chemin, quelque chose qui lui retrace à  
chaque instant Xaïloun, & elle ne peut  
s'empêcher de suivre le cortège. Bientôt  
un nouvel incident ne lui laisse plus de  
doute.

On sortoit de Bagdad, Xaïloun voit un  
kardouon à portée de lui sur un monceau  
de pierres : il s'arrête tout court. Ah ! bon  
jour, mon cousin ! on veut le presser de  
marcher ; mais il répond qu'il veut parler  
à son cousin, pour savoir de lui s'il le  
trouve bien changé.

Le juge & la garde s'étonnent de cet  
acte de stupidité, vraie ou feinte ; mais  
dans le moment Oitbha ayant levé son  
voile, est tombée aux pieds du juge.

« Monseigneur, ce n'est pas là ce Fetah  
qu'on cherche ; c'est une créature inno-  
cente, qui ne fit jamais de mal à personne ;  
c'est mon pauvre mari, l'imbécille Xaï-  
loun, qui s'est ainsi laissé défigurer, par  
je ne fais qui, & par un excès de sim-  
plicité ; permettez que je le nettoie, &  
nous

nous trouverons ici des gens qui le reconnoîtront.

« Viens, malheureux ! dit alors Oitbha à Xailoun, de ce ton d'autorité qu'elle favoit si bien prendre avec lui ; où as-tu été te fourrer, pour te faire arranger comme tu l'es ? — C'est l'autre qui étoit avec moi qui m'a changé. — N'es-tu pas honteux, après tous tes ridicules changemens, de t'être laissé changer en brigand, en scélérat, pour t'exposer à la mort ? »

Xailoun ne répondoit rien, & laissoit sa femme lui enlever, avec un mouchoir, le noir dont il avoit la face & les cheveux couverts ; des enfans du voisinage de la prison, se mirent à crier : « Eh ! c'est le génie qui mangeoit les morts ! » sur ces entrefaites, un des cavaliers s'approchoit du juge, & l'assuroit que ce n'étoit point là le voleur Fetah. « Je l'ai arrêté, Monseigneur ; je l'ai eu trois jours sous ma garde, je dois le connoître ; l'homme que voilà est précisément cet idiot que nous trouvâmes dans le bois il y a quelques jours, & que vous avez ordonné d'élargir ; Fetah aura eu l'adresse de se mettre à sa place. »

Le juge, éclairé par tant de rapports, mais ne pouvant que suspendre l'exécution jusqu'à-ce qu'il eût rendu compte à ses supérieurs & au calife de ce qui se passe, fait reconduire Xaïloun en prison.

Oitbha le suit ; sur le champ elle va chercher des vêtemens neufs & convenables, pour pouvoir lui faire quitter ceux qui l'avoient exposé à l'opprobre & à la mort. Elle paie noblement d'avance le geolier de tous les soins qu'elle lui recommande de prendre de Xaïloun, jusqu'au moment où l'ordre de sa délivrance doit arriver ; les gens de la prison disoient, « voilà un heureux imbécille ! »

Quant à Xaïloun, un changement d'habit lui eut été agréable en toute autre circonstance ; mais dès que sa femme le reconnoissoit, & qu'il se trouvoit exposé à être menacé & battu, il n'y avoit plus de métamorphose qui pût lui faire plaisir.

L'ordre vient de relâcher Xaïloun, & Oitbha le ramène avec elle : on ne doit point supposer qu'elle le traite doucement, ni dans le chemin, ni dans la maison. Il falloit bien lui en imposer par la crainte, afin de l'empêcher d'aller de nouveau

chercher les aventures; mais il étoit impossible de lui en ôter le goût, ni de lui faire faire d'autres raisonnemens que ceux dont il avoit la routine.

Pour être à l'abri d'être grondé, maltraité, enfermé dans la maison, il falloit de nécessité qu'il fût changé. Ce devoit être l'ouvrage de Dieu, & jusqu'alors il l'avoit cherché sans le trouver.

« Dieu, disoit Xailoun, n'est pas de moindre condition qu'un visir, il y a ici près de nous le palais d'un visir : on va à lui, on lui parle; j'irai au palais de Dieu & je lui parlerai. »

Il trouve un jour l'occasion de s'échapper, & va demandant à tout le monde le palais de Dieu : on le mène à une mosquée. « Ce n'est pas cela, dit-il; c'est ici qu'on fait des prières à Mahomet pour les musulmans. » Et il continue de demander jusqu'à-ce qu'il soit dans les environs du palais du calife. Un huissier de la cour l'entend; il trouve moyen de se faire expliquer quelle est l'espèce de grâce qu'il désire obtenir; quand il est au fait du caractère & des prétentions de Xailoun, il imagine que le calife pourra s'en amuser.

« Venez , dit-il à Xaïloun ; je vais vous conduire où vous voulez aller. — Et je parlerai à Dieu ? dit le pauvre imbécille. — Oui , vous lui parlerez , vous le verrez face à face. » En disant cela , il le fait entrer dans le palais , le fait asseoir , & lui ordonne de l'attendre.

Quoique Xaïloun ne fut que dans une première enceinte , & dans l'appartement d'un bas-officier , tout lui paroissoit déjà très-beau ; mais quand l'huissier lui fit traverser les cours & les appartemens qui conduisoient au Divan , il ne cessoit de s'écrier : « le palais de Dieu ! ah ! que c'est beau. » Lorsqu'il vit le calife sur son trône , il fut absolument ébloui. L'huissier le prend par le bras , le fait avancer. « Le voilà , lui dit-il , prosternez-vous , & parlez à sa hauteesse.

« Qu'est-ce que je dirai ? dit Xaïloun , tout interdit. — Vous lui demanderez à être changé , & vous lui expliquerez vos raisons ».

On ne rapportera point la harangue de Xaïloun , il étoit si fort saisi d'étonnement , si troublé , qu'il n'avoit pas même sa dose de sens ordinaire. Sa femme , sa maison , sa rue , les coups de bâton , le changement

en marmiton, en âne, en bœuf, en mauvais génie, en forcier, en nourrice, en poule, en voleur prêt à être pendu : tout se trouvoit confusément mêlé dans son récit, grâces aux soins de l'huissier qui l'engageoit d'un détail dans un autre. Il finit enfin par dire, une fois pour toutes, mon Dieu ! puisque vous m'entendez, changez-moi ; mais de manière que ma femme ne me reconnoisse plus, que je ne me reconnoisse pas moi-même : changez-moi mieux que vous n'avez changé notre ânesse ; car on lui donne encore quelques coups.

Haroun-Alraschid & les gens de sa cour avoient bien de la peine à s'empêcher de rire ; cependant le calife se retint, & ordonna à l'huissier de conduire Xailoun dans un appartement où on puisse le changer sur le champ ; s'il n'eut pas été éloigné du calife, il se fut jeté sur ses pieds pour les baiser, & eut pu les lui écraser ; mais il étoit hors de la balustrade.

Les eunuques le conduisent dans un appartement où il voit bientôt servir devant lui un repas abondant ; les mets sont inconnus pour lui ; ils flattent son goût pour la nouveauté, & ne lui en plaisent

414 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
que davantage : il trouve tout bon, & s'abandonne à son appétit, en se confirmant dans la pensée que l'homme ne peut changer que par la nourriture ; puisque Dieu lui-même, dans le palais duquel il se trouve, n'emploie pas d'autre moyen.

Les vins exquis sont joints à la bonne chère, il ne fait ce que c'est, mais il se livre au plaisir d'en boire ; ils sont mêlés d'une liqueur puissamment narcotique, dont il ressent bientôt l'effet, & avant de pouvoir fortir de table, il s'y endort du plus profond sommeil.

Les esclaves n'attendoient que ce moment pour s'emparer de lui ; on le baigne, on le dégrasse, on l'épile de la tête aux pieds ; on a tiré du fond du ferrail une vieille esclave experte dans l'art de préparer les pommades, le fard, & tout ce qui tient à la toilette ; elle étoit en état, au moyen des baumes qu'elle composoit, de donner de la fraîcheur à une tête de mort : Xaïloun lui passe par les mains, & en sort brillant & frais comme une rose, & avec un léger duvet sur la peau.

Une tresse de beaux cheveux blonds, négligemment bouclés, remplacent sa che-



velure rude, brune & hérissée, ce qu'on lui a laissé de sourcils, formoit un arc, qui est bientôt teint de la couleur des cheveux. Son corps est lacé dans un corset bleu céleste, un peu échancré sur le devant, pour laisser voir son col & sa poitrine, dont les veines, artistement imitées, relevoient la blancheur; un soleil en pierreries couvre son estomac, les perles qui tombent de son col, qu'il avoit fort beau, viennent se marier avec les diamans : on lui chauffe des brodequins d'une richesse extraordinaire. Il est ceint d'une écharpe superbe, & une gaze étoilée d'argent, relevée avec grâce sur le côté par une agrafe de rubis, lui flotte sur les épaules; on lui auroit mis des ailes; mais elles l'eussent embarrassé dans ses mouvemens, dont on ne vouloit rien perdre.

Quand la vieille esclave eut achevé de transformer en ange, le gros & massif Xailoun; on le porta dans un salon magnifique, sous un dais & sur un sofa d'une richesse extrême; quatre glaces en opposition rendoient & multiplioient sa figure : c'est là & dans cet équipage qu'il achève son somme.

On devoit célébrer cette même nuit, dans l'intérieur du palais, la fête (1) des fleurs; & selon la fantaisie du calife, la transfiguration de Xaïloun ajoutoit à la gaieté de la fête.

Des eunuques devoient attendre que la cessation de l'effet des drogues par lesquelles on l'avoit endormi s'annonçât par des symptômes connus, pour donner le signal à des musiciens placés au haut du falon, dans une tribune voilée par une gaze, dans laquelle le calife étoit lui-même, pour jouir du spectacle du reveil, que la musique devoit achever d'opérer.

La nuit étoit venue; Xaïloun dormoit encore: l'art qu'on avoit employé pour l'assoupir étoit secondé par un très-heureux naturel: enfin il vient de remuer & de s'étendre; la musique commence d'abord très-doucement; mais bientôt le bruit des instrumens guerriers la rend plus vive: voilà Xaïloun réveillé.

Deux cent bougies éclairent l'endroit où

(1) Dans cette fête on met un miroir & deux botgies devant chaque fleur du jardin: cette fête est très-brillante & se renouvelle à chaque printemps.

il est : il regarde devant lui : il voit un ange dans le miroir ; il se retourne, la glace qui est derrière le sofha lui en montre un autre : il regarde d'un autre côté ; puis de l'autre ; encore des anges ; enfin il jette les yeux sur ses mains, ses pieds, son corps, & tout ce qu'il voit l'éblouit : il ne parle pas, il pousse des cris : il parcourt le salon, allant à toutes les glaces l'une après l'autre jusqu'à les toucher du nez , & il lui paroît que les anges s'approchent de lui & le baissent : « oh ! oh ! s'écrie - t - il , sans pouvoir dire autre chose , tant il est saisi d'étonnement : enfin il paroît recouvrer le sens.

« Je vois bien tout cela , dit - il , mais où est-ce que je suis , moi ? que suis - je devenu ? Oh Xaïloun ! Xaïloun ! viens donc voir tout cela pour le dire à ma femme ? puis courant au miroir : dites - moi donc , vous autres qui êtes si beaux , où est ce pauvre Xaïloun ? tenez ; tout beau que je suis , je vais pleurer si je ne vois pas ce pauvre Xaïloun. »

Une voix douce & sonore part du haut de la tribune : « ne cherche plus le Xaïloun que tu as connu , que sa femme battoit :

418 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
c'est toi qui l'es ; tu as demandé à être  
changé , te voilà changé. »

« Et qui sont ces beaux garçons , qui  
sont tout autour de la salle , qui viennent  
à moi quand je vais à eux : qui me baissent ,  
& qui ont le bout du nez si froid : qui par-  
lent & que je n'entends pas ? »

« Ce sont tes portraits , qui se présentent  
dans la glace : est-ce que tu ne t'es jamais  
miré ? — Oh que si ! mais je n'ai jamais vu  
qu'un portrait ; j'en vois jusques dans le  
fond , & il y en a là-bas qui me tournent  
le dos. »

« Ce ne sont cependant que tes por-  
traits. — Eh bien ! vous qui me parlez , dites  
à Dieu , qui est si riche , de me donner tous  
ces portraits , pour que je les donne à ma  
femme.

« Est-ce que tu veux retourner vers ta  
femme , qui te bat ? — Oui , elle ne me  
battrait plus , puisque je suis changé. — Mais ,  
Xaïloun , tu ne veux donc pas rester près  
de Dieu ? — Je resterai près de Dieu &  
près de ma femme : nous avons un enfant  
& elle est grosse ; je viendrai faire ici ma  
prière cinq fois par jour. »

Le calife s'amusoit fort de cette conver-

fation; mais il étoit temps d'en faire partager le plaisir à toutes les Dames de sa cour.

Des officiers viennent avertir Xaïloun qu'il est attendu dans les jardins du palais : il dit adieu à tous ces portraits, qui le lui rendent; & comme il est dans l'habitude d'obéir, il suit ceux qui l'invitent.

La fête à laquelle assiste Xaïloun est faite pour le transporter : chaque fleur avoit un miroir au pied de sa tige, & les portraits, qu'il avoit laissé dans le salon, semblent le suivre partout où il ira : quatre mille bougies éclairent, à fleur de terre, ce spectacle brillant; & dix mille lanternes de couleur, décorent toutes les faces du palais.

La première idée de Xaïloun le porte à croire qu'il est en paradis : « Vous n'y êtes pas tout-à-fait, lui dit un des eunuques qui l'accompagnent : on ne veut pas vous tromper; ce n'est ici que le paradis terrestre; & vous êtes chez le *lieutenant de Dieu*, nous allons vous conduire vers lui. »

Ce mot, *lieutenant de Dieu*, n'entre point dans la tête de Xaïloun, puisque selon sa profession de foi, il n'y a qu'un Dieu; cependant il n'a pas le temps de faire une

hérésie , car il apperçoit sous un pavillon superbe , le calife brillant de tout l'éclat du trône , & entouré de toutes les beautés de son harem.

A cette vue , Xailoun s'écrie : « oh que de portraits ! On l'introduit dans le cercle , & toutes les femmes lui font des agaceries à l'envi l'une de l'autre : il veut s'approcher d'elles de très-près : « baisez-moi donc , leur dit-il , avez-vous le bout du nez froid comme les autres ? Ah vous parlez ! me reconnoissez-vous ? n'est-ce pas que je suis bien changé ? Oh ! notre ânesse & moi nous allons bien étonner nos voisins : il n'y aura rien de mieux changé dans tout le quartier. »

Les femmes du calife étouffoient de rire ; mais elles voulurent tenter la fidélité de Xailoun , & l'engager de rester avec elles : « attendez donc , leur dit-il , je vois bien que vous êtes des houris ; mais je ne suis pas mort , & je suis marié. »

« Est-ce que vous aimeriez cette femme qui vous bat ? dit une des sultanes. — Qu'est-ce qu'aimer ? dit Xailoun , il faut que je vive avec Oitbha , c'est ma femme. Est-ce qu'aimer ça fait vivre ? »

Le calife s'apercevant qu'on avoit tiré

à-peu-près de Xailoun tout le parti qu'on pouvoit en attendre, ordonna qu'on lui servit un excellent souper, & qu'on le replongeât de nouveau dans le sommeil, se proposant d'envoyer le lendemain avertir Oitbha, de venir chercher son mari.

Xailoun soupe d'un excellent appétit, sans que l'amour de tant de beaux objets qu'il a vus lui tourne la tête : il est enchanté d'être changé, mais pour pouvoir retourner chez lui.

Cependant les eunuques & les esclaves des femmes du ferrail se préparent à prendre du plaisir aux dépens de l'imbécille, & à l'insçu du calife : dès qu'il est endormi, on le dépouille de ses ornemens & de sa parure, on l'habille de peaux de chèvres ; les enveloppes des mains, au lieu d'être terminées par une corne fourchue, le sont par des griffes de vautour, adaptées à la peau, & on lui couvre la tête d'un énorme masque de bouc : deux gros yeux de crystal couleur de feu, sortent de cette figure effrayante.

Quand les esclaves ont ainsi déguisé le pauvre Xailoun, pour le rendre méconnoissable à lui-même, elles le couchent sur

une natte, dans un endroit souterrain du palais, où l'on mettoit en punition les esclaves coupables de fautes légères ; mais pour lui ménager la cruelle faculté de se voir, elles éclairent cette espèce de cachot avec deux lampes, & elles attachent aux murs quelques miroirs.

Après avoir tout arrangé pour se ménager l'effet de cette nouvelle transfiguration, les femmes & les eunuques vont jouer, en attendant le réveil de Xaïloun, des restes de la fête donnée dans les jardins, où la nuit s'écoule dans la variété des amusemens préparés pour le calife & pour ses femmes.

Au jour, le chef des eunuques s'apperçoit que le service manque de toute part. Il va pour chercher celles ou ceux qui en sont chargés, & il les trouve enfin, s'amusant de la frayeur, des tourmens & des hurlemens du pauvre Xaïloun. Le chef des eunuques feroit un exemple sur le champ de cette barbarie ; mais la favorite de la favorite préside au supplice ridicule auquel on a soumis l'infortuné.

Si l'on réfléchit que Xaïloun avoit pris dans l'espace de quatorze heures deux boif-



sons narcotiques ; qu'il avoit passé successivement de la vision du paradis à celle de l'enfer, où le crystal qu'il avoit sur les yeux lui peignoit tout de flammes : des délices de la bonne chère & des caresses entre les mains d'une foule indiscrete & brutale : on conviendra qu'un homme sage, à sa place, auroit pu devenir fou.

Hélas ! Xailoun est là, comme il avoit été au moulin, à la charrue ; une chose le console : d'après son expérience, les changemens bons ou mauvais ne peuvent pas durer ; mais quand il se voit ainsi métamorphosé d'ange en diable, il se rappelle confusément qu'on lui a dit dans le jardin qu'il étoit chez le *lieutenant* de Dieu. Il en conclut qu'il n'est pas venu chez le vrai Dieu, & que telle est la cause pour laquelle il est si horriblement changé. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! s'écrie-t-il, changez vous-même le pauvre Xailoun, puisque celui-ci l'a si mal changé !

Dans le moment même, la prière de Xailoun est exaucée. Le chef des eunuques a envoyé tous les esclaves à leur devoir, & fait débarrasser ce pauvre homme de son horrible accoutrement ; il le fait vêtir de

424 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
neuf de pied en cap , conformément à son  
état , & couvre sa tête rasée d'un beau tur-  
ban ; le fait conduire dans un appartement  
extérieur du palais , & lui fait servir un très-  
bon déjeûné , que Xailoun dévore , en réflé-  
chissant à sa manière.

Le voilà encore changé , il peut se voir  
dans un miroir : quoiqu'il soit sans barbe ,  
& qu'il ait la tête enveloppée par un vaste  
turban , il croit se reconnoître. « Ah ! dit-il ,  
me voilà changé en jeune musulman : ma  
femme me dit déjà que je suis pis qu'un  
enfant , ce va être bien autre chose ; cepen-  
dant , moi je trouve que je ne suis pas mal ,  
& s'il pouvoit me venir de la barbe , je ne  
ferois pas fâché de rester comme cela.

Xailoun , en continuant de s'entretenir  
avec lui-même vis-à-vis du miroir , ne per-  
doit pas de temps , il buvoit & mangeoit  
de grand appétit tout ce qui lui étoit  
présenté.

Cependant , le calife étant éveillé , le  
chef des eunuques l'avoit déjà instruit des  
indiscretions commises par les esclaves :  
celle de la favorite étoit à la tête.

Le souverain , au lieu de s'en prendre à  
personne , se condamne lui-même : nous

donnons , dit-il , l'exemple des abus ; il n'est pas surprenant que des esclaves renchérissent sur nos folies. J'ai observé cet homme : il n'a point de cervelle , mais il a une ame. Je suis curieux de voir cette Oitbha ; cette femme , qui , en domptant , à ce qu'il paroît , par la crainte & les coups , cette espèce d'ours dépourvu d'intelligence , a su si bien se l'appriivoiser , qu'il veut toujours retourner à elle. J'essayerai son caractère comme j'ai fait celui du mari , & si je suis content d'elle , je saurai réparer la faute qui a été commise à leur égard. Il ordonne à un de ses eunuques de dire à l'huissier qui avoit amené Xailoun , d'aller chercher sa femme Oitbha , & de la prévenir de tout ce qui a été fait cette nuit ; si elle est estimable , ajoute le calife , comme j'ai lieu de le soupçonner , je ne veux pas tarder à réparer les torts que je puis avoir avec elle.

L'huissier a reçu ses ordres , & Oitbha , inquiète de son mari , apprend qu'il est dans le palais du calife. On lui fait l'histoire des événemens du jour & de la nuit. Enfin , on lui annonce que le souverain l'attend elle-même.

Elle avoit le sentiment rapide , & ap-

perçut dans le moment tout le parti qu'elle pouvoit tirer de l'abus qu'on avoit fait de l'imbécillité de son mari.

Jusques là, tout en se donnant une honnête aisance dans l'intérieur de sa maison, elle avoit adroitement caché la fortune qu'elle avoit faite.

Quand elle peut en faire voir une partie au calife sans s'exposer, il y auroit un grand danger pour elle à ce qu'un cadi la lui soupçonnât le premier : elle s'habille honnêtement, prend deux bourses, contenant chacune deux mille pièces d'or, qu'elle attache à sa ceinture, se couvre d'un grand voile neuf, & se rend au palais avec l'huissier.

Le calife étoit sur son trône ; on amène Oitbha devant lui, elle se prosterne, il lui ordonne de se relever. Alors elle découvre son visage, & dit : je me rends aux ordres du souverain prince des fidelles, que commande-t-il à Oitbha, la plus humble de ses esclaves ?

« Oitbha, dit le calife, Xaïloun votre mari a été amené hier dans mon palais, & je vous ai fait prévenir que son extrême simplicité l'y avoit fait servir d'amusement à ma cour ; de son aveu même, & par les

rapports qui m'ont été faits , je fais que son inquiétude naturelle & son défaut de jugement l'ont exposé même à la mort ; il n'est pas juste qu'une jeune femme comme vous , demeure liée indissolublement à un homme entièrement dépourvu de sens. Je vous offre de faire casser votre mariage , & de faire prendre soin moi-même de lui , dans une de ces maisons où l'on renferme ceux qu'il faut mettre à l'abri des conséquences de leur inconduite , en même temps que l'on préserve la société des dommages qu'elle pourroit en recevoir.

« Oh ! très-sage calife ! dit Oitbha , le pauvre Xailoun est mon mari devant Dieu , & ne peut par conséquent , cesser de l'être par la loi. Je serois désespérée qu'on l'enfermât quelque part , où il me fut impossible de lui rendre les soins que je lui dois ; il est le père de mes enfans ; il est ma couronne aux yeux du ciel , & elle ne peut briller que de l'éclat de ma propre conduite. Il ne fait de mal ni de tort à personne ; mais comme il est foible d'esprit , j'ai dû mettre en action pour lui tous les ressorts du mien. La fainéantise , à laquelle il est enclin , le faisoit tomber dans une

428 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
imbécillité absolue, & l'eut infailliblement  
conduit à quelqu'accident fâcheux. J'ai em-  
ployé la sévérité, les menaces, & même  
les coups, lorsque je ne pouvois réussir que  
par la crainte. Après me l'être assujetti,  
je me déterminai à changer de conduite à  
son égard, & à essayer de lui faire prendre,  
pour ainsi dire, un autre état dans le monde.  
Je le tenois chez moi, affranchi de tout  
travail, lorsque, pour notre malheur, il  
m'a échappé, & est venu ici. Comment  
n'a-t-il pas trouvé un asile dans ce séjour  
auguste, où tous les musulmans de la terre  
peuvent venir le chercher? c'est un effet de  
la bizarrerie de son sort & du mien, dont  
j'ose vous demander justice: rendez - moi  
Xaïlouu! oh sage calife! mon devoir me le  
rend cher; c'est un homme sans jugement,  
mais c'est un musulman fidelle & sans ma-  
lice, & l'innocence même: s'il a eu le  
malheur d'occasionner du tort à qui que ce  
soit dans Bagdad, voilà quatre mille piè-  
ces d'or; c'est toute notre fortune: je les  
apporte pour sa rançon, & je mettrois jus-  
qu'à ma liberté, à la place de ce qui  
pourroit me manquer pour lui procurer la  
sienne.

Oitbha n'étoit pas belle ; mais elle avoit beaucoup de physionomie , de la jeunesse , de la fraîcheur , & ses mouvemens avoient de la noblesse. Le calife fut honteux de s'être compromis avec elle , pour se procurer un instant d'amusement aux dépens de l'imbécillité de son mari ; mais il avoit toujours sous la main des expédiens pour se tirer d'embarras. Il parle à l'oreille de son premier eunuque , & un moment après celui-ci revient , tenant une cassette , & conduisant Xailoun couvert d'une belle pelisse.

Oitbha , dit Haroun , voilà votre mari ; la pelisse dont je l'ai honoré , il la doit aux sentimens qu'il a su vous inspirer , tel qu'il est. Et je vois que j'avois bien jugé de vous , sur l'attachement extraordinaire qu'a montré pour vous cet homme , que l'on ne croiroit pas être fait pour sentir. Je vous prends tous deux sous ma protection , & loin d'exiger une rançon pour la liberté de Xailoun : voilà quatre mille sequins que j'ajoute à ceux que vous vouliez sacrifier.

Le premier objet que voit Xailoun en entrant , c'est sa femme ; après s'être excusé auprès d'elle de sa dernière fuite , il se

430 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
dépêche de lui montrer sa pelisse , en  
disant : « changé ! changé ! bien mieux  
changé ! il voit le calife. Ah ! des grifes !  
des cornes ! seigneur Dieu , lieutenant ! &  
il va se cacher derrière sa femme.

Celle-ci , après une inclination respectueuse , prend la cassette où est le présent du calife , des mains de l'eunuque : elle y met les quatre bourses qu'elle avoit apportées , & la donne à Xaïloun : elle salue profondément & se retire.

Les quatre mille pièces n'ajoutoient guère à l'immense fortune qu'elle peut s'approprier , mais elles vont lui fournir le prétexte d'en jouir : le calife a donné quatre mille sequins , une heure après , dans Bagdad , il en avoit donné un coffre plein.

En venant au palais , Oitbha avoit remarqué qu'il y avoit une maison d'honnête apparence à vendre près de la grande place ; elle y entre , & n'en sort qu'après avoir conclu le marché : elle en prend les clefs.

Elle revient chez elle , & commence par faire charger les deux besaces , qui contiennent sa fortune actuelle , sur l'ânesse , & la conduit elle-même à sa nouvelle maison , accompagnée de Xaïloun , qui est son



homme de peine pour les affaires secrètes ; pour les autres , telles que celles de faire transporter ses effets , elle loue des portefaix ordinaires , & dès le soir même elle occupe la maison qu'elle a achetée ; un riche négociant y demeueroit avant elle , ainsi elle y trouve toutes ses commodités ; on fait déjà dans le quartier qu'elle abandonne , que le calife lui a donné une cassette pleine d'or.

Oitbha n'abuse point de ses richesses ; mais , dès le lendemain , elle achete une très-bonne mule & une paire de befaces.

Le surlendemain , elle propose à Xailoun de monter sur la mule , & d'aller avec elle à la maison du cousin ; on juge que Xailoun fut très-content de cette partie de plaisir. Oitbha monte sur l'ânesse , & Xailoun monté sur la mule , la suit.

Ils arrivent aux ruines : le kardouon , le cousin adopté par Xailoun , étoit précisément au-dessus du tas de pierres qui couvroit l'ouverture du caveau. En voyant les montures qui s'approchent , il se cache ; mais Xailoun l'a apperçu , & s'écrie , ah ! voilà notre cousin !

« Il faut aller chez lui , dit Oitbha , nous

432 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
avons à présent deux bêtes , & il nous  
faut de la nourriture pour toutes les deux ;  
allons , Xailoun , débarrasse-nous de ces  
pierres , & nous entrerons chez lui.

Xailoun travaille avec courage ; la trappe  
& l'anneau à l'aide duquel on la soulève ,  
paroissent. L'entrée du souterrain est dégagée ,  
Oitbha s'est munie de quoi faire de  
la lumière : elle se promène dans le caveau :  
elle y trouve quantité de vases précieux qui  
lui sont inutiles.

« Qu'est - ce que tu cherches donc , lui  
disoit Xailoun ? — « Je cherche le cousin :  
il n'y est pas , il faut aller prendre de ses  
carottes. » Et elle vient aux urnes où sont  
les pièces d'or , en remplit les quatre besaces ,  
& les fait porter & charger par Xailoun  
sur le dos de leurs montures attachées  
à l'entrée du souterrain. « Allons , dit-elle ,  
fermons la porte & partons , nous reviendrons  
après midi , voir si le cousin sera  
plus honnête ; & après avoir fait jeter  
quelques pierres sur la trappe , elle reprend  
à pied le chemin de sa maison.

Après dîner , elle fait un second voyage ,  
& vide absolument les urnes qui contenoient  
les monnoies d'or ; alors elle fait remettre  
la

la trappe à sa place par Xaïloun, la fait couvrir d'autant de pierres qu'il lui est possible, & reprend le chemin de Bagdad : elle a laissé dans le souterrain de grandes richesses en vases précieux, elle en pourra révéler un jour le secret à ses enfans ; mais elle juge que ce superflu est inutile pour le présent.

Quand Oitbha se vit bien arrangée dans sa propre maison, & que l'opinion publique de sa fortune fut bien établie sur le fondement de la protection & des largesses du calife, elle s'occupa d'en faire jouir Xaïloun.

Le nombre de ses enfans augmentoit ; ils auroient un jour à rougir d'avoir un père imbécille ; il falloit le mettre à l'abri de faire des actes publics d'imbécillité, & donner une couleur à ceux dont elle ne pourroit pas cacher la connoissance.

Elle achète d'abord des esclaves pour le service de ses enfans & le sien ; mais elle apporte une attention particulière à ceux qui doivent être attachés à Xaïloun.

Elle eut de la peine à trouver ce qui lui convenoit. Enfin, elle en acquit deux d'un

434 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
âge mûr, ayant de l'esprit; en un mot, à  
qui elle put donner sa confiance.

Ils devoient mener Xailoun à la promenade, partout où elle lui seroit agréable; il se plaisoit à aller souvent aux ruines, & à converser avec le premier kardouon qu'il y rencontroit. Les conducteurs avoient ordre de ne pas le contrarier; mais dès qu'il voudroit déranger le tas de pierres pour chercher la maison du cousin, comme il l'appeloit; il falloit s'y opposer & lui dire : *Oitbha ne le veut pas.*

Dès les premiers jours où Xailoun jouit de cette espèce de liberté, il prit le chemin des ruines, monta sur la mule; dès qu'il y fut, il voulut aller visiter le cousin, & prendre des carotes; mais à ce seul mot : *Oitbha ne le veut pas*, Xailoun s'en abstient.

Ses guides l'empêchoient de se fourrer partout; s'il lui prenoit un mouvement de curiosité pour un objet, on alloit le lui chercher : on lui en désignoit l'usage; s'il en avoit la fantaisie, on le lui achetoit; étoit-elle extravagante, tout se terminoit par ces mots : *Oitbha ne le veut pas.*

Il n'étoit plus question de ses sorties dans Bagdad. Oitbha lui avoit persuadé qu'il

étoit absolument changé , & qu'il n'avoit plus besoin de l'être ; mais qu'il falloit qu'il fût obéissant.

Sur ces entrefaites , un marchand des plus considérables de Bagdad , & voisin d'Oitbha , éprouva des revers dans son commerce , & vit tout d'un coup son crédit s'ébranler , par une perte qu'il fait sur mer ; il manquoit d'argent : Oitbha l'apprend , elle va chez lui.

« Vous traitez , lui dit - elle , humainement & amicalement le bon Xaïloun mon mari , chaque fois que vous avez occasion de le voir ; je vous en tiens grand compte. Vous êtes honnête homme & comme je fais que vous venez d'essuyer des malheurs , je viens vous offrir dix mille sequins que vous pouvez envoyer chercher ; je vous les prête , sans autre intérêt que celui que je retirerai du plaisir que j'ai d'obliger un honnête homme comme vous.

Le marchand accepte avec reconnoissance une offre aussi gracieuse , fait honneur à ses affaires , raffermir & augmente son crédit & sa fortune ; il communique à ses meilleurs amis le procédé généreux d'Oitbha à

436 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
son égard, & cette belle action devient  
bientôt publique.

Dès qu'on fait qu'on peut trouver dans  
l'occasion une ressource de cette espèce, en  
faisant des caresses à Xailoun; c'est à qui  
lui en prodiguera le plus.

Les esclaves qui le conduisoient avoient  
de la peine à le dérober aux démonstrations  
d'amitié dont on le combloit sur son pas-  
sage; mais ils ne le laissoient rien accepter  
de ce qu'on lui offroit.

Oitbha remboursée par le premier mar-  
chand qu'elle avoit aidé, eut occasion de  
s'aventurer avec trois autres : l'un d'eux  
manqua tout-à-fait à ses engagements; elle  
n'en eut pas le moindre regret. Elle rece-  
voit des marques de considération dans  
toutes les rues de Bagdad, & passoit pour  
être intéressée dans les plus grosses affaires  
de commerce; dès-lors elle pouvoit sans  
risque faire ouvertement usage de son opu-  
lence & risquer de faire des pertes.

La table de Xailoun étoit excellente. Les  
officiers du calife y venoient manger quel-  
quefois, & il ne disoit presque plus de  
bêtises, parce que les deux esclaves lui  
dictoient une réponse, ou la faisoient pour

lui. Enfin il parvint au point, ( qui n'est pas aussi difficile qu'on croit quand on n'a pas la présomption d'y mêler du sien ) de se tirer d'affaire avec l'esprit d'autrui.

Oitbha vécut heureuse avec Xailoun ; elle donna une excellente éducation à ses enfans, qu'elle établit richement dans Bagdad ; elle continua à s'attirer la bienveillance & l'admiration publique par sa bienfaisance jusqu'à sa mort, qui suivit de près celle de son mari, & qui fut le sujet de l'affliction de tous ceux qui la connoissoient.

Eh bien ! ma sœur, dit Dinarzade à la sultane, quand celle-ci eut fini l'histoire de Xailoun, nous ne vous avons pas interrompue dans votre récit, quoiqu'il contienne cependant bien des choses triviales ; mais vous nous avez fait naître une idée qui ne l'est pas autant ; c'est que si le mari d'Oitbha eût été tant soit peu moins imbécille, jamais il n'auroit fait fortune, & sa femme eut encore moins pu le faire jouir des richesses que le hasard leur avoit procuré. Cette réflexion feroit croire qu'il y a en toutes choses un point de perfection désirable, même dans la stupidité. Vous nous avez

438 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS, &c.  
d'ailleurs promenés dans Bagdad , au point  
de nous avoir un peu fatigués , & fait  
appréhender quelquefois d'étouffer dans la  
foule ; je pense que vous nous devez quel-  
que sorte de dédommagement , ainsi qu'au  
calife Haroun-Alraschid , votre héros & le  
mien. Le jour sous lequel vous venez de le  
montrer , n'est pas assez avantageux pour  
lui. En attendant que votre mémoire vous  
rappelle quelqu'autre trait de sa jeunesse &  
de son âge mûr , racontez-nous , s'il vous  
plait , les aventures de la princesse Ilsetil-  
fone sa fille , & de Simoustapha. C'est là  
que nous verrons ce soleil de justice appro-  
cher de son couchant , encore tout radieux  
des sublimes qualités annoncées dès son  
aurore , & dont il avoit brillé dans tout le  
cours de sa carrière. Ma sœur , reprit Sche-  
herazade , l'histoire est longue , & je ne  
mettrai à cette épreuve la patience du sul-  
tan , mon seigneur , que quand il m'en aura  
donné l'ordre. Schahriar le donna avec plai-  
sir , & la belle sultane entama le récit en  
ces termes.

*Fin du trente-huitième Volume.*



---

# T A B L E

## DES CONTES RENFERMÉS DANS CE VOLUME.

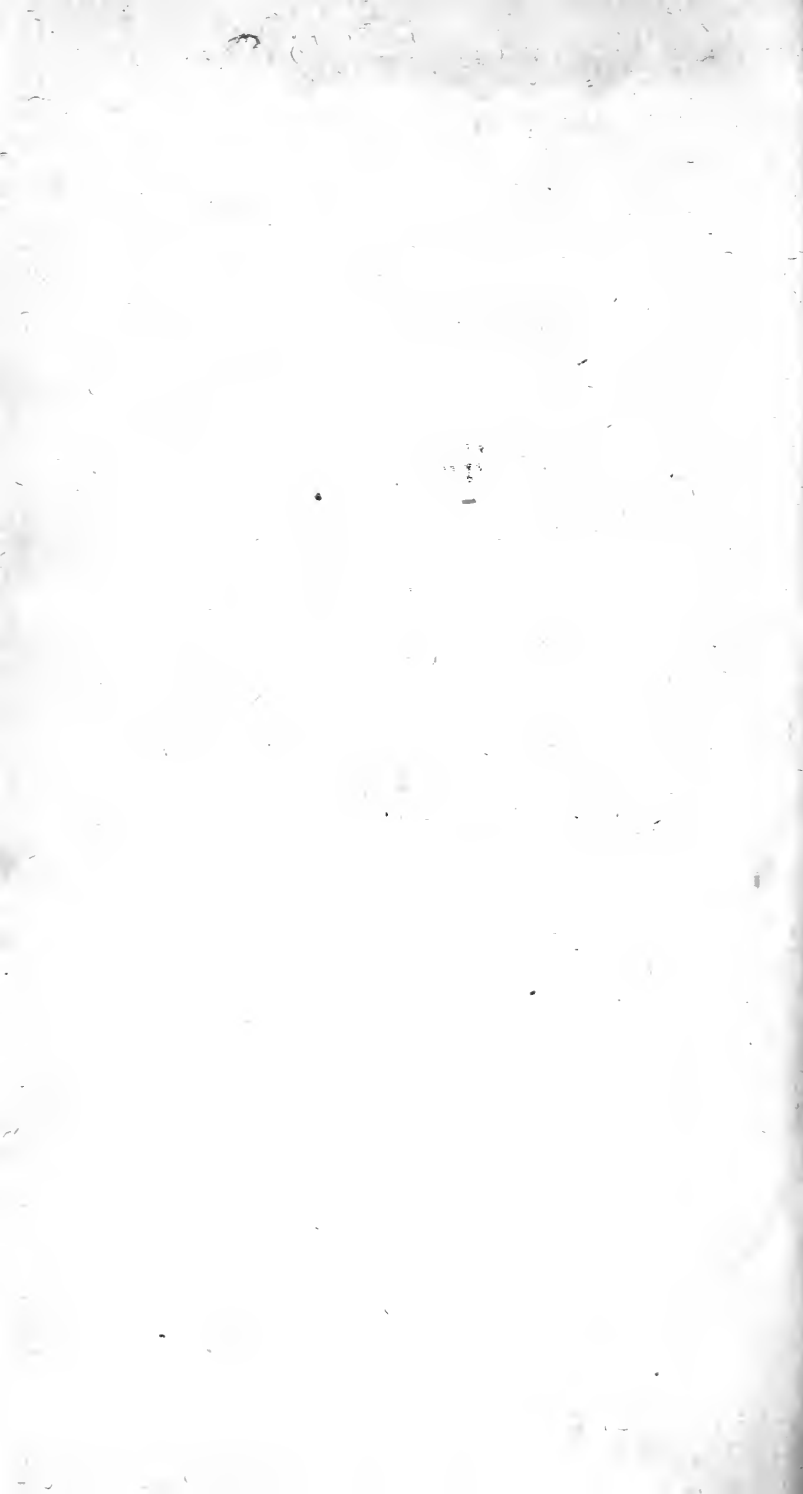
LE CALIFE VOLEUR , *ou aventures d'Haroun Atraschid avec la Princesse de Perse & la belle Zutulbé.* . . . . page 11

LE POUVOIR DU DESTIN , *ou histoire du voyage de Giafar à Damas , contenant les aventures de Chebib & de sa famille.* . 112

HISTOIRE d'Halechalbé & de la Dame inconnue. . . . . 271

L'IMBÉCILLE , *ou histoire de Xaïloun.* 337

Fin de la Table.







BOSTON PUBLIC LIBRARY



3 9999 06399 697 7

